Lomfront
206
v.4
SMRS

CHRONIQUES

DE L'OPÉRA.

PARIS. — IMPRIMERIE SCHNEIDER,
4, rue d'Erfurth.

CHRONIQUES

SECRÈTES ET GALANTES

DE L'OPÉRA

1667--1845

Par G. TOUCHARD-LAFOSSE

Auteur des Chroniques de l'OEil de Bœuf, des Réverbères,
des Chroniques des Tuileries, etc., etc.

IV

PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

J.-J. LEDOYEN ET P. GIRET,
Quai des Augustins, 7.

DOLIN, Quai des Augustins, 47.

EN VENTE CHEZ BAZOUGE-PIGOREAU,
33, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

1846

XXVIII.

L'OPÉRA DE 1785 A 1789. — MADEMOISELLE DUTHÉ MYSTIFIÉE. — VARIÉTÉS.

Les temps où le peuple chante dans la rue sont des époques de prospérité pour l'Opéra : ceci se conçoit sans peine; il y eut toujours, quoi qu'on ait dit, homogénéité entre les goûts de la foule et ceux qu'on remarque aux sommités sociales. Les premiers peuvent être comparés à ces fruits

qui, tombés de l'arbre, pourrissent dessous..... Et remarquez, je vous prie, que le fruit auquel je fais allusion est souvent pourri quand il tombe. Mais au commencement de l'année 1785, on ne chantait guère ni dans la foule, ni dans les hautes régions de la société, et l'Opéra languissait. L'horizon politique se couvrait dès-lors de sombres nuages : le ministère prodigue, dilapidateur, immoral de Calonne, ne laissait plus qu'un rideau de gaze étendu devant ses ruineuses combinaisons. On parlait d'une refonte des louis d'or, opération *in extremis,* qu'on ne vit jamais accomplir sans que la fraude y eût part. Déjà l'impôt territorial et l'impôt du timbre, ce double tocsin de la révolution française, étaient agités autour du tapis de Versailles; tandis que les rancunes du parlement, rappelé sans conditions par Louis XVI, soufflaient imprudemment le feu qui devait dévorer ce grand corps lui-même.

Donc l'Académie royale de Musique souffrait d'autant plus que le sieur Dauvergne, espèce de dictateur imposé en 1785, au comité d'administration, en qualité de directeur général, n'était pas plus administrateur que M. Morel, fabricant de poèmes privilégié, n'était poète lyrique. A propos de ce dernier, je rapporterai une épigramme qui lui était commune avec un musicien nommé Asvedo et le chanteur Garat. Le contrôleur général venait de les nommer tous trois administrateurs de la loterie, selon les règles de choix proclamées par Figaro : il fallait des calculateurs, Calonne prit un poète, un musicien et un chanteur. Aussi la férule épigrammatique, après avoir donné sur les doigts du trio mentionné, retomba-t-elle pesamment sur la joue du ministre : jugez-en.

De Calonne à la loterie
Place Asvedo, Morel, Garat;

A-t-on jamais vu dans la vie
Terne plus sec que celui-là ?
Asvedo va mettre en musique
L'éloge de son bienfaiteur ;
Morel en sty eprosaïque
Célébrera le contrôleur.
Garat doit, par reconnaissance,
D'un ton de fausset le chanter....
Quelque jour un maître de danse
Pourra bien le faire sauter.

Ne trouvez-vous pas qu'il y avait en ceci quelque prévision lointaine de la *Carmagnole*, ce chant terriblement allègre, que Mazarin, lui-même, n'eut pas pris pour une promesse insoucieuse de paiement.

Les Parisiens, en 1785, commençaient à se livrer à leurs plaisirs avec moins d'abandon que par le passé, parce qu'ils s'occupaient enfin de leur destinée politique, à laquelle ils s'étaient toujours montrés plus qu'indifférents. Depuis cette époque jusqu'au début de la révolution, on écrivit beaucoup, mais des rêveries philosophiques, des

projets réformateurs, des mémoires audacieux, des pamphlets sanglants, d'innombables satires, de pullulantes épigrammes, et force calomnies contre la cour. Les lettres s'étaient armées en guerre; elles éguisaient des dards, et n'effeuillaient plus que rarement des fleurs. Durant cette période de cinq années, il ne fut joué que treize nouveautés sur le théâtre de l'Académie royale de Musique; je les cite dans l'ordre de leur apparition : en 1785, *Panurge dans l'Ile des Lanternes,* comédie-opéra; paroles, Morel, musique Grétry; *Pénélope,* tragédie lyrique; paroles, Marmontel, musique, Piccini; *Pizarre,* tragédie lyrique; paroles d'un anonyme, musique, Candeille.—1786, *les Horaces,* tragédie lyrique; paroles, Guillard, musique, Salieri; *la Toison d'or,* tragédie lyrique; paroles, Deriaux, musique, Vogel.—1787, *Tarare,* opéra; paroles, Beaumarchais; musique, Salieri; *OEdipe à Colonne,* paroles, Guillard, musique, Sacchini, qui

ne vit pas représenter cet opéra, son chef-d'œuvre.—1788, *Amphytrion,* opéra; paroles, Sedaine, musique, Grétry; *Arvire et Evelina*, tragédie lyrique; paroles, Guillard, musique posthume de Sacchini, que termina M. Rey; *Démophon,* tragédie-opéra; paroles, Marmontel, musique, Cherubini.—1789, *Aspasie,* opéra; paroles, Murel, musique, Grétry; *Démophon*, tragédie lyrique; paroles, Deriaux, musique, Vogel; *les Prétendus*, comédie lyrique; paroles, Rochon de Chabannes, musique, Lemoine. De ces treize compositions, trois seulement ont pris droit de cité à l'Opéra : *OEdipe à Colonne*, *Panurge* et les *Prétendus*. Une quatrième, *Tarare*, après une carrière éclatante, qui tint au scandale plus qu'au mérite de l'œuvre, éprouva le sort de toutes les médiocrités que la cabale ou l'esprit de parti ne soutient plus : le mépris, qui jugea cette longue et inextricable folie, la voua à un oubli que l'ennui du public appelait déjà sur

elle. Dans les temps modernes, on a voulu reprendre cet imbroglio aussi vide d'esprit que le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro* en sont saturés. Les baillements de quelques spectateurs égarés dans le désert de la salle, ont fait justice d'une reprise où la musique de Salieri, incolore comme le poème, ne fit qu'attrister le *libera* d'une pièce qui, grâce à Dieu, ne reparaîtra plus sur l'affiche.

Cherubini éprouva en 1789 un déboire qui le blessa vivement : on a vu qu'il avait donné précédemment une partition de *Démophon*, composée et entendue en petit comité lyrique depuis quelques années ; et cependant Vogel avait cru pouvoir mettre en musique un opéra portant le même titre. Or, on s'est rarement avisé de refaire les chefs-d'œuvre : il y a dans une telle entreprise si peu de chances favorables, et tant de ridicule à redouter.... Mais Vogel avait reconnu que Cherubini était resté au-dessous

de sa tâche, et ne craignit pas de remettre *Démophon* sur le métier lyrique. Cette tentative fut heureuse : sa partition, écoutée avec transport, offrait des beautés de premier ordre. L'ouverture surtout excita un tel enthousiasme à la première représentation, que le parterre en masse demanda à l'entendre une seconde fois. Cette ouverture, au moment où nous écrivons, est encore exécutée dans nos concerts, et produit toujours la plus vive sensation. Hélas! Vogel, partageant le triste sort de Sacchini, ne fut pas témoin du triomphe de son œuvre : ce laurier crût sur sa tombe.

Il faut tout dire cependant, le *Démophon* de ce compositeur n'était pas plus que celui de Cherubini, supérieur dans toutes ses parties : cette musique, constellée d'admirables inspirations, renfermait des motifs languissants; l'harmonie, si puissante dans l'ouverture, laissait remarquer souvent ailleurs des intentions d'une grande faiblesse.

Elle ne put soutenir l'épreuve d'une juste critique : les deux *Démophon* n'ont pas été repris depuis cinquante ans. Un écrivain moderne a dit au surplus des compositions de Cherubini : « Il s'est bien souvent trompé » dans le choix de ses poèmes. Passionné » pour un ou deux morceaux d'un dessin » original, il les exécutait admirablement ; » mais, ne trouvant plus d'aliment dans un » poème informe, son génie suivait l'inéga- » lité du poète, qui l'a plus d'une fois en- » traîné dans sa chute. Tous les opéras de » ce compositeur renferment des morceaux » de la plus grande beauté, et cependant » on ne joue de lui que *les Deux Jour-* » *nées.* » (1)

On voit que trois opéras seulement, dans l'espace de cinq ans, reçurent la consécration qui fait vivre les œuvres après la géné-

(1) *De l'Opéra en France*, par M. Castil-Blaze, tome I, page 58.

ration témoin de leur apparition. Or, tandis que la création faisait défaut à l'Académie royale de Musique, les ressources d'exécution se multipliaient dans cet empire des beaux-arts : une multitude de sujets nouveaux y avaient fait irruption. Parmi les chanteurs, Cheron, Dufresne, Adrien et Chardini faisaient admirer leur basse-taille formidable dans les grands-prêtres et les rois; Rousseau secondait Lainez dans les rôles dits alors de haute-contre, et les chantait mieux que lui. Cet acteur, dont la carrière fut assez courte, possédait l'*ut* de poitrine, ce rare trésor de notre époque que l'on ne fait plus éclore qu'en Italie. Mais on ne dépensait pas alors cet *ut* avec moins de prodigalité qu'aujourd'hui : Rousseau, après sept à huit années de service, vit sa fortune vocale redescendue jusqu'au *sol*.

Au nombre des doubles du chant, on remarquait quelques sujets que l'on devait voir bientôt occuper honorablement le se-

cond rang, sans jamais parvenir au premier : tels étaient MM. Martin, Lefèvre, Renaud, Leroux, Dufresney, Lebrun ; ce dernier eut plus tard quelque succès à l'Opéra comique.

Les rangs des cantatrices s'étaient également renforcés de plusieurs sujets. Les Piccinistes avaient au moins remporté une victoire décisive sur un point du champ de bataille lyrique : ils étaient parvenus à dégouter de la scène mademoiselle Levasseur, cet athlète si puissant dans l'arène de Gluck, et qui conséquemment avait un parti au parterre de l'Opéra ; en voici la preuve. Un soir que l'énergique cantatrice, jouant le rôle d'Alceste, chantait le grand air qui finit par ce vers :

Il me déchire et m'arrache le cœur.

un Picciniste s'écria : « Ah! mademoiselle, » vous m'arrachez les oreilles. — Quelle » bonne fortune, si c'est pour vous en don-

» ner d'autres, » répliqua vivement un Gluckiste. Le mot était heureux; mais Piccini, Sacchini et Salieri faisaient oublier le compositeur allemand; et mademoiselle Levasseur, dominée par mesdames Saint-Huberti et Maillard, dut prendre sa retraite, pour ne pas voir sa gloire expirer dans une lutte, désormais malheureuse, contre ses rivales. A la fin de 1789, plusieurs actrices marchaient de près sur les traces des deux virtuoses que je viens de nommer : c'étaient mesdemoiselles Gavaudan, Rouxelois, Joinville, Latour, et surtout madame Cheron, actrice douée d'une ame passionnée et d'une voix aussi pure qu'étendue, qui, dans les premiers rôles, ne laissait regretter ni madame Saint-Huberti, ni mademoiselle Maillard.

On vit sortir très peu de bonnes cantatrices des groupes qui formaient le chœur de l'Opéra à la fin de 1789 : on confia cependant, dans les années suivantes, quel-

ques rôles secondaires à mesdemoiselles Lillette, Emilie Gavaudan, Audinot, Rosine, Courneuve, Mante, Dubuisson, Desmarais, Marainville; et vers 1796, mademoiselle Rolandeau qui, cinq ans plus tôt, était surnuméraire à l'école de chant, faisait les délices du public dans l'emploi de première cantatrice au théâtre Feydeau.

La danse, depuis 1785, s'était enrichie plus encore que le chant: un essaim de Grâces nouvelles avait arrêté son vol sur la scène de l'Opéra, sans avoir apparemment replié ses ailes; car jamais encore on n'avait vu caresser les planches de ce théâtre d'un pied aussi léger. Au premier rang se présentaient, puissantes de jeunesse, de beauté, de complexion, autant que de talent, mesdemoiselles Rose, Saulnier et Pérignon. Immédiatement après venait mademoiselle Miller, nymphe à peine nubile, sylphide quasi-vaporeuse qui bientôt, dans son élan aérien, devait s'élancer au-delà des trois danseuses

que je viens de nommer, pour saisir la couronne des mains de Terpsichore. (Pardon du nom mythologique.)

Mademoiselle Miller, que la célèbre Taglioni nous a rappelée de nos jours sous plus d'un rapport, ne devait à la nature ni ces charmes, ni ces formes exquises qui ajoutent une si vive séduction au talent des danseuses, et suppléent souvent à celui qui leur manque. Sa constitution délicate n'enlevait, au profit des désirs, aucun des hommages rendus à ses grâces : lorsqu'on la voyait danser, il fallait concentrer toute son admiration dans le domaine de l'art. Si l'on a dit d'elle avec justesse : elle se joue comme l'Innocence, tourne comme la Coquetterie, se pose comme la Rêverie, se précipite comme l'Abandon, s'élance comme la Volupté, et se trémousse comme le Plaisir, il ne fallait voir dans ces facultés multiples que les ressources fécondes du talent, non seulement de la danseuse, mais de la co-

médienne. Mademoiselle Miller, sauf le lien conjugal qui l'unit à la fin du dix-huitième siècle à Gardel le jeune, n'engagea son cœur que dans les régions de la gloire, où les sens de la femme ne le suivirent point. Quatre ans après l'époque à laquelle ces Chroniques sont parvenues, toutes les formules d'éloge étaient épuisées pour madame Gardel : ses épaules avaient des ailes, ses pieds une ame, et selon le dire d'un Gascon enthousiaste, il ne manqué qué la parole aux jambés de cetté vergère. Plus tard, le critique Geoffroi, cerbère bien repu de gâteaux monnayés, appelait madame Gardel la *désossée:* qualification ingénieuse qu'un journaliste du dix-neuvième siècle a *inventée*, pour l'appliquer, je crois, à Carlotta Grisi, comme nous inventons tant de choses, en les retrouvant dans les vieux recueils ou les vieilles traditions.

Madame Gardel goignait à un talent supérieur le mérite, assez rare parmi les pre-

miers sujets des divers théâtres, d'être rarement *indisposée :* jamais peut-être une actrice ne fit consommer moins de bandes de papier, apposées sur l'affiche pour annoncer ses empêchements intempestifs. Rien n'était plus rare que les *rentrées* de cette danseuse, par la raison toute simple qu'elle s'absentait fort peu. Aussi madame Gardel se retira-t-elle du théâtre avec une fortune modeste, qui fait sourire de pitié les Noblet, les Essler, les Taglioni. Madame Gardel, dans ce Léthé de la vie privée où finit l'existence des acteurs descendus du théâtre, n'est plus qu'une bonne mère de famille, une paroissienne assidue de M. le curé de Saint-Louis ou de Notre-Dame-de-Lorette. Au surplus, je ne reponds pas (tant le voile d'oubli dont on enveloppe les anciennes célébrités théâtrales est épais) je ne reponds pas que cette virtuose émérite de la danse, vive encore; mais si elle existe, on ne pourrait faire un meilleur

choix que de nommer *Psyché* dame de charité. Revenons aux compagnes de ses débats. Au nombre des danseuses qu'on nommait alors *remplaçantes*, brillaient d'un éclat assez vif, mesdemoiselles Hibigsberg, Coulon, Laure, Deligny; et dans le corps de ballet même étincelaient, comme des escarboucles, les yeux de mesdemoiselles Gervais, Ruvaly, Garnier, Denise, Camille, Labory, Courtain, Nanine, Rafili, Eblain, Jacotot, etc., etc.: toutes nymphes qui promettaient beaucoup à Terpsichore, et qui, en attendant, avaient accordé davantage à l'amour. Parmi les *et cætera*, je me suis bien gardé de comprendre une toute jeune danseuse, un enfant aux yeux noirs, dont la couronne virginale devait, quelques années plus tard, s'effeuiller sous une couronne de laurier, qu'un jeune et et bel officier, vice-roi des temps futurs, se plairait à prêter à la danseuse déjà renom-

mée..... Vous avec reconnu mademoiselle Bigottini.

Puis au dernier rang des figurantes, et parmi les élèves de l'école de danse, on comptait des germes de talent, déjà développés, moins pourtant que les germes de tendresse, toujours si précoces sous la main de messieurs les professeurs. Il y avait là mesdemoiselles Collomb, Aimée, Hutin, Châteauvieux, Saint-Romain, Bertin, Bucy, Gautier, Noiseux et tant d'autres, avec cette adorable Chameroy, qui devait régner à son tour à l'Opéra, mourir confessée, produire une émeute à la porte de Saint-Roch, et se présenter à la porte du Paradis sous les auspices de notre Béranger.

J'ai parlé plus haut des chanteurs avant de mentionner les cantatrices, parce que le chant masculin m'a toujours paru devoir être la pierre angulaire de l'édifice lyrique (que madame Stoltz et M. Léon Pillet me

pardonnent cette opinion). Je suis fermement convaincu que l'empire dont je me suis fait l'historien ne doit pas être affranchi de la loi salique: il y aura décadence s'il tombe en quenouille. Qu'un directeur de l'Académie royale de Musique gouverne en pacha, en sultan; qu'il s'immerge des mœurs sardanapalesques, je le veux bien; mais du jour où quelque Roxelane tiendra son sceptre, c'en sera fait de l'Opéra.

Si le chant mâle est la partie la plus substantielle, sinon la plus séduisante, de l'exécution lyrique, il faut d'abord parler des femmes quand on aborde le chapitre de la danse. C'est pour cela que je ne vous ai encore rien dit des danseurs présents à l'Opéra la veille de notre première révolution. Dauberval, Noverre, Gardel aîné, Vestris père avaient quitté la scène; les premiers sujets se réduisaient à Vestris fils, Gardel jeune et Nivelon: Vestris II était alors sans conteste le dieu de la danse. Gardel, qui,

depuis plusieurs années, se faisait admirer dans le genre noble, qu'il dansait avec une grande pureté, s'avisa un jour d'aborder la danse élevée: les sauts périlleux et les pirouettes éblouissantes de Vestris troublaient son sommeil; dans ses rêves agités retentissaient cruellement les applaudissements que l'on prodiguait à son heureux camarade. Il essaya donc de rivaliser avec lui, et eut la douleur d'être vaincu. Bien plus, à la honte de succomber dans un assaut public, se joignit le malheur plus réel encore de s'être donné un tour de reins, qui lui ôta pour jamais l'envie et les moyens de recommencer. Dès-lors, Gardel, à l'exemple de son frère aîné, se livra presque exclusivement à la composition des ballets: je le trouverai souvent dans cette carrière, qu'il suivit avec distinction, ainsi que j'aurai l'occasion de le prouver. En 1789, ce danseur avait seul le titre de maître des ballets, avec deux aides, MM. Favre et Rogier.

Le premier partageait avec M. Laurent l'emploi de *second pas*. Venaient ensuite, en qualité de doubles, MM. Huard, Frédéric, Siville, Laborie, Lebœuf; puis, dans le corps de ballet, des figurants que l'on devait compter prochainement parmi les artistes distingués : c'étaient MM. Lebel, Simonet, Milon, Coulon, Delahaye et Abraham. Le dernier des figurants que nous venons de nommer eut la gloire d'introduire dans le monde, vers la fin du dix-huitième siècle, quelque chose comme la danse d'opéra : Abraham fut le maître du célèbre Trénis, qui, après avoir tourné vingt têtes féminines, grâce aux séductions de son coup de pied et à l'élégance de ses jetés-battus, finit par devenir fou lui-même, et mourut à Charenton : *Sic transit gloria mundi.* Abraham amassa, dit-on, une belle fortune en enseignant la gavotte dans la haute société; nous souhaitons les mêmes chances

à M. Cellarius, professeur de polka, et puisse la mazurka lui être légère.

A l'école de danse même apparaissaient, en 1789, des élèves qui devaient être comptés un jour parmi les gloires de l'Opéra : c'étaient MM. Branchu, Deshayes, Saint-Amant, Borda, Lachapelle, Auguste, Després, etc.

Tout le personnel chantant, dansant et concertant obéissait à la baguette de M. Rey, maître de musique du roi, ayant pour lieutenant M. Rochefort. L'administration était confiée, comme je l'ai dit, à M. d'Auvergne, écuyer, chevalier de l'ordre du roi, surintendant de la musique de Sa Majesté, directeur général, lequel, secondé par M. Francœur, aussi surintendant de la musique du roi, présidait un comité composé de MM. Francœur, de La Suze, Paris, Jansen, Bocquet, de Nesle, fonctionnaires divers attachés à l'Opéra; de MM. Rey, maître de

musique, Gardel, maître de ballets, Barthélemy, peintre du roi; et de trois acteurs, MM. Lainez, Cheron et Vestris. Ce comité, nommé par le roi, se réunissait le lundi de chaque semaine pour régler les affaires de l'Académie royale de Musique, et les premiers et troisièmes vendredis de chaque mois pour entendre la lecture des poèmes. Il y avait en outre tous les mois une assemblée générale, composée des sujets *co-partageants*, dans laquelle le comité rendait compte de ses opérations et de tous les objets de comptabilité.

M. Dauvergne gouvernait donc un état constitutionnel au petit pied, ayant ses mandataires, d'élection royale, il est vrai, mais dont les principes, par le plus puissant des mobiles, l'intérêt, devaient être quelque peu républicains. Bien plus, une assemblée populaire contrôlait mensuellement les faits et gestes du corps gouvernemental.... En vérité, c'était de la démocratie, ou je ne

m'y connais pas,... sauf l'influence de M. le ministre ayant le départemement de la ville de Paris, et le soin assidu que les membres du comité prenaient de lui plaire. En un mot, le régime constitutionnel laissait absorber, selon l'usage, ses bienfaits par ses abus.

La partie féminine du peuple de l'Opéra se composait alors de cent quatorze dames ou demoiselles, non compris les ouvreuses, habilleuses, couturières et autres préposées au service intérieur : satellites des astres plus ou moins éclatants qui gravitaient dans ce système : agents de leurs intrigues diverses, messagères de leurs inclinations ou de leurs condescendances spéculatrices. Il va sans dire que cet essaim de beautés alimentait surabondamment la chronique contemporaine : je détacherai quelques feuillets de celle-ci pour être offerts à mes lecteurs, sans affirmer trop positivement qu'ils puissent servir à l'édification de mes lectrices.

La demoiselle Duthé était depuis longtemps une concurrente dangereuse pour les dames de l'Opéra : il n'était pas de maux qu'elles ne lui souhaitassent, pas de ridicules qu'elles n'appelassent sur sa vie, toujours favorisée des plus splendides aventures, quoique le printemps de cette beauté fût déjà loin dans son passé. Mademoiselle Duthé avait juré de renouveler Ninon, et certes ! il ne lui manquait rien pour cela, rien que cette parodie de fidélité dont se piquait l'Aspasie du dix-septième siècle, et qui consistait, dans ses plus expansifs élans de constance, à conserver huit jours durant une foi puritaine à un amant.

La philosophie du dix-huitième siècle, qui profita beaucoup aux dames, avait affranchi l'institutrice première de M. le comte d'Artois, de ce petit scrupule appelée la fidélité, dernier vestige des amours chevaleresques ; la longévité de sa constance ne dépassa jamais 24 heures. Or, si l'on considère com-

bien mademoiselle de Lenclos était désintéressée et combien mademoiselle Duthé savait spéculer, toute possibilité de parallèle disparaîtra ; et l'on concevra pourquoi la première n'ajouta jamais un écu à ses dix mille livres de rentes d'héritage patrimonial, et pourquoi la dernière avait, en 1785, non pas amassé, mais dissipé plus de cinq à six millions.

Les nymphes du *magasin* ne pouvaient donc qu'abhorrer le jeu incessant d'une pompe aspirante de richesses aussi nuisible à leurs intérêts. Depuis long-temps elles cherchaient à jeter quelque scandale honteux sur cette trame de persistantes prospérités. Un soir enfin, ce coup partit d'une des plus basses régions de l'Opéra.

Une infime figurante, ce que nous apellerions maintenant *un rat,* dans notre langage audacieusement métaphorique, avait pour amant le valet de chambre d'un grand seigneur : elle l'avait depuis long-temps, et

commençait à l'avoir trop, au gré de ses inclinations volages. Durant cinq à six mois, ce Frontin de la scène du monde, formé aux allures des valets du Théâtre Français, avait quelque peu thésaurisé, grâce au revenant-bon des aventures de son maître avec les douairières prodigues de subsides, pour couvrir la vétusté de leurs soupirs; et son pécule s'était surtout grossi de l'or qui s'attachait obstinément à ses mains, quand il était chargé d'en mettre dans les poches de M. le comte. Or, tant que notre figurante puisa à ce Pactole, son amant lui parut doué de séductions toujours renaissantes : la langue n'avait pas assez de douces paroles pour exprimer l'amoureuse constance de la nymphe d'opéra. Mais un jour, jour néfaste ! M. le comte s'aperçut qu'il était réduit à aimer au pair, et se prit à mettre lui-même ses louis dans son gousset. Quand une rivière tarit à sa source, les moulins que son cours faisait mouvoir cessent de moudre : Frontin,

ruiné, n'offrit plus que des soupirs à sa maîtresse, et notez que ces soupirs étaient si maigres, qu'ils ne purent un seul instant balancer le pouvoir des sauts merveilleux d'un funambule du théâtre Nicolet, dont elle était éprise. Le gambadeur ne possédait pas un denier; mais il paraît que les idées de sa nouvelle amante sur les biens de la terre avaient entièrement changé. Devenue indifférente à la cour improductive du valet de chambre, elle songea à le congédier; et soudain, avec ce projet, surgit de son imaginative une inspiration héroïque : le dessein de venger l'Olympe lyrique en masse des envahissements de mademoiselle Duthé sur le domaine de la galanterie. La fine mouche savait que *son ancien*, comme dirait un rat d'aujourd'hui, avait de la vanité non moins qu'un fermier général : c'est à cette amorce qu'elle tenta de le prendre, et le succès fut complet.

— Vraiment, monsieur Champagne, lui

dit-elle un soir d'été, entre la bouteille de bierre et les échaudés de l'intimité, vous étiez né pour tout autre chose que le service : il y avait en vous l'étoffe d'un gentilhomme.

— Mesurée largement, répondit le valet en se rengorgeant; mais la destinée est une pécore.

— On la corrige en la fustigeant, et le corps des valets est de nos jours une pépinière de marquis.

— Je le sais bien ; mais on ne gagne plus rien à s'emmarquiser, depuis que nos grandes dames descendent volontiers aux laquais, prétendant qu'ils se détérioraient en s'emmarquisant.

— Il y a cependant encore quelque chose à faire avec les grandes dames pour rire.

— De qui voulez-vous parler, Agathe ?

— Des impures à grandes prétentions.... d'une Duthé, par exemple, ajouta la danseuse qui abordait l'exécution de son projet.

— Folie! un cœur qui ne bat que dans un bain d'or potable.

— Ne pourrait-on pas lui montrer de loin ce bain-là, et rire à ses dépens quand elle voudrait se baigner.... Le tour serait digne d'un hardi fripon comme vous.

— Hardi fripon! l'épithète est un peu malséante, ma mie.... Vous êtes trop généreuse pour que je vous aie rien volé.

— Ah! si vous vouliez jouer un peu la Duthé, il n'est pas une demoiselle d'opéra qui ne payât chèrement ce service.

— Je voudrais en tous cas stipuler la nature du paiement... Il y a trop d'alliage dans la monnaie ayant cours à l'Opéra.

— On vous choisira les pièces.

— Au fait, votre idée n'est pas mauvaise: les courtisannes du jour prennent aussi leur prétendue grandeur trop au sérieux. Le cuivre doré n'est pas de l'or; je serais assez curieux d'effacer l'éclat de la superficie, pour découvrir la matière sans valeur sur

laquelle il s'étend.... Il se formule un projet là, continua Champagne en se touchant le front : nous rirons un de ces jours au nez de la beauté déjà mûre qui se croit, Dieu me pardonne, presque princesse, parce qu'une demi-douzaine de princes l'ont courtisée chacun vingt-quatre heures..... comme si l'on devenait altesse par communication.

— Que prétendez-vous donc faire?

— C'est mon secret.... la renommée vous l'apprendra.

Trois jours après cet entretien, un équipage pompeux s'arrête à la porte de mademoiselle Duthé; un homme magnifiquement vêtu, et qu'entourent quatre grands laquais superlativement dorés, en descend, monte chez la courtisanne célèbre, se fait annoncer pour un étranger de haute distinction, et précéder d'une promesse colossale. La belle trouve piquant l'imprévu de l'aventure, s'émeut au chiffre majestueux de la somme promise, et s'étant approchée

de la croisée pour mesurer de l'œil l'ampleur des armes peintes sur la voiture, elle finit par ordonner qu'on introduise l'étranger, qui ne peut pas être moins qu'un duc. Lorsque l'inconnu se présente, mademoiselle Duthé voit un beau cavalier, un Antinoüs en habit brodé, et son cœur commence à s'émouvoir dans un repli plus noble que celui sous lequel se tapit l'intérêt sordide... « Oh! oh! se dit-elle, bonne fortune complète : il y aura profit et plaisir. » On voit que la demoiselle était en veine de conscience : elle fit servir un délicieux souper à sa conquête inprovisée; lui fit plus directement les honneurs d'une nuit enchanteresse, et lorsqu'il la quitta, elle murmura doucement à son oreille un *vous reverrai-je* presque tendre. Malgré ce mouvement de sensibilité, l'heureux mortel déposa sur la toilette une bourse d'une imposante rotondité.... Héroïque et généreux! se dit tout bas mademoiselle Duthé

en déliant les cordons de la bourse, c'est être deux fois sublime..... O vanité des espérances humaines! Le réseau de soie perfidement discret ne renfermait que des jetons de cuivre.

Le prétendu grand seigneur, c'était Champagne, qui s'était servi du carosse de son maître, et secondé par ses camarades les laquais, avait accompli cette galante supercherie. Mademoiselle Duthé, mise au ban du scandale, devint la risée de toutes les impures; les adorateurs titrés se tinrent quelques semaines à l'écart, et les nymphes du *magasin*, vengées d'un monopole qui long-temps avait laissé chômer leurs charmes, saisirent au passage bon nombre des nobles déserteurs du boudoir dont un valet ignoble avait foulé le tapis.

Cependant Champagne, triomphant, reparut un soir chez sa figurante :

— Eh! bien, ma reine, lui dit-il, vous et les vôtres, vous voilà vengées de la superbe...

Je l'ai livrée pieds et poings liés au ridicule; j'ai dissipé l'essaim de ses soupirants, qui s'abat journellement dans vos parages :... je viens recueillir ma récompense....

— Monstre d'infidélité! répondit Agathe, en lançant au pauvre Champagne un regard empreint de mépris et de courroux, osez-vous bien reparaître devant moi après un oubli aussi complet, aussi odieux de vos serments,

— Qu'entends-je! mais, n'est-ce pas pour vous obéir, pour servir vos ressentiments, que j'ai joué au grand seigneur avec la Duthé;... n'était-il pas convenu....

— Que vous la compromettriez, mais jusqu'à la conclusion exclusivement, entendez-vous, perfide que vous êtes... Apprenez que jamais une femme ne se venge aux dépens de ses plaisirs...

— Alors elle se venge autrement que par l'entremise de son amant: quand on lance une boule sur un plan incliné, il faut s'at-

tendre qu'elle roulera jusqu'au fond de la vallée.

— Il vous sied bien de plaisanter, ingrat, après m'avoir indignement trahie.... Allez, je ne veux plus vous revoir....

— Comme vous voudrez, ma mie, répliqua Champagne en prenant son chapeau ; une de perdue, dix de retrouvées : le monde est un champ tout fleuri de vices ; il ne faut que se baisser un peu pour en cueillir à pleines mains. Bonsoir, mon ange ; que le ciel t'envoie un milord.

Qu'on ne s'étonne pas des traits d'esprit et quasi des pensées dont se piquait M. Champagne : avant d'être valet de chambre, il avait été novice chez les Carmes ; de là les belles traditions que mademoiselle Duthé s'était plu à reconnaître en lui.

— Ouf! voilà du bien jouer, s'écria la figurante lorsque Champagne fut parti : je suis quitte d'un amant qui m'ennuyait, et les dames de l'Opéra sont vengées des accapa-

rements de la Duthé. Demain, à la répétition, je me proclamerai la protectrice du corps, et je réclamerai l'assistance des sujets de tout étage pour obtenir mes débuts.... Jusqu'ici je n'ai glané que parmi les cadets de famille et les abbés sans bénéfices; une fois danseuse en titre, je moissonnerai parmi les comtes, les marquis et les ducs.

On se racontait tout haut, dans le foyer de l'Opéra, l'anecdote que je viens d'enregistrer; mais c'était à demi-voix que l'on se redisait l'aventure suivante, bien qu'en 1787, époque à laquelle ceci se passait, on parlât déjà des plus grands personnages avec une liberté visant à l'irrévérence... La révolution germait dans les esprits.

M. de Monthyon (pas le fondateur des prix) nouvellement arrivé de son intendance de La Rochelle, attendait dans une antichambre de Versailles l'occasion de faire sa cour à la reine. Le temps était froid; monsieur l'intendant, assis près de la cheminée, se

chauffait les pieds. Tout-à-coup une voix brève et impérieuse, s'élevant derrière lui, articule :

— Que faites-vous là ?

M. de Monthyon se retourne, et voyant un homme en veste blanche, couché sur un coffre, et représentant à s'y méprendre un marmiton, répond d'un ton aussi brusque que l'avait été l'interruption :

— Qu'est-ce que cela vous fait?

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que l'homme à la veste, surgissant de son coffre, s'élance sur le pauvre intendant, saisit sa perruque et la jette au feu. Jamais couvre-chef de magistrat n'avait été si gravement insulté; Monthyon possédait des poings qui eussent fait honneur à un portefaix; il allait en faire sentir le poids à son adversaire, lorsqu'une porte s'étant ouverte, un huissier cria à l'agresseur :

— Monseigneur, on vous attend.

L'espèce de marmiton, c'était M. le comte

d'Artois qui, en attendant une répétition de danse chez la reine, s'était endormi dans l'antichambre. L'intendant de La Rochelle, effrayé, se sauva précipitamment et sans perruque, renonçant à une audience obtenue sous ces grotesques auspices.

Le conteur à la mode, M. de Cubières, terminait cette narration au bruit du fou-rire de tous ses auditeurs, lorsque le vicomte de Ségur, dominant de son rire saccadé celui de la foule, s'approcha du narrateur, et lui dit avec un reste de larmoyante hilarité :

— Ecoutez, mon ami, vous les Étrennes mignonnes en chair et en os, voici du nouveau : un trait que Labruyère eût payé mille louis pour le consigner dans ses *Caractères*. Vous savez que le duc de Coigny vient de marier le comte, son fils, à mademoiselle de Conflans; le jour du contrat, il fut décidé que les deux familles cimenteraient cette union par un souper magnifique, un véritable festin de Balthasar. Au moment de se

rendre au lieu du banquet, le duc de Coigny dit au marquis de Conflans :

— Sais-tu que je suis fort embarrassé.

— Eh! pourquoi?

— C'est que je n'ai soupé de ma vie avec ta femme.

— Ma foi, ni moi non plus; nous irons ensemble et nous nous soutiendrons mutuellement.

Un grand seigneur mariant sa fille et n'ayant jamais soupé avec sa femme, l'esprit de la noblesse du dix-huitième siècle est révélé par ce seul trait. Il est essentiellement caractéristique; mais moins piquant que celui-ci, qu'il rappelle tout d'abord.

L'empereur Napoléon assistait à l'une des premières représentations de *Cendrillon*, opéra comique fort agréable, dans lequel mademoiselle Alexandrine Saint-A**** débutait avec un charme qui fit en partie la fortune de cet ouvrage. Murat, alors grand-

duc de Berg, était placé près de son illustre beau-frère.

— Voilà une actrice très gentille, dit Sa Majesté, dont la lorgnette était braquée depuis quelques minutes sur la débutante.

— Je suis de votre avis, sire : cette jeune fille réunit les grâces de la coquetterie aux attraits de l'innocence : ce qui devient de plus en plus rare, morbleu!

— Ah! l'innocence d'une actrice d'opéra comique!

— Sire, on dit celle-ci immaculée comme la mère du Christ.... mystère à part.

— A la bonne heure.... Il est de fait que cette petite me paraît fort désirable.

— Est-ce que Votre Majesté en voudrait à l'intégrité de son innocence....

— Ma foi, mon cher Joachim, j'avouerai que la guerre contre les virginités est la seule que je n'aie pas eu l'occasion de faire.

— Sire, je puis vous en dire autant, ré-

pondit le mari de la plus jeune sœur de Napoléon.

L'aveu était d'une bien malicieuse naïveté.

Mademoiselle Arnoux n'était plus à la fin du dix-huitième siècle l'une des célébrités de l'Opéra; mais elle en était encore l'oracle. Sa longue expérience en matière de galanterie en avait fait comme un avocat consultant d'un excellent conseil. Or, un soir entre deux coulisses, elle entendit la mère d'une jeune et jolie danseuse, qui la morigénait sévèrement pour s'être éprise d'un violon de l'Opéra, qu'elle aimait ouvertement. L'actrice émérite, après avoir écouté quelques instants l'entretien, s'approcha de la jeune personne et lui dit avec gravité : « Mademoiselle, vous n'avez point l'esprit de votre état; que vous cédiez à des goûts, je vous l'accorde, pourvu que cela ne fasse point de bruit; mais une demoiselle d'opéra ne doit avoir officiellement un cœur que pour la fortune. — C'est bien parlé, s'écria

la mère; voilà ce qui s'appelle avoir du jugement.... Ah! mademoiselle, que ma fille n'a-t-elle votre esprit! il n'est pas surprenant que vous soyiez si riche. »

C'était le bon temps que celui où, dans les parages de l'Académie royale de Musique, la galanterie avait ses principes et presque son code. Maintenant, c'est pitié; on aime *ab hoc* et *ab hac*, à tort et à travers, comme disait le vert galant, dans l'étincelante Cythère de la rue Lepelletier. La beauté, dilapidatrice de ses bonnes grâces, s'éprend d'un teint olivâtre, raffole d'une barbe noire, extravague pour un fumeur gracieux, et s'asphyxie si elle cesse de se mirer dans le reflet d'une botte vernie. Les cabinets de lecture ont tué la spéculation chez les rats impressionnables: l'intérêt romantique du cœur aura bientôt achevé d'anéantir, parmi ces pauvres filles, l'intérêt qui accumule des diamants, empile des cachemires et crée des titres de rente. La ti-

gresse, comme le rat du chœur ou du ballet, se plaît à faire vivre le sentiment au jour le jour ; et, réduite, le lendemain d'une orgie, à boire de l'eau claire, elle s'enivre par réminiscence du vin de Champagne qu'elle a sablé la veille..... Où diable la philosophie pratique va-t-elle se nicher !

En un mot, il arrive souvent aujourd'hui que, loin de faire couler le Pactole dans les régions de l'Opéra, le lion, le beau titré y cherchent la source de ce fleuve aux flots d'or, et que ce qui est venu par la cantate ou l'entrechat, s'en retourne par le sport ou le steeple-chase. Pour quelques actrices enrichies sous les ailes de la fortune lyrique, on en compte un grand nombre qui, le jour où cette enchanteresse appelée la jeunesse les abandonnera, passeront, par une brusque transition du boudoir coquet de la rue Laffitte, aux tristes refuges de Sainte-Perine ou de l'hospice Larochefoucauld. Quel dommage que mademoiselle Arnoux n'ait pas

laissé des règles de conduite à l'usage des actrices dans la vie privée ! C'est du reste un oubli que mademoiselle N***** pourrait réparer.

Mademoiselle Arnoux, à qui je reviens, se consola par des malices de n'avoir plus d'admirateurs ni dans le boudoir, ni sur le théâtre. Un soir que, du fond d'une loge, elle voyait danser un pas de trois par Gardel, Vestris-Auguste et mademoiselle Guimard, devenue excessivement maigre, elle se prit à dire tout haut à l'un de ses voisins : « Ce sont deux chiens qui se disputent un os. » Lorsque l'Armide émérite paraissait sur la scène à rideau baissé, il était rare qu'elle ne décochât pas quelque trait de satire, surtout contre les actrices en pleine jouissance de deux biens qu'elle ne possédait plus, la jeunesse et l'amour. Elle avait particulièrement pris à parti mademoiselle Duplan, coupable à ses yeux d'être fort jolie et richement entretenue par un boucher de Paris, nommé

Colin. Or, durant une répétition, le chien de celui-ci vint à traverser le théâtre.... « Tiens, Duplan, cria la maligne actrice, voilà le coureur de ton amant. »

Dans l'hiver de 1787 à 1788, les bals de l'Opéra n'étaient plus cette lice joyeuse où l'amour, l'intrigue et la saillie spirituelle s'étaient escrimées si long-temps : le plaisir s'y était fait frondeur, la folie satirique; on ne voyait plus là qu'une sorte de club où l'on devisait de politique. Les patriotes y caricaturisaient Breteuil et Loménie; les nobles y montraient la charge de Necker, l'homme de l'opinion populaire. Tout au plus pouvait-on saisir, à travers ces malices trop graves pour être amusantes, quelques-uns de ces épisodes d'autrefois : joyeusetés dont l'hymen, cette victime assez ordinaire des bals masqués, faisait souvent les frais. Voici cependant une petite aventure qui n'aurait pas déparé une mascarade du bon temps de la régence.

Le comte de M*** avait pris récemment une très jeune et très jolie femme, dont il était fort jaloux. Mais le comte allait atteindre la soixantaine, et la jalousie avec des cheveux blancs ne fit jamais croire aux compensations qu'elle offrait. Jeune, l'amour fait admettre à son gré des illusions; vieux, on traite d'illusions ses réalités. La comtesse chercha donc l'emploi de la tendresse fort expansive qui l'animait, lorsque le bal de l'Opéra s'ouvrit.... Le bal de l'Opéra, providence des cœurs à pourvoir; jardin merveilleux où le sentiment éclate, fleurit et meurt dans une même nuit, ce qui laisse le parterre libre pour le lendemain. Madame de M*** avait exprimé vivement le désir de promener son domino rose sur le plancher de l'Académie lyrique, et les jaloux sont habiles à deviner les arrières-pensées qu'on ne dit pas. M. de M***, feignant d'être indisposé, parut confier avec abandon sa femme à quelques amies, chaperons suspects, dont

il se promettait bien de surveiller la surveillance. La comtesse s'en douta, et prit un autre costume que celui qu'elle avait d'abord choisi, sans toutefois dérouter le comte. En effet, à peine ces dames étaient-elles parties, que notre jaloux, pourvu d'un déguisement qui le rendait méconnaissable, courut à l'Opéra et s'attacha aux pas de la comtesse, parfaitement délaissée par ses amies, qui avaient beaucoup mieux à faire que de chaperonner sa fidélité conjugale.

Le comte, déguisant sa voix en comédien exercé, aborde son intéressante moitié : la dame, ne le reconnaissant point, se laisse engager avec une grande facilité dans un entretien qui, des vagues généralités de galanterie, passe bientôt aux tendres propos, que la comtesse esquive très mollement. Selon la déplorable habitude des jaloux, celui-ci veut acquérir la certitude d'un malheur qu'il redoute.... les maris ne comprendront jamais l'avantage d'ignorer ! Il presse

la comtesse de questions sur les relations du ménage : pierre de touche à laquelle les amants ne manquent jamais d'éprouver la valeur de leurs tentatives. Le comte, comme on le voit, savait jouer serré.

Madame de M***, qui tenait à son interlocuteur un compte notable de bonne opinion d'une taille haute, dont le domino noir ne dérobait pas entièrement l'élégante courbure, se prit à détailler avec une minutie peu charitable les défauts de son mari.

— Bourru, disait-elle.

— Ils le sont tous, répondait le masque perfide.

— Jaloux à l'excès.

— D'un trésor dont il use....

— Comme un avare, interrompit vivement la dame.

— Et dont un autre ferait le plus généreux emploi.... En amour, la prodigalité est une vertu.

— Quand elle est réciproque.

— Cela va sans dire..... Or, dessaisir un avare de son trésor pour l'employer dignement, ne trouvez-vous pas, madame, que c'est agir sagement.

— Au gré d'une qualité qui n'est pas précisément la sagesse, répondit la comtesse en souriant sous la barbe de son masque.

— De vingt à trente ans, la sagesse c'est le bonheur.

— Je vois, monsieur, que vous êtes dans l'âge des sages que crée votre morale facile.

— Je l'avoue ; mais l'initiation me manque, et je sens que je ne puis la recevoir que de vous.

— Voilà qui devient fort clair..... songez donc que toute initiation exige des épreuves.

— En amour ce n'est pas le néophite, mais l'élu qu'on éprouve.

— Vos raisons, monsieur, sont si pressantes....

— Mes témoignages le seraient bien davantage.

— Je veux pourtant réfléchir un peu avant de me laisser persuader, dit la comtesse d'une voix émue....

— Et moi je suis persuadé, répondit le comte en se démasquant.

Le coup était terrible, mais sa commotion fut intérieure, et le masque en cacha l'expression sur les traits de la comtesse. Son visage était redevenu impassible lorsque le découvrant, elle dit au comte, avec un flegme admirablement joué :

— Vous n'aviez pas fait quatre pas dans le bal que je vous avais reconnu : les maris ne savent pas se déguiser aux yeux de leurs femmes... Je vais, monsieur, vous en donner une preuve, poursuivit madame de M***. Je ne suis pas dupe de votre prétendue jalousie : vous ne veniez pas ici pour m'épier, mais pour chercher aventure. Vous croyiez l'avoir trouvée en me rencontrant sous un costume

que vous ne connaissiez pas, et que j'avais pris pour vous observer moi-même.... Ah ! ah ! monsieur le comte, voilà donc le dessous de cartes d'une tendresse que vous disiez si exclusive.... Vous êtes bien heureux d'avoir une femme vertueuse.

Le comte, étourdi, enlacé dans les rets d'une subtilité féminine raffinée, ne sut que conclure de tout ceci, sinon que si la comtesse était disposée à le trahir, il venait d'ajouter à cette disposition le désir d'une vengeance ou le fiel d'un ressentiment.

Notre génération littéraire croit avoir inventé *l'originalité*, figure idéale que chacun habille à sa manière, celui-ci d'étoffes d'or, celui-là de tissus de soie, cet autre de mousseline claire, accusant le nu des formes les plus secrètes, enfin, mannequin banal ; que trop d'écrivains couvrent de draperies sanglantes ou fangeuses. Eh ! bien, nous avons inventé cette idole de l'ambition contemporaine, comme le moyen-âge, comme

les rocailles et les meubles à la Pompadour, comme les impressions de voyage et les romans de la vie intime, écoutez.

Tandis que se filait la scène conjugale que je viens de vous raconter, un écrivain très connu et un jeune débutant en littérature avaient pris place dans une loge; quelqu'un qui les écoutait entendit le plus âgé des deux interlocuteurs s'exprimer ainsi: « Voulez-vous qu'on vous lise? ne pensez » point et ne parlez point comme la tourbe; » il vaudrait mieux dire qu'il fait nuit en » plein midi, que d'aller nous vanter les » charmes d'un beau jour. Mon ami, du sin- » gulier, c'est par là qu'on fait fortune dans » tous les genres. Vous le voyez, je ne m'ha- » bille jamais comme la multitude, et par » là je suis remarqué. Quand j'entre au » spectacle, on se demande quel est cet ori- » ginal, et l'on répond c'est Beaumarchais. » Ordinairement on acquière la faveur des » grands, quand ils sont sots, ce qui se ren-

» contre fréquemment, en les enfumant
» avec intrépidité d'un fade encens; moi, je
» me les suis asservis en les accablant des
» plus dures impolitesses, mêlées d'adroites
» flagorneries, passeport de ma rude fran-
» chise. Quand vous donnerez quelque
» chose au public, soyez toujours d'une
» opinion contraire à l'opinion reçue : mon-
» trez-vous tranchant, entier dans vos as-
» sertions saugrenues, détracteur de tout
» ce qu'on loue, panégyriste de tout ce
» qu'on méprise, insolent envers ceux que
» l'on respecte, protecteur de ceux qu'on
» attaque avec raison. Lorsqu'on exaltera
» devant vous les sciences et les arts, pro-
» clamez le charme des sociétés primitives;
» à l'éloge du savoir, opposez les avantages
» de l'ignorance. En un mot, sachez être
» ce que personne n'est, et l'on se hâtera
» d'en conclure que vous êtes un homme
» supérieur : on vous admirera pour s'épar-
» gner la peine de vous étudier. »

Avouez, lecteur, que ce discours vous paraît empreint d'une actualité telle que vous avez peine à croire qu'il n'ait pas été débité au dernier bal de l'Opéra, par un de ces écrivains *chocnosophes* qui sèchent de dépit d'être obligés de marcher, respirer, digérer selon les lois communes, et qui mourront malheureux s'ils ne parviennent à faire pousser des champignons sur une table d'acier poli. Cela prouve seulement que l'esprit de Beaumarchais avançait de cinquante-cinq ans; ou cela prouve mieux encore que rien n'est nouveau sous le soleil, et que nous croyons innover, lorsque nous ne faisons que rebroder sur la robe du temps les choses qui s'effacent au frottement des années. Le jeune écouteur de l'Opéra était Louvet de Couvray, le futur auteur de *Faublas*, qui, dans le courant de cette même année, devait prouver, par la publication de ce roman, qu'il avait observé la haute société mieux qu'il n'avait mis à profit le

raisonnement paradoxal du père de *Figaro*.

Si l'Opéra, de 1785 à 1789, ne fut pas fécond en nouveautés, la chronique piquante put s'y alimenter amplement d'anecdotes : celle qui suit fit quelque bruit dans le monde, parce que, pour cette fois, le pot de fer fut brisé par le pot de terre ;.... il fallait qu'on fût à la veille d'une révolution pour qu'un tel phénomène s'accomplît. Certain abbé, riche apparemment, avait loué une loge à l'Opéra ; le maréchal de Duras voulut avoir cette loge ; le petit collet la lui refusa. M. de Duras reconnaissait peut-être que les armes devaient céder à la toge ; mais il ne pouvait admettre que la calotte pût l'emporter sur le bâton de maréchal. Il s'empara donc d'autorité de la loge : ce fut, dirent les mauvais plaisants, le seul assaut que livra ce général. Pour avoir raison de cette violation, l'abbé porta plainte au tribunal de la connétablie, et obtint la permission d'y plaider lui-même sa cause. Après

s'être félicité de l'honneur de paraître devant une assemblée aussi illustre, il exprima avec componction combien il était affligé d'avoir à se plaindre d'un de ses membres. Enfin, abordant le fait, notre avocat tonsuré poursuivit : « Quand je viens vous de-
» mander justice, messeigneurs, ce n'est
» point contre M. le maréchal de Broglie,
» qui s'est si bien distingué dans les dernières guerres; ce n'est pas contre M. le maréchal de Clermont-Tonnerre, qui a fait
» de si belles retraites; ce n'est pas contre
» M. le maréchal de Contades, qui a remporté tant de victoires; ce n'est pas contre M. le maréchal de Richelieu, qui a
» pris le Port-Mahon : celui dont j'ai à me
» plaindre n'a jamais rien pris que ma loge.»
Le tribunal, qui ne s'attendait pas à une telle chute, décida que l'abbé avait raison ; mais que, par la tournure de son plaidoyer, il s'était payé à lui-même des dommages et intérêts suffisants.

Au moment où ce singulier procès se jugeait, il courait par le monde une pièce de vers assez spirituelle intitulée : *Statuts pour l'Académie royale de Musique ;* on l'attribuait généralement à Barthe. En voici quelques fragments :

Nous qui régnons sur les coulisses,
Et dans de magiques palais ;
Nous juges de l'orchestre, intendants des ballets,
Premiers inspecteurs des actrices;
A tous nos fidèles sujets,
Vents, fantômes, démons, déesses infernales,
Dieux de l'Olympe et de la mer,
Habitants des bois et de l'air,
Monarques et bergers, satyres et vestales,
SALUT.

. . . . . .

A tous musiciens connus ou non connus,
Soit de France, soit d'Italie,
Passés, présents, à venir ou venus,
Permettons d'avoir du génie.
Vu que, pourtant, la médiocrité
A besoin d'être encouragée,

Toute passable nouveauté
Par nous sera très protégée.
Confrères généreux, nous ferons de grands frais,
Pour doubler un petit succès ;
Usant d'ailleurs d'économie
Pour les chefs-d'œuvre de nos jours,
Et laissant la gloire au génie,
De réussir sans nos secours.

. . . . . .

Si le poète sans couleur,
Le musicien sans chaleur,
Si tous deux à la fois, sans feu, sans caractère,
Ne donnent qu'un vain bruit de rimes et de sons,
En faveur des abbés qui lorgnent au parterre,
On raccourcira les jupons.

. . . . . .

Que toujours les ballets soient longs et ridicules ;
Qu'on vienne encor, comme jadis,
En pas de deux, en pas de six,
Danser autour de nos Hercules ;
Que la maigre Guimard, en déployant ses bras,
Sautille au milieu des batailles ;
Qu'elle batte des entrechats
Pour égayer des funérailles.

. . . . . .

Tous, remplis du vaste dessein

De perfectionner en France l'harmonie,
Voulions, au Pontife romain,
Demander une colonie
De ces chanteurs flûtés qu'admire l'Ausonie;
Mais tout notre conseil a jugé qu'un *castra*,
(Car c'est ainsi qu'on les appelle)
Était honnête à la chapelle,
Mais indécent à l'Opéra.
Pour toute jeune débutante
Qui veut entrer dans les ballets,
Quatre examens au moins sont de forme constante :
Primo le duc qui la présente,
Y compris l'intendant et les premiers valets :
(Ceux-ci près de la nymphe ont droit de préséance);
Secundo nous, ses directeurs ;
Tertio son maître de danse ;
Quarto pas plus de trois acteurs.
. . . . . .
Le nombre des amants est fixé sans retour ;
Et, pour la blonde et pour la brune,
Défense d'en avoir un jour
Plus de quatre à la fois : ils suffisent pour une.
Que celles qui, pour prix de leurs heureux travaux,
Jouissent à vingt ans d'une honnête opulence,
Ont un hôtel et des chevaux,
Se rappellent par fois leur première indigence,

Et leur petit grenier, et leur lit sans rideaux...
Leur défendons en conséquence
De regarder avec pitié
Celle qui s'en retourne à pié :
Pauvre fille dont l'innocence
Attend encore son vainqueur ;....
Elle aura ses jours de bonheur ;
Elle porte sa providence.

Au temps où cette histoire est parvenue, il y avait à l'Opéra une demoiselle Aurore, partie récemment d'un *petit grenier*, meublé d'*un lit sans rideaux ;* mais sa grandeur avait été hâtive. A peine âgée de dix-sept ans, Aurore, justifiant son nom, brillait d'un éclat envié de toutes ses camarades; elle devait cette prosperité aux soins assidus d'un vieux petit-maître appelé le marquis de Saint-Marc, et que mademoiselle Arnoux avait surnommé le *pilier branlant des foyers*. Le marquis, pour comble de ridicule, faisait des vers, et sa muse n'était pas moins surannée que sa galanterie. Un

jour qu'il avait adressé à son *Aurore* une épître dans laquelle il la conjurait d'obtenir des dieux qu'ils le rajeunissent, comme Titon, il s'attira cette épigramme adressée à sa jeune maîtresse, et qu'elle lui communiqua avec une malicieuse étourderie :

Gardez-vous bien, charmante Aurore,
De rajeunir ce vieux Titon;
De vous, hélas ! que dirait-on,
Si pendant soixante ans il rimaillait encore.

Ce qu'il y avait de plus original dans le commerce poétique de M. de Saint-Marc avec Aurore, c'est que celle-ci, qui ne parvenait à lire les vers de son vieux amant qu'après les avoir épelés longuement, avait la prétention d'y répondre elle-même dans la langue d'Apollon. M. Guillard, le poète lyrique, passait pour être l'heureux secrétaire de la belle, qui le payait, dit-on, en poésie effective, des lignes rimées qu'il ajustait en son nom.

En 1788, le chevalier de Boufflers avait atteint cet âge qu'on appelle la maturité; mais il ne songeait point à donner congé aux amours, et n'était pas encore académicien : deux circonstances de la vie qui signalent un commencement de décrépitude. Or, un soir qu'il entrait dans sa loge à l'Opéra, pour assister à une représentation de *Tarare*, opéra dont il n'avait pu jusqu'alors s'expliquer le succès, il entendit autour de lui ces mots répétés par cent voix : *Le voilà ! le voilà !* et soudain d'innombrables lorgnettes se braquèrent sur lui. Cet accueil, qui ne le surprit nullement, n'était qu'une répercussion locale de ce qui se passait dans le monde, à son endroit, depuis environ quinze jours; voici à quelle occasion :

La fleur des courtisans, le roi des chansonniers du dix-huitième siècle, Boufflers, avait eu à se plaindre des infidélités d'une belle marquise, qui eut préféré son amant

émule d'Alcide plutôt que favori d'Apollon. Le dieu du jour et des vers inspira le chevalier, en divinité piquée de ce qu'on préférait le culte d'un simple demi-dieu au sien : Boufflers fit parvenir à son infidèle une épigramme sanglante. Mais cette pièce n'arriva chez la dame que comme fragment d'une émission de cent exemplaires, répandus dans les salons de Versailles et de Paris.

Vous concevez la fureur de la marquise; elle jura de se venger à son tour du chevalier; mais elle sut déguiser son ressentiment afin de le rendre infaillible. Elle écrivit donc, d'une main rendue tremblante par la colère concentrée, une lettre ainsi conçue : « Mon » cher chevalier, je viens vous confesser » humblement mes torts, et vous en de- » mander pardon; j'espère que, me tenant » compte d'une telle démarche, après avoir » égalé déjà la vengeance à l'offense, vous » ferez disparaître, par tous les moyens qui

» sont en votre pouvoir, les traces de cette
» vengeance que je vous ai pardonnée. Je
» vous attendrai demain soir; venez, mon
» ami, et croyez que je suis disposée à
» sceller la plus sincère réconciliation. »

— Ouais! se dit Boufflers, après avoir lu, ceci me paraît suspect : une telle longanimité n'est pas de la femme outragée; cette fine mouche me tend un piége. J'irai certainement à ce rendez-vous; mais non pas sans précaution.

En effet, le lendemain à l'heure dite, l'auteur d'*Aline,* muni de deux pistolets, arriva chez la jésuitique marquise : les explications commencèrent; tout allait à merveille, lorsque quatre grands laquais firent une brusque entrée dans la chambre où l'on se reconciliait. En voyant ces drôles, Boufflers se dit: Les tuerai-je? me contenterai-je de les mettre en fuite? Le premier parti serait trop violent, le second trop anodin..... Voyons se dessiner l'événement, et prenons

conseil des faits. Cette détermination avait été formulée en quelques secondes, et le chevalier, en apparence résigné, se laissa saisir par les laquais. Ils l'étendirent sur le lit, le déshabillèrent autant qu'il le fallait pour l'exécution de leur dessein, et sous le commandement de madame, lui administrèrent cinquante coups des verges qu'ils avaient apportées. L'exécution achevée, le chevalier se relève d'abord, relève ensuite ce qui avait été abaissé, et tirant de sa poche deux pistolets à deux coups chacun, il dit froidement aux valets, qui allaient sortir : « Un moment, votre besogne n'est pas terminée; je vous brûle la cervelle à tous les quatre, si vous ne rendez à l'instant à madame ce que je viens de recevoir. » Cet ordre était donné de telle façon, et Boufflers l'accompagnait de manières si engageantes, qu'il n'y avait pas moyen de l'éluder. Vainement notre vindicative marquise implora-t-elle la clémence du gentilhomme fustigé ;

vainement ses larmes coulèrent-elles par torrents, Boufflers fut inflexible. Le satin d'une peau qui, comme celle d'Anne d'Autriche, eût trouvé rude le contact de la toile de Hollande, fut impitoyablement déchiré, et la peine du talion fut mathématiquement égale à l'offense : cinquante coups. « Ce n'est pas tout, reprit le chevalier, s'adressant aux laquais, vous n'avez encore racheté qu'à moitié vos cervelles : il faut maintenant, marauds, que vous vous infligiez mutuellement un semblable traitement... Les laquais voulurent réclamer. « Un mot de plus et vous êtes morts, » répliqua le courtisan. « Venez vous asseoir sur ce canapé, madame, poursuivit-il en s'adressant à la marquise ; tout-à-l'heure nous étions acteurs, à présent nous pouvons voir la comédie. »

Lorsque deux cents coups de verges eurent été scrupuleusement répartis par quarts, Boufflers, se levant, dit à la marquise : « Permis à vous, madame, de divul-

guer cette plaisante aventure : je serai le premier à en régaler les oisifs.» Le chevalier allait sortir.

— Arrêtez, monsieur, s'écria la marquise en s'attachant aux pas du gentilhomme ; ne me quittez pas avec des projets dont l'accomplissement achèverait de me perdre : je vous le demande à genoux.

Une belle femme qui implore est toujours éloquente : Boufflers se laissa attendrir.

— De grâce, chevalier, faisons la paix, reprit la dame, qui vit son amant ébranlé.

— Je le veux bien, marquise : je ne fus jamais enclin à la rancune ; je soupe avec vous. Pour sceau de notre réconciliation, faites apporter un double cataplasme.

Le chevalier divulgua-t-il l'aventure, malgré sa promesse ? Nous ne le pensons pas ; il avait donné sa parole et dut y être fidèle :

Des chevaliers français tel est le caractère.

Mais les laquais, fustigés et peu contents,

n'avaient pas les mêmes motifs de discrétion ; leur ressentiment fut bavard ; l'aventure devint un bruit de ville, et l'on parla longtemps des protestations *touchantes* que nos amants titrés avaient échangées. On en devisait encore dans quelques quartiers lointains de la Capitale, lorsque le grand orage politique de 1789 vint couvrir tous les petits retentissements scandaleux des travers de la cour.

Je suis loin de nier la suprématie artistique du grand Opéra de nos jours sur celui du dix-huitième siècle : compositions lyriques, ballets, mise en scène, costumes, chant, danse, orchestration, mécanique, décorations, éclairage, tout a progressé, excepté cet esprit délié, ce sel attique des coulisses, ces saillies un peu échevelées du caractère français en débauche, dont les malices spirituelles de mademoiselle Arnoux furent peut-être la dernière expression. Le personnel de l'Académie royale de Musique vise essentiellement à deux possessions qui

excluent les jeux de l'esprit : tout le monde dans cet empire veut acquérir de la gloire, et surtout de la fortune; la galanterie elle-même suppute l'apport de ses soupirs de mauvais aloi, et les chiffres de la spéculation couvrent les tablettes du plaisir. La physionomie joyeuse, leste, fringante; la chronique richement anecdotique de notre premier théâtre lyrique n'est plus que dans les traditions; car, sous ces divers rapports, il y a long-temps que l'Opéra s'en va. Puisons donc tant que nous pourrons au sac des traditions.

Je vous ai dit ailleurs que mademoiselle Arnoux avait marié sa fille à un jeune homme nommé M. de Murville, et je vous ai raconté comment cet épouseur, Normand d'inspiration et d'origine, s'y était pris pour rendre le mariage indispensable. Il n'avait du reste rien innové à cet égard. Or, je ne sais si vous avez fait une remarque dont mon expérience s'est enrichie dès

long-temps : il est bien rare que les dames galantes vouent une vive tendresse aux demoiselles nées de leurs amours : ces jeunes tiges poussant près de l'arbre qui les a produites, incommodent celui-ci, et végètent ordinairement, chétives et souffreteuses, sous son ombrage. En d'autres termes, une femme attardée dans les domaines de la galanterie, n'aime point à voir près d'elle un jeune objet, parce qu'en faveur de ce dernier, les hommages se détournent assez ordinairement de la route longuement battue pour suivre le sentier fleuri d'hier. Ainsi pensait mademoiselle Arnoux, vieille et délaissée, sinon par quelques adorateurs sexagénaires, sectateurs décrépits d'une idole qui n'était pas encore ingrate envers ses desservants.

L'Armide pensionnée se montrait à tout propos hostile envers madame de Murville, qui, du reste, le lui rendait bien. Cette jeune femme était pourvue d'une chevelure

d'un blo nd très ardent : beauté des dames anglaises, que nos Françaises considèren t comme une affliction. Un jour qu'un des amis de mademoiselle Arnoux lui affirmait qu'un Anglais était amoureux de sa fille : « Cela ne me surprendrait pas, répondit-elle, nos voisins ont coutume d'aspirer à la conquête de la Toison-d'Or. » Voici la revanche de madame de Murville : on lui demandait un jour quel pouvait être l'âge de sa mère : « Je n'en sais vraiment rien, répondit-elle ; chaque année ma mère rajeunit d'un an; si cela continue, je serai bientôt son ainée. »

La reprise de *Panurge* dans le rude hiver de 1789, n'était pas propre à réchauffer les spectateurs de l'Opéra ; aussi cette œuvre lyrique, chantée dans nn désert glacial, fut-elle accueillie par une indifférence de laquelle surgit une épigramme peu flatteuse pour M. Morel, auteur du poème. Au second acte, un énorme tambour, appendu au fond

du théâtre était frappé à tour de bras par deux hommes, qui s'escrimaient à qui mieux mieux. Un poète satirique, saisissant cet à-propos, rima ce quatrain.

Dans ce Panurge, je vous prie,
Qui frappe avec tant de fureur?
— C'est le dieu du goût, je parie,
Qui prend le tambour pour l'auteur.

Depuis que l'horizon politique se rembrunissait, l'Opéra tournait décidément à la tristesse : le foyer, les coulisses, les loges d'acteurs, offraient des figures songeuses et alongées; quelques soupirs venant des profondeurs de l'ame s'y faisaient entendre : en un mot, il y avait du drame dans la physionomie générale de cet eldorado, où, contrairement à l'enfer du Dante, l'espérance résidait toujours et le chagrin n'entrait pas. Parmi les figures attristées dont je vous parlais tout-à-l'heure, on en remarquait

surtout quatre appartenant à des figurantes jeunes encore, et que la beauté semblait abandonner à regret, sous l'empire d'une peine incessante. Pour peu qu'on étudiât ces traits ravagés par de poignantes impressions, il était aisé de reconnaître que le regret d'un bien perdu était le ver rongeur qui tourmentait ces mélancoliques créatures. La pitié enfante la confiance : un habitué de l'Opéra, qui par une vive curiosité, voilée de compassion, avait paru prendre part aux souffrances d'une de ces affligées mystérieuses, obtint d'elle un aveu qu'il ne sollicitait pas parce qu'il était bien sûr de l'obtenir ; et cet aveu révéla le secret des quatre dames. C'était le fameux Cagliostro qu'elles regrettaient; non qu'elles en eussent été amoureuses : le bonheur qu'elles lui avaient dû venait d'une autre source. Pour vous en donner une idée, je dois jeter sur cette page une esquisse des scènes clandestines arrangées par le célèbre charlatan.

Laissant de côté les épisodes de cabinets particuliers qu'il favorisa dans son hôtel, long-temps avant nos restaurateurs modernes, je vous introduirai dans une vaste salle souterraine, tendue d'une étoffe sombre, et si faiblement éclairée que les objets n'y apparaissent qu'à travers une sorte de mirage, qui permet à peine d'en saisir les formes vagues et vaporeuses : l'imagination séduite doit les parfaire, ainsi que l'a fort bien prévu notre subtil Italien. Vers le couchant sont disposés les fauteuils où les convives prennent place; au levant sont rangés les siéges destinés aux morts, que l'enchanteur du lieu évoque à la demande des personnes qui veulent les revoir.

Les dupes étant réunies, Cagliostro, bizarrement accoutré, paraît au milieu de la salle, trace sur le parquet des figures lumineuses avec le phosphore, peu connu du vulgaire, prononce des paroles cabalistiques, et finit par annoncer d'un ton ef-

frayant que les morts évoqués vont occuper les siéges qui leur sont réservés.

Je n'ai jamais cru aux procédés de physique simulant les formes humaines, et qui mieux est, les ressemblances, par la combinaison de certains gaz; mais je ne fais point difficulté d'admettre que des ressources mécaniques, opérant dans la quasi-obscurité de la salle, faisaient surgir du sol des comparses bien dressés; et, je vous l'ai dit, l'imagination des spectateurs achevait le prestige. Interrogeait-on les ombres, elles se gardaient bien de répondre; mais Cagliostro répondait pour elles, avec une variété d'intonations telle que, les gestes du fantôme aidant, on croyait l'entendre parler.

A quelque époque qu'eût vécu le personnage interpellé, le comte savait s'exprimer en sa langue, reproduire son idiome, se servir de ses locutions favorites : il était Grec avec Socrate ou Périclès; Latin avec Auguste ou Cicéron; Anglais avec Cromwel ou

Pope ; Italien avec Le Tasse ou Machiavel ; Allemand avec Leibnitz ; Polonais avec Jean Sobieski ; Espagnol avec Lopez de Véga. Avait-on exhumé Louis XI, c'était le *Pâques-Dieu !* du cauteleux monarque ; voulait-on voir François I.^er^, le roi-chevalier se faisait reconnaître *à sa foi de gentilhomme ;* enfin, Henri IV apparaissait-il à la demande d'un admirateur de son règne, sa parole joviale et spirituelle, lardée de *Ventre-sans-Gris,* complétait l'illusion.

Il arrivait souvent, comme bien vous le pensez, que Cagliostro devait évoquer des femmes, et les dames galantes de tous les temps avaient la vogue dans ces exhumations mystérieuses. Lorsqu'elles étaient interrogées, c'était madame Cagliostro qui répondait, soufflée par son mari caché, s'il s'agissait de grec ou de latin. Mais quelquefois la curiosité des convives esprits forts ne s'arrêtait pas à l'apparition et à l'entretien ; ils prétendaient pousser à bout l'en-

chanteur, en lui prescrivant de les mettre en rapport direct, palpable avec les beautés célèbres qu'il venait d'évoquer, belles de toutes leurs séductions. Eh! bien, la chose s'accomplissait: vous étiez engagé soudain dans un dédale de corridors sinueux, aboutissant à un appartement contemporain de votre conquête d'outre-tombe, et vous la trouviez parfaitement ressuscitée. Or, le métier était excellent pour *Laïs*, *Aspasie*, *Cléopâtre* et *Messaline* : elles comptaient avec l'enchanteur après la séance, qui leur valait toujours une vingtaine de louis. Devinez-vous maintenant ce que regrettaient mes quatre figurantes de l'Opéra?.... Eh! vraiment oui, elles avaient été incarnées Laïs, Aspasie, Cléopâtre et Messaline, qu'elles représentaient avec une grande distinction :..... On avait égorgé la poule aux œufs d'or.... convenez qu'il y avait de quoi s'affliger.

Marion-Delorme et Ninon étaient sou-

vent demandées en audience particulière par les curieux obstinés ; madame Cagliostro, pour l'honneur de ces deux courtisannes du dix-septième siècle, s'était réservé de les représenter.... Mesdemoiselles Guimard et Arnoux avaient bien réclamé la priorité ; mais les facultés italiennes de la comtesse avaient paru seules à la hauteur de cette mission.

Je vous ai peint la physionomie attristée des dépendances de l'Opéra ; elle n'a pas dû vous surprendre : on emprisonnait les conseillers au parlement, providence fidèle des chœurs et du corps de ballet ; la diminution imminente des bénéfices ecclésiastiques resserrait la bourse des abbés, soutiens nés des dames seconds sujets ; enfin, les premières danseuses et les *prima donna* étaient veuves des officiers généraux et colonels, qui avaient quitté la cour pour retourner dans leurs gouvernements ou leurs garnisons.

Et voyez combien la destinée se montre quelquefois décevante : les rangs des adorateurs titrés s'étant beaucoup éclaircis à l'Opéra, un financier riche, mais déjà vieux, avait pu, en raison du chômage, faire accepter ses soins et ses louis d'or à une jeune danseuse. Mais si le galant n'avait pas eu le bon esprit de reconnaître que la substitution était incomplète, la nymphe avait suivi les us et coutumes de l'Opéra, en donnant un substitut à l'honnête financier. Hélas! le pauvre homme ne tarda pas à soupçonner que sa maîtresse allait passer souvent la nuit hors de chez elle. Entraîné par cette cruelle fatalité, qui nous pousse à chercher la conviction d'un malheur, le traitant s'avisa d'un expédient qui ne pouvait manquer de lui procurer une certitude..... Un soir que la belle était sortie, il se glissa furtivement dans sa maison, et fixa sur l'entrée de sa serrure *un cheveu*, attaché aux deux extrémités avec de la cire; de telle manière que la

clef ne pouvait faire son office sans détruire cet ingénieux mais déplorable scellé... Que vous dirais-je que vous n'ayez déjà deviné : le lendemain l'appareil était intact... Désespéré, éperdu, cet homme, qui avait imprudemment fondé tout son bonheur sur ce sable mouvant qu'on nomme la fidélité d'une femme, ne put supporter l'évanouissement soudain de sa folle illusion : il se jeta par une fenêtre et expira sur-le-champ. Vous le voyez, sa vie ne tenait qu'à un cheveu.

J'aurais beaucoup d'autres traits à vous citer si, chargeant ma palette de couleurs sombres, j'abjurais l'esprit qui convient à ces *Chroniques*, pour vous prouver qu'en 1789 l'Opéra tournait presque au tragique réel : je ne m'appesantirai pas sur de semblables détails, et je terminerai ce chapitre par un épisode où le germe de la révolution, déjà éclos, se caractérise éminemment.

Dans la saison des bals, *Monsieur*, depuis

Louis XVIII, peut-être pour étudier le progrès de l'insurrection, s'était rendu à l'Opéra, déguisé, mais parfaitement reconnaissable, vu son énorme corpulence. Vers minuit, la foule était compacte dans la salle; le prince se trouva pressé par elle avec beaucoup d'irrévérence : on le coudoyait, on lui marchait sur les pieds, sans la moindre émission d'excuses. Las enfin d'être ainsi traité, le frère du roi asséna un vigoureux coup de poing sur le dos d'un bourgeois, qui se trouvait à sa gauche. Le Parisien frappé riposta par deux coups de poings d'une pesanteur plébéienne, et qui atteignirent l'altesse en pleine poitrine.

— Misérable, s'écria le comte de Provence.

— Allons, allons, pas d'épithètes : autrefois, nous rendions niaisement des hommages aux grands; aujourd'hui, nous leur rendons des coups de poings....

Le prince dut être fixé sur les progrès de l'insurrection.

A quatre mois de là, un soir que l'on devait donner *Œdipe à Colonne*, le rideau se leva dans le silence le plus absolu de l'orchestre : l'un des directeurs de la scène, pâle, les traits contractés, s'avança près de la rampe : « Messieurs, dit-il d'une voix émue, le peuple est en pleine révolte ; les barrières sont en feu ; M. le prince de Lambesc et M. le baron de Bezenval ont ordonné la retraite des troupes, que l'on poursuit à coups de pierres, et les gardes-françaises ont passé du côté des révoltés.... Nous recevons l'ordre de fermer le théâtre. » Une décharge de mousqueterie confirma cette annonce lugubre, et la grande voix du peuple apporta jusque dans la salle ce premier cri de la révolution : *A bas les priviléges ! vive la nation !*... On était au dimanche 12 juillet 1789.

L'OPÉRA

DEPUIS 1789 JUSQU'A NOS JOURS.

XXIX.

LE THÉA TREDES ARTS. — PIÈCES RÉPUBLICAINES. — CONSPIRATION A L'OPÉRA.

De 1789 à 1793, période que l'imagination doit embrasser tout entière pour lui assigner un caractère décidé, le drame était descendu dans la rue; le théâtre n'en offrait plus que le reflet. L'Opéra, lui-même, était devenu l'auxiliaire de cette grande épopée, qui se résumait par la

Marseillaise, *le Chant du départ*, *Veillons au Salut de l'Empire :* admirable trilogie que suivait, comme une réminiscence de l'insoucieuse humeur de nos pères, le populaire *Ça-ira*, si philosophique alors que l'Europe en armes marchait contre nous. La révolution embouchait les clairons de la gloire sur nos scènes lyriques, déclamait à la Comédie française et chantait au Vaudeville des *flons flons patriotiques*. Toutefois en 1790 et 1791, on voyait encore à l'Opéra, mais languissants et souffreteux, les dieux de l'Olympe, les héros de l'antiquité, les paladins du moyen-âge, les démons, les fées, les enchanteurs, enfin tout ce qui constituait la providence de l'ancienne Académie royale de Musique. Quelques pièces héroïques furent même ajoutées au vieux répertoire : Lemaire fit jouer *Phèdre ;* Mereaux, *Alexandre aux Indes ;* Zingarelli, *Antigone ;* Méhul, *Cora*. Mais bientôt la foudre de Jupin, le

trident de Neptune, le caducée de Mercure furent jetés à l'écart; Apollon conserva sa lyre pour chanter la gloire des *sans-culottes*; mais comme il n'en avait jamais porté lui-même, on se borna à lui prendre son manteau azuré, qui, joint à la pourpre de Junon et à la blanche tunique d'Hébé, composa un drapeau tricolore. Jupiter eut une mission républicaine, Vénus, par une facile métamorphose, se fit déesse de la Liberté; les Grâces, sans plus d'efforts, se proclamèrent vivandières, et les Amours se firent tambours. Tous ces personnages, rebaptisés par la révolution, et secondant OEdipe, Agamemnon, Castor et Pollux en uniforme de la garde nationale, exécutèrent, avec toute la pompe alors obtenue dans le premier théâtre du monde, le *Chant du départ* dont Chénier et Méhul, n'avaient prétendu faire qu'une marche républicaine, et d'où l'administration de l'Opéra sut faire surgir, non seulement un poème lyrique,

mais une œuvre dramatique puissante. Chaque couplet produisait une scène, chaque vers faisait naître une émotion, qui ne s'arrêtait pas à l'enceinte du théâtre. L'enthousiasme des spectateurs trouvait des échos au dehors, et l'élan des acteurs allumait dans la foule cette valeur délirante, qui devait sauver la patrie du joug étranger.

Si Laïs, Lainez, Cheron, Dufrêne, Adrien ne portèrent alors que sur les planches des épaulettes étoilées, peut-être chacun d'eux put-il dire :

J'ai fait des généraux et n'ai point voulu l'être.

Tous les acteurs ne furent pas aussi modestes : *Grammont*, du Théâtre Français, s'élança tout brodé de la scène dans la lice républicaine; mais un jour, jour néfaste! ce général, parti des coulisses, rencontra sur son chemin le terrible écueil contre lequel

vinrent échouer tant de fortunes militaires, la guillotine.... Pauvre Grammont! mieux eût valu donner pour limites à ses exploits guerriers le trou du souffleur, qu'il avait imprudemment franchi.

Revenant au *Chant du départ*, je puis affirmer qu'après quarante années de progrès dans tout ce qui contribue à produire l'illusion théâtrale, le Cirque olympique ne parvint pas à égaler ce que le délire patriotique avait combiné de situations tour-à-tour touchantes et énergiques: généraux, représentants du peuple, mères, épouses, amantes, défenseurs de la patrie volant aux frontières, adolescents indignés de ne pouvoir suivre leurs aînés, tous puisaient des inspirations, des moyens, dans une imagination électrisée. Les danseurs se tenaient au port-d'armes comme des grenadiers prussiens; les jeunes danseuses, espoir de la patrie, autrement que sous le ministère Calonne, exécutaient lestement la charge en

douze temps; il n'y avait pas jusqu'aux choristes dont le geste mécanique ne se fût enrichi d'une intention, j'ai presque dit d'une pensée. La peinture même qui, pour les décorations, n'avait eu jusqu'alors que des couleurs, révéla une ame dans le secours qu'elle prêta aux autres arts.

L'assemblée législative et surtout la convention nationale, habiles à créer des influences, n'avaient pas eu tort de penser qu'une scène où le prestige embellit tout, pouvait être utile à la révolution; et le nom de *Théâtre national des arts*, donné à l'Opéra, fut si bien pris au sérieux par sujets, chœurs, comparses, musiciens, décorateurs et machinistes, qu'ils se considérèrent comme autant de fonctionnaires inhérents au gouvernement républicain. Membres des sections, orateurs des clubs, amis et commensaux des députés montagnards, plusieurs pensionnaires de l'Opéra s'abandonnèrent au cours de ce torrent que ne

purent arrêter les digues élevées par la justice et la raison ; mais aucun de ces artistes ne l'ensanglanta.

Laïs fut un chaud patriote, un exalté jacobin peut-être ; mais jamais son exaltation ne coûta un cheveu à personne, pas même à lui ; car si, à l'exemple du peintre David, ce chanteur célèbre se proposa de boire la cigue quand Robespierre fut tombé, il ne nous est pas revenu qu'il ait approché de ses lèvres la coupe empoisonnée. Pourtant les réactionnaires lui firent épuiser le calice d'amertume jusqu'à la lie : pour humilier un homme de talent, ils portèrent atteinte à leurs plaisirs : il faut le pardonner à leur mémoire, l'esprit de parti ne sait ce qu'il fait.

J'en aurais beaucoup à dire si la bienséance me permettait de raconter jusqu'à quel point les actrices de l'Opéra s'immergèrent dans le torrent dont je vous parlais tout-à-l'heure : Les chœurs et les ballets devinrent une pé-

pinière de déesses de la Liberté pour toutes les communes environnantes ; plusieurs dames, premiers sujets, accompagnèrent des représentants du peuple en mission ; d'autres s'attachèrent à la fortune aventureuse des généraux ; il y en eut qui se firent tricoteuses aux Jacobins ; enfin on en vit plus d'une exciter à la double ivresse du vin et des voluptés, dans les banquets où l'on célébrait les vertus républicaines.

De toutes ces excentricités ultrà lyriques, il résulta un nombre prodigieux de petits Brutus, de Cassius, de Mutius-Scévola, qui, dix-huit ou dix-neuf ans plus tard, fleurirent d'une jeunesse charmante le corps des pupiles de la garde impériale.

Ce fut au sein de ces orgies que germa la première idée d'un épisode dont les historiens n'ont rapporté que la principale péripétie. Robespierre méditait depuis quelque temps une halte de cette furie appelée la terreur : peut-être, dans l'insomnie fiévreuse

de ses nuits, frémissait-il en songeant aux amas de victimes écrasées sous le char rapide et sanglant de sa fortune. Bref, il rêvait une diversion qui montrât enfin le sourire sur les lèvres de la révolution. C'était en 1794; le nouveau Sylla traitait huit ou dix Montagnards, entre lesquels s'épanouissaient quelques femmes jeunes et belles, dont les yeux, allanguis par les excès d'une nuit fort avancée, contrastaient avec l'arsenal de regards de ces démagogues farouches. L'amphytrion, la tête appuyée sur l'épaule nue de sa voisine, Vénus de l'Opéra, Vénus partout se prit soudain à dire, dans un monologue à demi-voix :

— Non, je ne puis plus m'y méprendre, la liberté s'en va après tant d'autres idoles, fantastiques comme elle; les Français sont las de son culte, que dis-je, ils l'abhorrent: un déluge de sang emporte ses autels..... Il me faut une religion nouvelle : les prêtres avaient raison, on ne peut long-temps do-

miner les peuples sans bercer leur esprit d'une promesse consolante, fable ou réalité. Revenons au vieux mythe de l'immortalité de l'ame; proclamons-le de nouveau, rajeuni par la révolution.... Mais ne le livrons plus à ces comédiens maladroits qui, montrant la grâce derrière un rempart presque infranchissable de pénitences et d'immolations, fatiguaient le courage des fidèles à mi-route du salut. Je veux une morale religieuse qui paraisse grave aux hommes sérieux, sans effaroucher les gens superficiels, qui sont toujours en majorité parmi nous. Si je fondais le *culte de la Raison*... la Raison, placée comme prophète entre les mortels et l'Etre-Suprême, parlant aux premiers un langage fleuri d'espérances, et leur promettant, au sein de l'éternité, une félicité acquise par de faciles vertus... Oui, voilà parbleu! une bonne idée. Mais gardons-nous de rappeler la vénération publique sur des images : les saints, brisés ou coiffés du bon-

net rouge, en qualité de patrons républicains, sont décidément voués au ridicule. J'imagine une espèce d'idole vivante, une Raison en chair et en os, protestant, dans chaque commune, de l'excellence de sa mission d'entremise entre le créateur et la créature, et descendant quelquefois de son piédestal, pour prouver au scepticisme obstiné tout ce qu'il y aura de divin dans son essence..... Conception lumineuse! s'écria tout haut Robespierre d'un accent d'inspiré: j'adopte et je proclame dès demain le culte de la Raison.... Qu'en dis-tu, chère A****, ajouta Robespierre en s'adressant à sa voisine.

— La Raison,.... connais pas : Gardel n'a jamais mis cela dans un ballet.

— La Raison est une divinité belle et sage.

— Ça n'est jamais entré à l'Opéra, et pour y pénétrer, il faudra que ta divinité dépose

chez le concierge la moitié de sa double perfection.

— Tu te trompes, la Raison que je me propose d'inaugurer à Paris est bien à l'Opéra, et c'est de là que je prétends la tirer pour la faire siéger à Notre-Dame.

— Citoyen représentant, l'Aï mousseux tourbillonne en fumées extravagantes dans ton illustre cervelle.

— C'est de l'exaltation que naissent les plus sublimes conceptions, et la révolution n'eût rien fait de grand si elle n'eût pas été ivre.... Je te répète que ma Raison sortira du théâtre des Arts : ne vois-tu pas que jamais être raisonnable ne réussira dans le monde, s'il n'est bon comédien ?

— Souviens-toi, citoyen, qu'on s'est un peu moqué de la Liberté personnifiée, se crottant jusqu'au jarret dans ses promenades solennelles à travers les rues de Paris.

— Ma Raison, aura un temple : je te l'ai

dit, elle siégera sur l'autel métropolitain de Paris, et cette gloire est réservée....

— A qui?

— A toi.

— A moi! pas possible.... Si jamais la Sagesse entre à l'Opéra, son rôle ne sera pas de mon emploi.

— Eh! qui diable te parle de sagesse dans l'acception de continence : la république n'a pas entrepris des réformes impossibles. Tu es belle, bien faite, habile à composer tes jolis traits, et tu ne joueras la Raison que dans la journée.

— A la bonne heure... mais ce sera drôle.

L'inauguration de mademoiselle A**** en qualité de divinité républicaine, étant ainsi convenue, Robespierre, élevant la voix, fit part à ses convives du grand projet qui venait d'éclore dans sa pensée. Tous déclarèrent cette conception héroïque. Le lendemain, la convention nationale, dont Robespierre pouvait dire alors : *la convention,*

c'est moi, reconnut, par un de ses dix mille décrets, *l'Être-Suprême et l'immortalité de l'ame*, en consacrant le culte de la Raison. Quelques jours après, une inauguration magnifique eut lieu dans le jardin des Tuileries, sous la présidence de Robespierre, siégeant un gros bouquet à la main. Puis on vit la Raison A****, assise en costume de Vénus sur l'autel de Notre-Dame. Convenez que c'était un singulier tabernacle.

J'abrége en vous disant que, pendant toute la durée du régime républicain (le consulat n'en est pas), l'Opéra ne produisit guère que des pièces appropriées aux opinions et aux penchants de l'époque; mais elles ne pouvaient survivre à cette période, et vous me saurez gré de ne pas vous énumérer d'aussi folles excentricités de la muse lyrique.

Je tirerai toutefois une anecdote de ce fouillis de *sans-culotides :* Champcenets assistait, en 1794, à la première représenta-

tion à l'Opéra d'une pièce intitulée : *la Constitution à Constantinople ;* l'ex-marquis se trouvait placé près d'un chaud patriote, et voulant s'en amuser, il lui demanda quel était le titre de l'opéra nouveau. — La Constitution à Constantinople, répondit l'homme interpellé. — Quoi! répliqua Champcenets, déjà *la constitution à la porte !* Cette plaisanterie ne fut pas goûtée du voisin; dénoncé, arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire, le trop facétieux écrivain entendit Fouquier-Tinville conclure à la peine de mort.... « Me sera-t-il permis, demanda le prévenu, de me faire remplacer, comme j'en ai l'habitude, pour le service de la garde nationale. » Cette pasquinade *in extremis* fit rire le terrible aréopage :... il fut désarmé.

A travers les enfants du délire qui se produisaient à l'Opéra, on vit cependant paraître quelques compositions étrangères au mouvement politique du jour : Langlé fit

jouer *Corisandre ;* Méhul, *Adrien ;* Fontenelle, *Hécube ;* Kreutzer, *Astianax ;* on représenta aussi, en 1793, au Théâtre des Arts, les *Noces de Figaro*, avec la musique de Mozart.

Peut-être, dans les opéras républicains que j'ai passés sous silence, avait-on pu remarquer des inspirations poétiques ou musicales d'une grande supériorité : ainsi que les chaudes automnes produisent des fruits savoureux, ainsi les imaginations ardentes doivent créer le sublime : la *Marseillaise* et le *Chant du départ* sont là comme une preuve de cette vérité. J'ajouterai que le gouvernement conventionnel comprenait si bien le prix des bonnes traditions et du bon enseignement de la musique, qu'en 1793 même, il fonda *l'Institut national de Musique* qui, plus tard, reçut le nom de *Conservatoire.* Gossec, Méhul, Cherubini enseignèrent le contre-point; Catel, Berton, Persuis professèrent l'harmonie; Mengozzi,

Garat, Richer et Plantade propagèrent les principes et les savantes méthodes du chant. L'enseignement de la musique instrumentale fut confié à Levasseur, Kreutzer, Duvernoi, Delcambre, Wanderlich et Sallantin : tous instrumentistes célèbres, qui parvinrent en peu d'années à former des orchestres au-dessus de ce qu'on avait connu jusqu'alors de plus parfait.

L'Opéra ne fut pas le théâtre qui profita d'abord des résultats de l'utile fondation que nous venons de mentionner : les pensionnaires de notre première scène lyrique donnaient, surtout sous le directoire exécutif, des représentations à ciel découvert, tantôt au Champ-de-Mars, tantôt sur l'emplacement de la Bastille, cette première arène de la révolution. Laïs, Cheron, Lainez, Tyrtées dans les fêtes nationales, grelottaient par ordre sous la tunique grecque ; les dames du Théâtre des Arts, sorties de leur emploi plus essentiellement encore que leur cama-

rade A****, chantaient des chœurs de jeunes vierges à la plus grande gloire de la patrie, tandis que les danseurs premiers sujets siégeaient, la main sur le genou, en juges de nouveaux jeux olympiques, exécutés par des athlètes de la rue Quincampoix.

Durant ces représentations sous la voûte azurée, les deux scènes d'Opéra comique qui existaient alors (la comédie dite Italienne et Feydeau) s'enrichirent d'ouvrages dont plusieurs eussent fait les beaux jours du Théâtre des Arts. Berton faisait jouer *les Rigueurs du cloître*, Grétry, *Raoul Barbe bleue*, *Pierre le Grand* et *Lisbeth*; Daleyrac, *Camille*, *Raoul de Créqui*, *Philippe et Georgette*; Cherubini, *Lodoïska*; Devienne, *les Visitandines*; Lesueur, *la Caverne* et *Télémaque*; Steibelt, *Roméo et Juliette*; Martini, *Sapho*; Kreutzer, *Paul et Virginie* et *Lodoïska*; Bruni, *Toberne* et *la Major Palmer*; Gavaux, *l'Amour filial* et *le Petit Matelot*; Méhul, *Stratonice*,

Phrosine et Mélidor; Della Maria, *le Prisonnier; l'Opéra comique* et *l'Oncle Valet;* enfin Boïeldieu débutait par *Zoraïme et Zulnar.*

Cependant, au milieu des parades solennelles imposées au personnel de l'Opéra, il put mettre à l'étude et représenter l'*Anacréon* de Grétry. La folie du jour avait tourné décidément au grec : l'histoire vous a dit que les élèves du peintre David se drapaient du manteau d'Alcibiade, et marchaient dans la boue avec le cothurne de Périclès. Les dames habituées des salons du satrape Barras, accusaient généreusement le nu sous des tuniques diaphanes, et faisaient quelquefois amortir en elles l'ardeur de l'imitation *grégeoise,* comme eut dit Ronsard, par certaines immersions morales dans les bassins des Tuileries. Le vieux chantre de Théos, représenté par l'excellent chanteur Laïs, ne pouvait donc manquer d'être accueilli avec faveur, et bien que la

partition manquât quelquefois d'énergie, cet opéra obtint un brillant succès.

Il va sans dire que, durant une période où la révolution avait changé tant de destinées, ruiné tant d'espérances, favorisé tant de métamorphoses, il s'était produit mille vicissitudes diverses dans les régions de l'Opéra. Mesdemoiselles Guimard et Arnoux n'y étaient plus que des traditions : elles avaient fini de vivre pour l'art et pour le plaisir. Mirabeau eut sous ce dernier rapport l'*ultimatum* de la Guimard, et cet ultimatum tua le grand orateur. Puis l'émigration, en tarissant les sources aurifères qui coulaient des sommités héraldiques, en fermant les petites maisons, les riches abbayes, en précipitant les évêques de leurs siéges, l'émigration, dis-je, avait laissé des veuves nombreuses, mais non pas éplorées, parmi les beautés du *magasin*. Elles cherchèrent à se pourvoir, vaille que vaille, au sein du régime nouveau; et la désignation de *sans-*

culottes, dont les puissants du jour se prévalaient, bien qu'elle fît une allusion parfaite au costume des Amours, ne rassurait que médiocrement ces demoiselles. Il y en eut même qui repoussèrent avec dédain jusqu'à l'idée d'une liaison intime avec *ces gens-là*. Madame Saint-Huberti, par exemple, se déclara soudainement aristocrate au premier chef; elle émigra comme une véritable comtesse : il est vrai qu'elle l'était quelque peu à un double titre, ainsi que vous allez le reconnaître, en remontant le cours des temps d'une demi-douzaine d'années.

Je vous ai dit en son lieu que le poème de la *Caravane du Caire* avait été attribué avec une certaine persistance, à *Monsieur*, frère du roi; or, je vais, à ce sujet, vous révéler un secret peu connu. Le prince s'était épris d'une belle passion pour madame Saint Huberti. Ne riez pas, il y a fagots et fagots, passions et passions : son altesse royale aimait la célèbre cantatrice

le mieux qu'il pouvait; mais ses amours, comme ceux de son aïeul Louis XIII, *étaient vierges*. Cette tendresse immaculée ne pouvait, en bonne conscience, faire la plus douce félicité d'une *prima donna* pourvue de toutes les qualités de son emploi; le comte d'Antraigues vint en aide au royal soupirant. La princesse son épouse, que l'on appelait *le gros Madame*, s'inquiétait en vérité fort peu du commerce innocent de son altesse avec madame Saint-Huberti; mais *Monsieur* ne s'en montra pas moins jaloux de sauver les apparences : puritanisme en pure perte d'un homme que l'on savait inhabile à la célébration du culte. Ce fut alors que le prince, par un accord secret avec Morel, se laissa proclamer l'auteur de *la Caravane*. Il devenait tout simple que *Zélime* se rendît souvent à Versailles pour répéter avec le prétendu poète; et *Saint-Phar* savait toujours assez bien son rôle pour en être dispensé. Voilà ce qui s'était

passé quelques années avant les événements de 89; lorsqu'ils furent accomplis, madame Saint-Huberti, ayant tâté le pouls à la révolution, ne la jugea pas viable, et s'expatria avec son amant honoraire, pleine de confiance dans le reconfort de son amant effectif. L'ex-pensionnaire de l'Opéra bâtit à l'étranger un château en Espagne, haut de trois cents coudées, ayant pour base la contre-révolution. Lorsque *Monsieur* fut devenu roi de France, mais non pas encore par la grâce de Dieu, qui ne se révèle guère qu'avec l'allocation des listes civiles, notre cantatrice se vit, par la plus vaine des anticipations, favorite en titre : elle restaurait déjà, dans ses rêves caressants, l'appartement de Versailles jadis occupé par les Maintenon, les Pompadour, les Du Barry, et concevait, mais bien secrètement, un petit escalier ingénieusement caché dans l'épaisseur des murailles, afin qu'il ne man-

quât absolument rien à son existence quasi-souveraine.

Comment madame Saint-Huberti n'eût-elle pas laissé un libre cours à ses plus excentriques espérances? Le prétendant venait de lui donner.... devinez quoi?... Mais non, vous chercheriez en vain.... Il venait de lui donner *la croix de Saint-Michel*.... Didon chevalière du mérite!... d'un mérite que sa majesté *in partibus* n'avait pu juger dans ce qu'il montrait de plus héroïque, à moins que ce ne fût sur le rapport du comte d'Antraigues..... Vous attendiez-vous à celui-là?.... Bonaparte, à son quartier-général de Léoben, s'amusa beaucoup d'une si singulière application des lois de la chevalerie.

—Pas si singulière, général, dit un officier supérieur qui avait été choriste à l'Opéra : Saint-Huberti a fait dignement la veillée des armes.

— Sans doute, répliqua le vainqueur

d'Arcole; mais je sais de bonne part que le comte de Lille ne pouvait être son parrain.

Je reviens au Théâtre des Arts.

Indépendamment de mademoiselle A**** qui, du premier essor, s'était élevée au rang de divinité républicaine, bon nombre de cantatrices et de danseuses s'étaient arrangées du régime révolutionnaire. Maîtresses des représentants du peuple, plusieurs d'entre elles devinrent, après le règne de la convention, présidentes et procureuses-syndics, plus ou moins légitimes, dans les tribunaux ; d'autres, plus favorisées, se trouvèrent en rapport de proximité, quelquefois de maniement, avec des recettes générales ou particulières; d'autres se réfugièrent à la suite de leurs amants dans les forêts nationales. Il y en avait même qu'on appelait *citoyenne générale*, et l'on remarquait que les maris de celles-ci avaient toujours de beaux aides-de-camp. Je ne vous dirai pas qu'aucune de ces dames se fût

attachée à la mauvaise fortune des *fructidorisés :* le dévouement sublime est une vertu qui ne se pratique qu'à grand orchestre à l'Opéra.

De tout ce que je viens de raconter, vous pouvez conclure que d'importantes lacunes s'étaient ouvertes à l'Académie royale de Musique, devenue théâtre des Arts, par suite de diverses émigrations. Mais ces lacunes furent promptement remplies, surtout dans les ballets, cet essaim léger, naturellement pourvu des ailes de l'inconstance, d'où beaucoup d'oiseaux s'étaient envolés. Un autre essaim venait de s'abattre sur la scène lyrique : on y voyait régner à la fin du règne directorial, près de mesdemoiselles Rose, Saulnier, Perignon, Miller, Coulon, Deligny, Goyon, Clotilde, Aubry, bayadères charmantes, mesdemoiselles Courtois, Bigottini, Pauline, Laborie, Hutin, Chameroy, Châteauvieux : volée de jeunes co-

lombes qui devait attirer sur ses traces bon nombre de ramiers.

Ils s'en trouva qui roucoulèrent parmi les nouveaux sujets de la danse : c'étaient MM. Deshayes, si réellement zéphir dans le ballet de Psyché; Milon, qui devait produire tant de jolis ballets; Lebel et Simonet, généraux habituels des pantomimes; Coulon, l'un des propagateurs de la danse artistique des salons; Beaupré, Saint-Amand, Ferdinand et tant d'autres.

Les oiseaux qui chantent sont en général moins volages que les autres : le rossignol est fidèle à l'arbre sur lequel il plaça le nid de ses amours. Le personnel lyrique de l'Opéra vit peu s'éclaircir ses rangs de 1789 à 1799. A part quelques acteurs d'un ordre secondaire, qu'avait séduits la gloire des armes, les sujets chantants du genre masculin furent constants aux planches du Théâtre des Arts. Les dames premiers sujets se piquèrent moins de cons-

tance : je vous l'ai déjà dit. Mais si madame Saint-Huberti s'éloigna, mesdames Maillard, Cheron et Rouxellois, que seconda bientôt une délicieuse couvée de Gavaudan, ne laissèrent péricliter aucun emploi.

Au moment où l'astre de Napoléon éclipsa décidément celui de la république, c'est-à-dire au début du consulat, le Théâtre des Arts offrait une belle réunion de talents : la danse surtout brillait d'un éclat dont elle n'avait pas encore resplendi. Dans une multitude de jolis ballets, dont les noms mêmes sont oubliés depuis long-temps, Vestris, Gardel jeune, Nivelon, Deshayes, rivaux illustres, reculaient chaque jour les bornes de la pirouette, et venaient de conquérir l'entrechat à dix, rêve fantastique de leurs devanciers. Mademoiselle Miller, devenue madame Gardel, laissait loin derrière elle la grâcieuse Guimard, et mademoiselle Chevigny faisait oublier la puissance de jarret de mademoiselle Allard.

Mademoiselle A****, redescendue de l'Empyrée de la raison, était rentrée dans les attributions de Vénus, que lui enlevait souvent la belle Clotilde, qui venait d'être emprisonnée un moment dans le midi de la France, pour s'être laissé prendre une robe blanche, métamorphosée en drapeau royaliste.

A cette époque, la danse était un art héroïque, non-seulement au théâtre, mais dans le monde, qui l'avait accueillie avec toutes les prétentions de la scène. La gavotte, empruntée du charmant ballet de Gardel, intitulé : *la Dausomanie,* représenté en 1800 à l'Opéra, était exécutée par Trénis dans les bals de société. « Lorsqu'on » la lui demandait, dit la duchesse d'A- » brantès, il jetait autour de lui un regard » souverain pour choisir sa partner; et » quand son choix était fixé, c'en était fait, » la jeune personne appelée à danser la ga- » votte avec Trénis devenait une personne

» hors ligne :... c'était une célébrité. »

Puisque je fais une excursion dans les cercles parisiens au temps du consulat, pour y suivre la danse artistique originaire de l'Opéra, je vous dirai quels en étaient alors les héros. Vous saurez que le plus élégant quadrille de la Capitale se composait de Trénis, Jacques Laffitte, Emmanuel Dupaty et Rastignac. Mais le seul Laffite balançait, dans quelques parties de l'art, le virtuose Trénis: « Il a l'avantage sur moi, » disait ce dernier de son rival, dans les » huit premières mesures de la gavotte de » Panurge.... Oh! pour cela, il n'y a pas » même sujet à discussion; mais aussi dans » les jetés,.... hein! oh! là, par exemple, je » le foudroie... En général, ajoutait Trénis, » il m'écrase dans le jarret; mais je l'étouffe » dans la moelle. »

En cette même année 1800, les bals de l'Opéra furent rétablis : les Parisiens virent en cela la réouverture d'une lice interdite à

la gaîté française depuis 1793; Bonaparte y avait vu, lui, une disposition politique : il n'en sortait guère d'autres de la tête du premier consul. « Pendant qu'ils s'occuperont des bals masqués, disait-il, ils ne deviseront pas des affaires publiques, et c'est ce qu'il me faut. Qu'ils s'amusent, qu'ils dansent, qu'ils *chantent,* comme au temps de Mazarin; mais qu'ils ne mettent pas le nez dans les conseils du gouvernement. D'ailleurs le commerce languit, les marchands se plaignent ; les bals vont faire circuler un peu d'argent : qu'importe que ce soit grâce au règne de la folie... J'aime bien mieux entendre secouer les grelots de Momus, que d'assister aux saturnales grotesques de la Raison, imaginées par les Jacobins. »

Mais quelque soin que le premier magistrat de la France eût pris pour éloigner les combinaisons politiques de l'Opéra, ce fut précisément le théâtre que des conspira-

teurs choisirent pour ourdir leurs sombres trames. La conjuration dite de la machine infernale (3 nivose an IX, 24 décembre 1800) eut pour occasion une représentation au Théâtre des Arts.

L'admirable mélodie d'Hayden, appelée l'*Oratorio de la création du monde* (1), avait été arrangée par Steibelt, pour être exécutée sur notre première scène lyrique, avec toutes les ressources des deux orchestres et des chœurs de l'Opéra et du théâtre Feydeau. Les solos devaient être chantés par Garat et par madame Barbier-Walbronne. Et remarquez, je vous prie, que Garat, qui s'exprimait quelquefois singulièrement, à part son gazouillement habituel, appelait cette grande combinaison musicale *une machine*. Or, tandis qu'elle s'organisait, une

(1) La *Création du Monde* fut parodiée, peu de jours après sa première exécution, sur le théâtre de la rue de Chartres, par un vaudeville intitulé · *la Récréation du Monde.*

autre machine était préparée dans le criminel dessein d'arracher la vie au consul, lorsqu'il se rendrait à l'Opéra pour entendre *l'Oratorio*. Le jour du concert, on attendit quelque temps l'arrivée du vainqueur de Marengo; mais, soit pour répondre à l'empressement du public, soit pour tout autre motif, le fameux morceau commença avant que le premier magistrat de la république eût paru.... A peine avait-on joué trente mesures, qu'une épouvantable détonation couvrit l'harmonie de l'orchestre, et ébranla la salle jusque dans ses fondements. On sait que l'Opéra avait été transféré, en 1793, dans un théâtre construit, rue Richelieu, pour madame Montansier; et si l'on veut bien se rappeler que la *machine infernale* éclata rue Saint-Nicaise, on se fera facilement l'idée du formidable accompagnement que cette explosion dut ajouter au chef-d'œuvre d'Hayden.

Cinq minutes après, et lorsqu'on se de-

mandait d'où pouvait provenir cette tonnante partie de contre-basse, le premier consul entra dans sa loge, accompagné des généraux Lannes, Berthier, Lauriston, Duroc, et salua le public avec une grâce, un sourire qui ne décelaient pas la moindre émotion. Mais presque aussitôt on apprit l'horrible attentat de la rue Saint-Nicaise; on sut à quel danger venait d'échapper miraculeusement le héros qui, calme et souriant, savait pourtant que les chasseurs de son escorte avaient été lancés dans les airs. « Soudain, a dit une dame mémorialiste qui assistait à l'*Oratorio*, et comme par un coup électrique, une acclamation unanime, un cri euphonique d'admiration et d'intérêt remplit la salle.... On vit une foule de femmes pleurer à sanglots; on vit tous les hommes serrer les poings, frémir, jurer avec énergie... Alors, seulement alors, le premier consul parut ému; les généraux qui se trouvaient près de lui virent de grosses larmes

tomber de ses yeux. » Il reconnaissait que la France aussi comprenait qu'il était utile à sa gloire, à sa prospérité et à son repos, si l'Europe jalouse lui permettait d'y songer. Or, si l'on peut émettre une vérité grave dans une chronique de l'Opéra, je dirai que l'Europe jalouse ne permit pas, l'espace d'un moment, à Napoléon, de songer au repos de la France. Cette grande question, si vite résolue par l'idée fixe qu'on eut de l'ambition de ce souverain, n'a pas même été discutée. Ne vous effrayez pas, mesdames, je reviens au Théâtre des Arts.

Vous concevrez aisément que le jour d'une si funeste catastrophe, *l'Oratorio* fut peu goûté : une palpitante préoccupation régnait dans la salle, et beaucoup de spectateurs la quittèrent pour aller visiter le théâtre du désastre. Mais on exécuta plusieurs fois ensuite la sublime mélodie d'Hayden ; la société choisie du temps s'en montra enthousiaste, selon l'usage, sur le juge-

ment des quelques connaisseurs, dont on s'attribua la perspicacité. Toutes les modes tournèrent à *l'oratorio* ; on réalisa, on personnifia les effets de cette céleste harmonie dans le monde vulgaire : les dames se donnèrent des airs d'Eve, avec un sentiment qui n'était pas précisément la candeur primitive de la compagne d'Adam; et quelques beautés, parfaitement fixées sur ce qu'il y avait en elles de perfections, regrettèrent, dit-on, l'âge où la feuille de vigne suffisait pour rassurer la pudeur du sexe. Une charmante actrice ne put résister au désir d'essayer de cette parure exigue : elle savait parbleu bien ce qu'elle faisait. Lorsque, dans le vaudeville intitulé *la première Femme du monde*, madame Bel*** parut en scène ainsi *dévêtue*, ce furent des cris, des trépignements d'admiration visant à la frénésie. Les succès de l'actrice, jusqu'alors passablement ternes, devinrent éclatants; Eve fraya à *Fanchon la Vielleuse* une route étincelante à travers

les régions de la gloire, et cette route la conduisit au trône de *Golconde*..... Je vous demande si jamais avocat obtint un semblable triomphe par l'exposition et les détails de *la forme*.

Cependant l'Opéra, moins envahi par les sujets patriotiques, était rouvert depuis quelque temps aux compositions vraiment lyriques; mais on ne parvenait pas sans difficultés à les monter. Le premier chanteur de ce théâtre, Laïs, tourmenté par les réactionnaires royalistes chaque fois qu'il se présentait en scène, avait pris le parti de s'éloigner, à l'époque où l'acteur Gavaux exhalait de sa vaste bouche le fameux *Réveil du Peuple*, que le parti clichien faisait chanter au théâtre Feydeau. Or, pendant que le grand Opéra se consumait en efforts souvent infructueux pour reprendre son ancien répertoire, et restaurer dans son sein l'Olympe et l'antiquité héroïque, l'Opéra comique, alors divisé en deux scènes,

Favart et Feydeau, s'enrichissait d'une multitude de charmants ouvrages. Daleyrac, ce compositeur d'*opérettes*, dont nos dilettanti ne parlent aujourd'hui qu'avec mépris, ajouta à ses nombreuses compositions, *Montenero, Primerose, Adolphe et Clara, Gulnare;* Berton méritait un futur grand prix par *Montano et Stéphanie,* et joignait *le Délire* à cette belle partition; Grétry faisait jouer *Elisca*; Eller, *le chevalier de Grammont*, et Méhul commettait une savante erreur par la composition du *Jeune Henri,* dont l'ouverture seule, en restant dans nos orchestres, devait être ajoutée aux belles créations de ce maître.

A la fin de 1800, c'est-à-dire à l'époque où le Théâtre des Arts jouait, sans trop de succès, *les Horaces*, paroles de Guillard, musique de Paer, un nouvel astre s'élevait radieux au zénith de l'Opéra comique, Nicolo venait d'y débuter par une fraiche musique du *Tonnelier* et par *l'Impromptu*

de campagne. Dans le même temps, Blangini faisait jouer *les Femmes vengées,* Boïeldieu s'élevait aux accents tragiques dans *Beniowski*, puis ressaisissait la lyre des Grâces pour composer le *Calife de Bagdad;* enfin Daleyrac s'inspirait d'une délicieuse folie pour mettre en musique un acte charmant d'Alexandre Duval, *Maison à vendre.*

On voit que la seconde scène lyrique regorgeait de richesses à l'époque où l'Opéra ne pouvait pas encore secouer décidément ses langes politiques, car *les Horaces* même étaient un sujet de commande, une dernière offrande déposée sur l'autel de la république; et j'avais oublié de vous dire qu'à la première représentation de cet opéra, environ deux mois avant l'attentat de la machine infernale, le tragique réel avait failli se mêler aux allusions républicaines préparées au Théâtre des Arts. A tout bon compte on revient: il se faisait alors dans le monde des répétitions journalières du drame réel

dont je vous parlais tout à l'heure, et qui devait être exécuté dans la salle de la rue Richelieu, cumulativement avec *les Horaces*. Au moment même où le vainqueur des Curiaces éteindrait dans le sang de sa sœur cet amour auquel l'ardente Romaine eût sacrifié sa patrie, des républicains non moins farouches qu'Horace, devaient frapper, dans la salle même du Théâtre des Arts, ce favori de la victoire et de la fortune, que deux partis, les royalistes et les Jacobins, avaient voué au trépas.

L'auteur des mémoires d'un *Petit banc de l'Opéra*, a remanié le récit de cet événement avec beaucoup de grâce; mais, pas tout-à-fait exactement. Cela n'est point un grief: les petits bancs de nos théâtres, eu égard aux élements de leur éducation et à la nature de leur expérience, doivent contracter des inclinations romancières. Nous l'avons dit, la conspiration dite de l'Opéra était républicaine; les conjurés étaient

nombreux : parmi les principaux on comptait Arena, officier supérieur corse; Topino-Lebrun, peintre d'un certain mérite; Ceracchi, statuaire; Diana, refugié romain; Piazzi, Meroni, Rossignol, Dufour, Fion, Metge, pamphlétaire du parti royaliste; Demerville, ancien commis du comité de salut public, et Harel, officier de cavalerie.

Le complot était formé au mois de septembre 1800; dès-lors il fut convenu qu'il serait accompli à l'Opéra le jour de la première représentation *des Horaces*. Deux versions furent répandues sur la manière dont le crime devait être commis : d'après l'une d'elles, plusieurs des conjurés, placés au-dessus de la loge du premier consul, devaient, au moment où il s'avancerait pour saluer le public, laisser tomber sur sa tête des poignards empoisonnés. D'après l'autre version, le consul devait être frappé lorsqu'il sortirait de sa loge. Le coup eût été facile : le corridor et l'escalier conduisant à

la porte donnant sur la rue de Louvois, par laquelle Bonaparte sortait ordinairement, étaient toujours emcombrés de monde pour le voir passer.

Le complot fut dénoncé à la police plus de quinze jours avant celui marqué pour l'exécution, et voilà comment se fit cette révélation. Demerville, intimement lié avec Barrère, dès-lors dévoué à Bonaparte, eut l'imprudence de confier le grand secret à son ami, qu'il croyait encore cuirassé de jacobinisme. Barrère courut révéler au ministre Fouché ce qu'il venait d'apprendre; Harel et le commissaire des guerres Lefebvre ne firent que confirmer ce rapport, par une déclaration faite au secrétaire du premier consul, Bourrienne. Après mure délibération, on décida que la conspiration ne serait point entravée : qu'au jour dit, Bonaparte se rendrait à l'Opéra, comme si rien n'était su, et que d'un seul coup de filet, on saisirait tous les conspirateurs.

En effet, le consul se rendit à l'Opéra, le 10 octobre, bien tranquille sur les suites de la conjuration, et le calme qu'il montra durant la représentation était autorisé par une entière sécurité.

Le plus grand nombre des conjurés fut arrêté au sortir de l'Opéra... Arena, Céracchi, Topino-Lebrun et Demerville périrent sur l'échafaud. On les jugeait déjà, lorsque l'attentat de la rue Saint-Nicaise s'accomplit, et le supplice qui leur était réservé n'intimida pas les nouveaux conjurés: le crime n'a-t-il pas aussi son héroïsme!

Malgré tout le respect que je professe pour *les rats* de l'Académie de Musique, je ne puis, sur l'autorité du petit banc et contre le témoignage de l'histoire, faire à la danseuse Henriette les honneurs du salut de Napoléon en 1800. Les demoiselles qui ont succédé à cette bayadère dans ce grand magasin de charmes assortis, ne me sauront pas mauvais gré d'avoir enlevé à leur devancière

cet hommage usurpé : les rats ne se sont jamais piqués d'exercer une mission de salut... La perdition des ames leur est bien autrement profitable, ma foi!

La conspiration royaliste du 3 nivose, à laquelle je vous demande la permission de revenir un instant, était, il faut en convenir, un essor bien violent de la grâce de Dieu; mais elle avait succédé à des tentatives moins cruelles; c'est encore dans les fastes de l'Opéra que je trouve les traces d'une intrigue politique à l'eau rose qui produisit quelque sensation. Le général Murat, seul dans sa loge, assistait à une représentation d'*Œdipe à Colonne*. Le futur roi de Naples s'ennuyait passablement; il baillait même avec une fréquence confirmative du peu d'intérêt qu'il prenait aux malheurs domestiques du royal aveugle de Thèbes : *Œdipe à Colonne* était une sorte de pâté d'anguille que le public aurait bien voulu voir reléguer dans les cartons de l'administration,

au risque d'encourir la disgrâce du sieur Guillard. Bref, le général se levait pour quitter la loge, lorsque l'ouvreuse y introduisit une femme jeune, d'une éclatante beauté, et mise avec la plus délicieuse élégance. Murat, qui l'avait reconnue, lui dit avec une vive émotion :

— Vous ici, madame? quelle imprudence!

— Ne craignez rien, général, cette génération de spectateurs ne peut me connaître.

— Mais les agents de Fouché?

— Je vais baisser mon voile. Je voulais absolument vous voir, général.

— Madame, je suis extrêmement heureux....

— Oui, c'était un besoin de mon cœur...

Je ne sais pas précisément ce que Murat put penser d'une telle ouverture; mais il était assez bel homme et assez gascon pour accorder au cœur de la dame un besoin plus impérieux qu'il ne l'était réellement. Toute-

fois il cachait mal l'inquiétude qui dominait en lui même l'amour-propre du Gascon : il fallait, convenez-en, que la présence de la belle étrangère dans sa loge lui donnât l'idée d'un grand risque à courir. Ses appréhensions à cet égard n'étaient que trop fondées: celle qui se présentait à lui n'était rien moins que la jeune duchesse de G****, qui la veille, à la Malmaison, avait osé proposer à Bonaparte le rôle de Monck, en faveur du prétendant Louis XVIII. Cette dame avait reçu du ministre de la police l'injonction formelle de quitter Paris dans les vingt-quatre heures; et au moment où son joli pied devait toucher le pont du vaisseau destiné à la reconduire en Angleterre, elle se trouvait dans une loge de l'Opéra, en conversation secrète avec l'un des généraux de la garde consulaire. Il y avait là de quoi briser, dans la destinée de Murat, bâton de maréchal, couronne ducale et sceptre.

—Je comprends votre embarras, général,

reprit madame de G**** avec un charmant sourire; à votre hôtel vous pourrez m'écouter avec plus de calme, et il est indispensable que je vous entretienne quelques instants.

— A mon hôtel!

— Oui, général, veuillez me recevoir dans votre voiture.

— Allons, se dit Murat, si le danger est grand, l'aventure est piquante; et présentant la main à la belle ambassadrice, il ajouta : à vos ordres, madame.

— Il faut que je revoie le premier consul, dit madame de G****, lorsqu'elle fut en voiture.

— Et que pouvez-vous espérer de cette nouvelle entrevue? demanda vivement Murat. Vous avez entrepris une tâche dont l'accomplissement est impossible. Ce mot, je le sais, doit vous paraître téméraire : faite pour tout conquérir, une résistance à votre pouvoir vous semble dépourvue de

toute valeur, et pour mon compte, je ne lui en reconnaîtrais pas plus que vous. Mais séduire Bonaparte, donner à ses opinions, à ses desseins une direction autre que celle qu'il leur assigne lui-même, croyez-moi, madame, c'est chercher un écueil pour s'y briser.

— Vous en jugez, général, par mon échec de la Malmaison : c'est conclure trop vite. Je m'y étais prise maladroitement ; cette communication, faite au premier consul dans le sein de sa famille, était le plus candide des moyens. J'avais compté sur les penchants quelque peu royalistes de Joséphine ; mais je m'abusais des deux manières : d'abord en ne reconnaissant pas qu'une femme ne favorise jamais l'influence d'une autre sur l'homme qu'elle aime ; ensuite en n'apercevant pas, au premier coup-d'œil, la nullité du crédit de Joséphine dans les matières politiques.... Je suis convaincue, général, que je

n'ai pas eu à la Malmaison le dernier mot du premier consul.

— Et vous espérez l'obtenir conforme à vos vœux dans un entretien secret...

— Aux Tuileries, dit madame de G*** en terminant la phrase du brave des braves.

— Et comment espérez-vous y être conduite, lorsque l'ordre de votre départ a été intimé de la manière la plus explicite au ministre Fouché.

— L'ordre a été donné; je n'y ai pas déféré.... voilà tout, et le consul est trop bien né pour faire un mauvais parti à une faible femme.

— A une faible femme, oui; mais je ne répondrais pas de son indulgence envers une femme forte.

— J'en courrai la chance; que la porte des Tuileries me soit ouverte : c'est la seule assistance que je réclame d'un guerrier qui ne se bornera pas à rappeler, par la bravoure, le chevalier sans peur.

— Mais auquel vous vous efforcez, madame, d'enlever le mérite d'être sans reproche.

— Des efforts, nullement; ne convenez-vous pas, général, qu'aucune résistance à mon pouvoir ne vous est possible....

Lorsque madame de G**** prononça ces mots avec la plus caressante des intonations de sa douce voix, Murat venait de l'introduire dans un charmant petit salon de l'hôtel Thélusson, qu'il habitait alors.

Je ne sais pas ce qui s'y passa et par quels arguments l'enchanteresse parvint à ses fins; mais le surlendemain, à onze heures du soir, elle arriva d'un pied léger dans le cabinet du premier consul, où Duroc travaillait seul. De minuit à une heure, elle entretint Bonaparte; on a dit qu'il avait failli laisser sombrer, durant cette nuit, la nef de sa fortune impériale sur le fleuve de *Tendre;* mais qu'il la sauva par un coup héroïque d'aviron.... A une heure et demie, l'Armide de

l'émigration s'éloignait des Tuileries, et quatre chevaux de poste entraînaient rapidement loin de Paris, celle qui s'était flattée de reconstruire le trône des Bourbons sur cette base de séductions où plus d'un autre trône avait été assis.

Le lendemain, Bonaparte dit à Murat :

— Tu seras donc toujours le même, le très humble serviteur des femmes ?

— Général, il n'y a guère que vous qui sachiez en faire vos humbles servantes, en commençant par la Victoire, la Gloire et la Renommée.

— Mais introduire cette duchesse chez moi à minuit.

— Excellent moyen de prouver à ceux qui l'envoyaient toute la vanité de leurs tentatives.... Je vous ménageais un nouveau triomphe.

Cette habile flagornerie eut pour résultat un pincement d'oreille rémunérateur, qui termina l'entretien, et dont la mention clôra

mon chapitre; car je ne veux pas rechercher ce que coûta à madame de G**** l'ambassade délicate dont elle s'était chargée.

XXX.

LA CAISSE DE L'OPÉRA. — M. DE LUÇAY, SURINTENDANT. — Mlle CHAMEROI.

L'Opéra, dans la première année du siècle, n'avait eu que de pâles destinées, malgré la belle réunion de talents qui brillaient sur une scène trop généralement vantée et à son orchestre. Jusque vers la fin de 1801, on avait carotté d'assez faibles recettes avec les *Noces de Figaro* et les *Mys-*

tères d'Isis : importation malheureusement imitée de Mozart. La caisse avait également peu profité de *l'Anacréon* de Grétry, malgré tout le talent de chanteur et d'acteur que Laïs déployait dans le rôle principal : Grétry baissait sensiblement, et cette fois les Grâces même, ses fidèles inspiratrices, ne l'avaient pas favorisé dans toutes les parties de son œuvre.

En cette année, les deux scènes d'Opéra comique venaient de réunir, rue Feydeau, les trésors de leur double répertoire ; les rivaux du Théâtre des Arts, riches de compositions d'un ordre élevé, devinrent par leur réunion un colosse de rivalité; tandis que le petit vaudeville faisait, de son côté, échec à l'Académie lyrique, grâce aux flons flons spirituels qu'offraient *Piron et ses amis*, *le Mariage de Scarron*, *M. Guillaume*, *Lantara et les Deux Edmond*. Et notez, je vous prie, que, dans cette même année 1801, les puissances de la républi-

que, imitatrices des grandeurs royales du Petit Trianon, s'étaient prises à jouer la comédie au château de la Malmaison : Eugène Beauharnais, Didelot, Bourrienne, Junot, le général Lauriston, Isabey, Lallemand, aide-de-camp de Junot; la future reine Hortense, mesdames Murat, Junot et Savary, sous la direction de Dugazon, représentèrent *le Barbier de Séville*, cette séduction de tous les comédiens bourgeois; puis les *Héritiers*, *les Etourdis*, *les Rivaux d'eux-mêmes*, *Défiance et Malice*, etc., etc. Le consul, pour compléter l'imitation, s'amusait à siffler les acteurs. Lucien, piqué d'émulation, avait aussi organisé une société dramatique à Neuilly. Or, si les comédiens amateurs de la Malmaison enlevaient des spectateurs à l'Opéra, les dames de ce théâtre en voulaient moins à la troupe consulaire qu'à celle de Lucien, et vous allez savoir pourquoi. C'était la tragédie qu'on jouait à Neuilly, et quelques spectateurs encore vi-

vants m'ont affirmé qu'on y dédaignait le prestige du maillot. Un vieux fonctionnaire du consulat me racontait dernièrement que madame Elisa, qui était fort bien faite, avait joué, certain soir, le rôle d'Alzire, dans le costume le plus strictement américain. Bonaparte, ajoutait notre conteur, était furieux d'une fidélité historique si scandaleuse; il déclara à sa sœur que si pareille chose se renouvelait, il ferait exécuter sur le théâtre une entrée de gardes consulaires qui auraient mission expresse de fouetter la princesse américaine. Lucien, le meilleur acteur de la troupe, dit madame d'Abrantès dans ses piquants mémoires, « chantait la tragédie en fausset, comme un » pâtre tyrolien. »

Quoique l'on parodiât d'une manière grotesque la comédie à la Malmaison et la tragédie à Neuilly, l'Académie lyrique offrait beaucoup de loges vides lorsqu'on égratignait les deux genres dans ces châteaux;

tandis que la vogue du répertoire de l'Opéra comique et des incisives folies du Vaudeville, ouvrait des lacunes inquiétantes dans le parterre de l'Opéra. Les chanteurs s'indignaient d'entendre leur voix puissante retentir dans une salle d'autant plus sonore qu'elle était moins habitée; les danseuses regrettaient de prodiguer leurs pirouettes héroïques et leurs entrechats à dix devant des banquettes inoccupées.

Je trouve ici l'occasion de dire que, dans la salle de la rue Richelieu, d'ailleurs magnifiquement décorée, on s'était avisé de placer deux jeux d'orgues, qui, des parties latérales de la voûte, laissaient tomber, avant l'ouverture et pendant les entr'actes, leur harmonie paroissiale, assez malheureusement fourvoyée dans cette enceinte profane. Durant la révolution, ces instruments ecclésiastiques avaient joué souvent la *Ça-ira*, voire *la Carmagnole*, et sainte Cécile en avait frémi dans le ciel. Les orgues de l'O-

péra, tant qu'elles existèrent, favorisèrent quelquefois l'attente prolongée des spectateurs retardataires ou qui ne devaient pas venir du tout. Cependant cette harmonie inopportune se tut dans les premiers temps du directoire.

Enfin, en 1802, le Théâtre des Arts sortit de sa morne atonie : Catel y fit jouer d'abord *Sémiramis*, ensuite *les Bayadères*; deux opéras dont le succès fut complet. En cette même année, Grétry fit entendre le chant du cygne dans deux partitions : *le Casque et les Colombes*, puis *Delphis et Mopsa*. *Les Bayadères* surtout procurèrent d'excellentes recettes : indépendamment de la gracieuse musique dont Catel avait animé un poème assez intéressant, jamais, je crois, on n'avait vu à l'Opéra tant de charmes en exhibition : jamais plus riche bazar de séductions ne s'était offert aux habitués de l'orchestre. Les trois actes de l'œuvre lyrique étaient une joûte incessante de seins dé-

couverts, d'épaules nues, et les métiers de je ne sais quelle ville manufacturière avaient surpassé les plus claires mousselines de l'Inde, pour accuser les formes des jeunes bayadères. Il ne s'était trouvé d'épais tissus que pour les vieilles. La réussite de l'opéra indien fut, avant tout, un succès de musée.

Vers la fin de 1802, l'Opéra était donc en veine de prospérité : les écus s'empilaient dans sa caisse; on y attachait en liasses de dix mille francs, passablement multipliées, des billets de la banque nouvellement fondée. Or, le retentissement argentin qui se faisait entendre rue Richelieu parvint aux oreilles du premier consul. Le magistrat suprême de la république n'avait pas été fait riche par la constitution de l'an VIII : sa liste civile, si l'on peut appeler ainsi des appointements de cinq cent mille francs, ne lui permettait guère de générosités souveraines; et pourtant les demandes ne manquaient pas à ses audiences. A une époque

peu éloignée, le directeur de l'Opéra lui-même était venu solliciter aux Tuileries des subsides, qu'il avait fallu renouveler souvent pour couvrir les déficits de la scène lyrique. « A mon tour, » s'écria Bonaparte en apprenant les destins prospères du Théâtre des Arts; et l'administrateur qui s'était montré solliciteur pressant dans ses nécessités, fut appelé un matin pour compter avec le premier consul. « Dans vos besoins, lui dit celui-ci, nous vous secourons; assez fréquemment même nous sommes obligés d'ajouter à vos subventions annuelles: de sorte qu'il n'y a jamais pour vous de déficit réel. Vous nous montrez une lacune, à l'instant nous la remplissons, et votre barque est à flot. Aujourd'hui que vous capitalisez, que vous thésaurisez, il est juste que, par réciprocité, votre coffre plein alimente un peu le nôtre, que la guerre a tari. L'équité de cette compensation reconnue en principe,

je l'établis en fait, et dès demain je délivre des bons sur la caisse de l'Opéra. »

Le raisonnement du consul parut au directeur d'une logique irréfragable : une profonde inclination d'acquiescement fut sa seule réplique.

« Je ne veux pas vous grever, reprit Bonaparte; dressez un état mensuel de vos recettes et dépenses; faites-le moi parvenir; ce sera mon régulateur, et le cours de mes mandats sera suspendu toutes les fois qu'il me sera démontré que vous avez besoin de vos ressources. »

En exécution de cette décision consulaire, des états périodiques de la situation financière du Théâtre des Arts étaient remis au général Duroc, et journellement le premier magistrat de la république tirait à vue sur le caissier de ce théâtre. Dans la seconde moitié de l'année 1802, l'Académie lyrique fut une puissante auxiliaire du trésor public. Le traité d'Amiens avait ramené à Paris ces

Anglais voyageurs, privés depuis dix ans des plaisirs de notre capitale; ils se portèrent en foule à ce spectacle éclatant que beaucoup d'entre eux ne connaissaient que par cette renommée qui, presque toujours, nous montre les objets à travers un prisme exagérateur. Les quelques mois de paix générale que l'on eut alors, furent l'âge d'or des chœurs et des ballets de l'Opéra ; la galanterie anglaise se jeta à corps perdu tout au travers de ces essaims excessivement mélangés de charmes printaniers et de charmes parvenus au-delà de leur automne : on vit des passions d'outre-Manche se précipiter en assaillantes voraces, sur des beautés contemporaines de mademoiselle Guimard. Bien plus, le *magasin*, après l'absorption de son arrière-ban de nymphes étiolées, laissa bon nombre de soupirants à pourvoir : certes! les sujets ne manquaient pas hors de l'enceinte lyrique; mais les galants insulaires, esclaves des traditions, voulaient à tout

prix des dames d'Opéra. Un vieux habitué du balcon me disait dernièrement : « Il s'en trouva des dames d'Opéra, même quand il n'y en avait plus; et si l'administration eût exploité habilement la circonstance, elle pouvait, par le prélèvement d'un droit d'inscription, couvrir le montant des mandats délivrés sur sa caisse par le premier consul..: » Cet expédient financier n'eût pas échappé aux intelligences de notre époque.

La prospérité retrempe tous les ressorts du courage et de l'activité; plusieurs opéras furent alors montés au Théâtre des Arts : on y joua l'*Anacréon* de Cherubini qui, malgré des beautés du premier ordre, ne fut pas aussi goûté que celui de Grétry. *La mort d'Adam*, de Lesueur, obtint moins de succès sur notre première scène lyrique, que la *Caverne* n'en avait obtenu précédemment à Feydeau; mais *les Bardes*, qui parurent en 1803, portèrent aux nues la réputation de ce compositeur.

Ce n'est pas sans raison que j'ai tu les noms des poètes qui, durant la révolution et le consulat, ont composé les paroles des grands opéras que j'ai mentionnés : à part les sujets révolutionnaires, qui tous étaient empreints d'une verve dont ces messieurs, s'ils vivent, où leurs enfants s'ils sont morts, me sauront gré de ne pas rappeler l'essor, les poèmes étaient d'une désespérante faiblesse; je crois rendre un service éminent à leurs auteurs, en ne les ramenant point à la surface du fleuve d'oubli, qui les a dès longtemps ensevelis.

Le poème des *Bardes* ne méritait pas mieux, hélas! de surnager sur le Lethé; aussi malgré la supériorité de sa partition, l'opulence ingénieuse des décorations et l'admirable entente de la mise en scène, n'a-t-il eu qu'une vogue éphémère. C'est le sort des compositions dramatiques qui fascinent le regard, séduisent l'oreille, mais n'arrivent pas au cœur : toutes les fibres que fait vi-

brer l'émotion ne correspondent pas à cet organe suprême de la sensibilité.

Il faut le répéter, la mise en scène, plus encore que la musique, fit le succès des *Bardes* : il est donc peu surprenant qu'à notre époque où, dans cette partie de l'imitation théâtrale, on atteint les limites du possible, cet opéra n'ait pas été repris. L'on doit avouer pourtant que la sublimité d'optique du songe d'Ossian n'a pas été surpassée. Rien de plus vaporeux, de plus fantastique que cette immensité aérienne où l'on voyait des palais suspendus dans les airs: on était ébloui par ces colonnes étincelantes que couronnaient des groupes de jeunes filles, aux blondes chevelures, aux longs voiles flottants dans la vapeur éthérée; tandis qu'une longue file de bardes, assis sur les nuages, laissaient tomber vers la terre les nobles accents de leurs harpes d'or. Enfin, une saisissante émotion s'emparait des spectateurs lorsque, du plus élevé des palais aériens,

madame Branchu, puissante interprète des dieux du Nord, faisait entendre un chant qu'Odin lui-même semblait avoir inspiré à Lesueur. *Les Bardes* étaient une superbe lanterne magique, produite avec le plus heureux concours de l'harmonie, ce n'était assez que pour le temps.

Néanmoins les représentations fructueuses des *Bardes* permirent au premier consul de frapper souvent des contributions assez rondes sur la caisse de l'Opéra. « Or, Bonaparte ne choisissait pas les personnes qu'il gratifiait de ces petits subsides, a dit un mémoraliste auquel j'ai le droit incontestable d'emprunter les détails suivants; le consul ne s'attachait qu'à la légalité des droits quelconques qui avaient mérité ses faveurs. Un jour c'était quelque brave aveuglé par le sable du désert africain; le lendemain c'était un pauvre émigré rentré; le jour suivant la munificence consluaire rétribuait les complaisances d'un charmant

oiseau de passage sur les terres des Tuileries; enfin il arrivait quelquefois qu'un vénérable prêtre sustentait sa ferveur sacrée du produit des roulades, des pirouettes et des écarts de l'Opéra. Il résultait de cette diversité de parties prenantes un amalgame, une confusion de professions fort étrange à la caisse de ce théâtre.

Un jour madame Four.. une *ancienne* du premier consul, présenta au caissier certain mandat qui lui avait été expédié la veille par Duroc. L'employé ne put acquitter ce bon : les levées d'espèces du même genre avaient été fréquentes dans la semaine, et précisement tous les costumes avaient admis des jupes longues, des robes montantes : la recette avait peu donné. La belle dut être remise au lendemain. Elle allait se retirer, lorsqu'elle vit entrer un personnege d'une gravité renommée : un dignitaire dont le costume au bureau du trésorier de l'Opéra formait le plus singu-

lier contre-sens... Bref, le survenant n'était rien moins que le cardinal Fesch, oncle du premier consul. madame Four.. fut curieuse de savoir ce que l'une des colonnes de la chrétienté pouvait avoir à faire sous les voûtes d'un repaire d'excommuniés; sous prétexte de redresser son chapeau et d'arranger son châle devant une glace, elle retarda de quelques minutes sa sortie. Son éminence s'inquiéta peu de la présence d'une femme, parce qu'un membre du sacré collége qui a été inspecteur des fourrages aux armées, sait prendre son parti sur beaucoup de choses. Le cardinal déploya donc son mandat avec beaucoup d'aisance, et le poussant sous le guichet, il dit d'un ton ferme et plein : douze cents francs.

— Impossible aujourd'hui, monsieur, répondit doucement le caissier, qui feignit de ns pas reconnaître le prince de l'église.

— Comment, reprit l'éminence avec infi-

niment moins de politesse, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

Je vous reconnaîtrai si vous le désirez, monsieur le cardinal; mais le désir que j'ai d'être agréable à votre éminence ne peut m'en donner le pouvoir. Notre caisse est à sec, et nous n'avons pas même aujourd'hui la possibilité de payer les feux de nos danseuses.

— Est-ce que madame était venue se faire payer ses feux, dit l'éminence d'un ton qui tenait beaucoup moins du cardinal que de l'inspecteur des fourrages.

— Le mot est plaisant, répondit la dame, qui savait être reconnue, et chacun le trouvera conforme à la présence d'un prince de l'église dans les dépendances de l'Opéra.

— On sait, madame, qu'un homme de mon caractère va partout pour accomplir les œuvres de charité dont il est le dispensateur. Mais prenez garde à ce que vous dites;

le premier consul pourrait être informé des écarts de votre humeur joyeuse.

— Le premier consul rirait comme à l'ordinaire de mes saillies; seulement il en rirait plus fort, s'il pouvait ajouter à son hilarité celle que lui procurerait le récit de notre rencontre ici. Puis, se tournant vers le caissier, madame Four.. ajouta : Monsieur, je reviendrai demain à onze heures.

— Et M. le cardinal, dit l'employé de l'Opéra, est prié d'envoyer (car il suffira qu'il envoie) le jour suivant à la même heure.

— Et pourquoi pas demain, demanda son éminence avec beaucoup de dignité.

— Je ne pourrais acquitter les deux mandats le même jour, répondit le trésorier.

— Il me semble alors que la priorité....

— La priorité, interrompit vivement le fonctionnaire du Théâtre des Arts, est déterminée par le numéro d'inscription; je

n'y puis rien changer : c'est un ordre immuable de comptabilité.

— Monsieur le cardinal, dit madame Four.. en faisant une profonde révérence au membre du sacré collége, si jamais le premier consul vous donne un mandat sur le trésor de Notre-Dame, votre éminence peut être assurée qu'elle ne me rencontrera pas dans le bureau du chanoine-trésorier. *

(1) J'emprunte cette scène, entièrement historique, des *Chroniques des Tuileries*, que je publiai il y a huit ans, et dont le succès fut assez populaire, quoique je ne l'aie pas fait exagérer par les journaux. Consigner ici l'aveu de cet emprunt serait proclamer surabondamment le droit que j'ai de me prêter à moi-même, si je ne croyais pas devoir justifier, par l'opportunité de la citation, une reproduction qui tient la place des pages inédites que je dois au public. Mais je vois tous les jours des reproductions faites aux dépens d'autrui avec infiniment moins de scrupule, et, ma foi ! puisque l'occasion s'en présente, je dirai, par exemple, que le roman écrit de verve, dans sa première partie, intitulé *les Trois Mousquetaires*, n'est alimenté, quant au fond de l'intrigue, que par celle du *Pont des Soupris*, que j'ai fait paraître, en 1831, chez Gustave Barba. Donnée, scènes principales habilement dégui-

Malgré cette boutade d'une jolie femme, les honnêtes socialistes qui rêvent le bon accord des diverses classes entre elles, comme le candide abbé de Saint-Pierre rêvait un pacte universel; ces socialistes optimistes, convaincus que tout est au mieux dans le monde, parce que la destinée leur sourit, se prirent à espérer que le clergé gallican allait faire paix et miséricorde aux comédiens, et leur entrebâiller la porte du salut, puisque les chefs de l'église commençaient à se nourrir des miettes profanes de

sées, épisopes de mon invention, personnage de l'intrigante vendue à Richelieu, tout est remis en scène dans *les Trois Mousquetaires*, avec une habile sagacité de transformation, une ressource puissante de style, une émission nouvelle de caractères fort remarquables; mais cette broderie étincelante repose sur un canevas tissé il y a bientôt quinze ans. Je le répète, l'occasion seule fait que, du fond de ma sphère modeste, je m'élève en réclamateur jusqu'aux régions éthérées où plane l'auteur des *Trois Mousquetaires;* mais je ne puis taire combien je suis orgueilleux qu'une aussi opulente intelligence ait daigné changer en or quelques bribes de ma pauvreté.

l'Opéra. Cette espérance était une grande erreur : une pauvre petite danseuse mourut, et trouva la porte du salut barricadée.

J'ai parlé, je pense, de mademoiselle Chameroi, élève de Vestris, bayadère charmante, qui le savait bien, et qui pourtant se laissa persuader surabondamment sur ce point, et de la manière la plus malheureuse. Mademoiselle Chameroi mourut d'une suite de couche. La jolie danseuse n'était pas *rose* à la manière de la fille de Malherbe; mais quoique prématurément épanouie, elle était *rose* encore, et les Zéphirs de l'Opéra lui donnèrent des larmes..... Je ne répondrais pas que les Grâces du lieu aient partagé cette douleur : les pleurs de la rivalité sont rares.

On fit à la jeune défunte un magnifique convoi; les deux compagnies lyriques, la Comédie Française, le Vaudeville, les Variétés, tous les petits théâtres avaient de nombreuses députations à cette solennité

funèbre. Un pieux recueillement régnait autour d'un corbillard d'une extrême blancheur : un poêle non moins blanc, étendu sur la bière, se prolongeait à ses coins par quatre cordons d'argent, que portaient quatre *vierges* des quatre principaux théâtres de Paris. Au milieu du cercueil reposait une couronne de fleurs d'oranger... Je conviens que l'allégorie était aussi par trop téméraire. J'abrége.

Dans l'ordre le plus digne et le plus régulier, le cortége arriva devant le péristyle de Saint-Roch, paroisse de la défunte.... La porte était fermée. Dazincourt, de la Comédie française, qui conduisait le deuil, ne dit point *attollite portas*, par respect pour les textes sacrés ; mais bien ouvrez la porte, s'il vous plaît : les formes de la politesse furent observées. Mais il ne s'agissait nullement de politesse : M. le curé, entrebâillant un guichet, demande qui se présente et ce l'on veut.

— L'entrée de la maison du Seigneur pour une chrétienne, répond Dazincourt.

— Son nom?

— Louise Chameroi.

— Sa profession?...

— Artiste de la danse au Théâtre des Arts.

— Excommuniée!

— Mais, monsieur, le concordat....

— La défunte était-elle mariée ou célibataire?

— Ces questions, monsieur le curé....

— Je vais y répondre, reprit l'homme de Dieu d'un accent gros d'indignation... Cette femme était fille et mère.

— *Pourquoi le demander, puisque vous le savez?* avait bonne envie de répliquer le comédien réclamateur; mais il se contint et répartit simplement : La miséricorde de Dieu est grande.

— Pas pour les danseuses mortes dans le péché... Et le pasteur referma son guichet.

Cependant une foule compacte couvrait les degrés de Saint-Roch ; un murmure sourd se faisait entendre depuis quelques instants dans plusieurs groupes; il grossit insensiblement, et bientôt ce fut une véritable émeute, se révélant par les cris : *A bas le prêtre intolérant ! la porte ! la porte !* Puis un nouveau 13 vendémiaire commença pour l'église paroissiale. Mais, cette fois, les projectiles n'étaient que des pierres, qui, en moins de trois minutes, constellèrent la porte du temple d'une multitude de taches blanches; quelques saints eurent le nez écorché durant cette mousqueterie. Enfin, Dazincourt, improvisé tribun modérateur, apaisa le peuple, en annonçant que le corps allait être porté à l'église des Filles-Saint-Thomas. « Cette église, mes amis, fut le berceau de la révolution, ajouta l'orateur par forme de péroraison, nous y trouverons un clergé tolérant; je viens d'en être prévenu. »

En effet, un prêtre en blanche aube attendait le convoi sur le seuil de l'église des Filles-Saint-Thomas; il reçut le corps, fit le service, et mademoiselle Chameroi reposa en terre sainte.

Le premier consul se montra fort irrité de la conduite du curé de Saint-Roch : « J'ai » rouvert les temples, disait-il en marchant » à grands pas dans son cabinet, à la con- » dition qu'on ne verrait pas se reproduire » les actes d'intolérance et de fanatisme de » l'ancienne église. » Puis Bonaparte se mit à son bureau, taillada pendant quelques instants le bras de son fauteuil avec son canif, et, saisissant une plume, de laquelle s'échappèrent coup sur coup deux ou trois pâtés, il écrivit ce qui suit, qu'on lut le lendemain dans le *Moniteur* : « Le curé de » Saint-Roch, dans un moment de déraison, » a refusé de prier pour mademoiselle Cha- » meroi, et de l'admettre dans l'église. Un » de ses collègues, homme raisonnable, ins-

» truit de la véritable morale de l'évangile,
» a reçu le corps dans l'église des Filles-
» Saint-Thomas, où le service s'est fait avec
» toutes les solennités ordinaires. L'arche-
» vêque de Paris a ordonné trois mois de
» retraite au curé de Saint-Roch, afin qu'il
» puisse se souvenir que Jésus-Christ com-
» mande de prier même pour ses ennemis,
» et que, rappelé à ses devoirs par la médita-
» tion, il apprenne que toutes les pratiques
» superstitieuses inventées dans les temps
» d'ignorance, ou créées par des cervaux
» échauffés, dégradaient la religion.» Tou-
jours et partout, l'homme supérieur, l'hom-
me dominant le sujet qu'il voulait traiter.
Vous le voyez, le roi des batailles, le restaura-
teur de l'éloquence militaire pouvait (la tolé-
rance admise) fournir aux évêques de France
le type de leurs mandements.

En 1803, fut rétabli la charge de surin-
tendant de l'Opéra, abolie durant la révo-
lution comme superfétation aristocratique;

cette dignité, créée sous M. de La Ferté, fut restaurée en faveur de M. de Lucay, nommé récemment premier préfet du palais. « Le début du directeur suprême de l'Académie lyrique, a dit quelque part un chroniqueur des Tuileries, fut une action d'éclat; un de ces jets lumineux d'intelligence qui décèlent les grandes capacités; enfin un de ces traits de génie qui changent la face des empires.... d'opéra. » Jusqu'à M. de Lucay, les lois du recrutement des phalanges chantantes et dansantes, avaient été variables, flottantes, et trop exclusivement assujéties aux prouesses du gosier et du jarret. Ainsi, les gorges artificielles, les hanches postiches, les cuisses coussinées, les mollets fallacieux, les chaussures destinées à déguiser l'exiguité des tailles, étaient une tolérance dans le matériel de l'Opéra. Quelquefois même, quelquefois on avait permis d'y joindre les yeux de verre et les dents d'ivoire. M. de Lucay, en administrateur clair-

voyant, jugea qu'il y avait dans tout cela abus et défaut d'économie : abus, parce que, en cherchant bien, il serait possible de recruter notre première scène lyrique de sujets d'une organisation intégrale; défaut d'économie, parce que toutes les parties artificielles ci-dessus mentionnées ajoutaient aux charges du budget. Or, tout bien considéré, M. le surintendant lança par le monde la circulaire dont nous réunissons ici les principales dispositions, et qui se rapportait aux chanteurs.

« Un appel est fait aux artistes des dé-
» partements qui possèdent une voix *déci-*
» *dée :* tout sujet qui se présentera doit sa-
» voir la musique et solfier couramment;
» il ne devra pas avoir plus de vingt-cinq
» ans et moins de dix-huit; sa taille ne sera
» pas au-dessous de cinq pieds deux pouces,
» à moins cependant qu'il n'ait une *superbe*
» *voix :* alors on regardera moins à la taille.
» Une figure agréable est de première né-

» cessité. Le sujet devra appartenir à une » famille honnête, et prouver qu'il a fait » quelques études. Il ne faut pas qu'il ait » quelque défaut dans les yeux. *Il lui faut* » *toutes les dents de la mâchoire.*»

Il y eut une émission de mesures aussi sage relativement aux danseurs, à quelques variantes près. Par exemple, les difficultés d'admission qui, pour les chanteurs, s'adressaient *aux dents de la mâchoire*, redescendirent, quant aux sujets de la danse, à la rotule, au coude-pied; et la taille de grenadier fut proscrite parce que, vérification faite du personnel dansant, on le trouva suffisamment approvisionné d'Hercules de Poliphèmes et autres personnages aux proportions athlétiques.

M. le préfet du palais était un administrateur de trop bon goût pour livrer à la publicité les conditions d'admission des dames, cantatrices et danseuses : il fut suffisamment annoncé, par des avis plus dis-

crètement répandus, que M. le surintendant recevrait des soumissions cachetées pour les sujets du sexe qui se destineraient à l'Opéra. C'était joindre l'exquise convenance à la sagesse : voulant porter une économie très sévère dans les dépenses résultant de l'acquisition des gorges, des hanches et des gras de jambe, à l'aide desquels l'art simulait la nature, M. de Lucay se pénétrait de la nécessité des examens secrets. Les dames examinatrices devaient se montrer difficiles sur les intégrités (les intégrités conventionnelles n'en étaient pas).

En jugeant le début de M. le préfet du palais dans ses attributions de la rue Richelieu, seulement en ce qui concernait les chanteurs, il était aisé de reconnaître en lui une aptitude transcendante; mais comme au premier jet du génie, le talent de détail ajoute toujours quelques développements, M. Aignan, secrétaire des préfets du pa-

lais, redigéa, selon toutes les apparences, une instruction qui fut, peut-être, un de ses plus beaux titres académiques. Nul doute qu'il n'ait, en commentateur habile, déterminé le degré où commence la voix *décidée* et finit la voix indécise. Il n'a pas moins été digne de sa plume de tracer le galbe d'*une figure agréable*, dans le sens que M. de Lucay attachait à ce mot; car M. Aignan ne pouvait ignorer que l'agréable ou le désagréable, ainsi que le beau et le laid, ont des conditions singulièrement diverses dans l'opinion du public, surtout au théâtre. Le futur immortel se sera attaché aussi, et cela d'affection, à déterminer ce que son patron entendait par *quelques études*... Le célèbre Laïs, par une figure hardie, avait coutume de désigner les ressources pécuniaires..... *Quibus facere lanternis;* si pour remplir les intentions de M. le préfet du palais, il fallait posséder une latinité de

cette force, on pouvait borner son érudition à la syntaxe des médecins de Molière.

Mais si quelque chose dut inspirer le commentateur Aignan, ce ne fut pas le développement de l'obligation imposée aux aspirants d'avoir *toutes les dents de la mâchoire :* il y avait dans cette partie du texte une opulence de lucidité qui éloignait toute espèce de doute;.... car il ne s'agissait point de ces malicieux écrivains qui mordent du bout des doigts. Cependant il n'était pas inutile d'ajouter : « Personne ne peut être » tenu d'apporter la dent de sagesse à l'O- » péra, attendu que l'atmosphère du lieu » ne permet pas de la conserver. » Quant à l'*enbompoint honnête,* l'indication était vague et laissait un champ trop libre à l'interprétation. On présume que M. Aignan aura jugé convenable d'assujétir cette question aux règles du poids, et aura dit : « Les » chanteurs ne pèseront pas moine de qua-

» rante kilogrammes, pas plus de quatre-
» vingts. »

M. de Lucay marqua son entrée en fonctions comme directeur suprême de l'Opéra, par d'autres points de réforme encore; mais il ne se livra point à l'investigation purement morale qui devait marquer plus tard la gestion de M. Sosthène de Larochefoucauld; il ne s'immisça ni aux mystères de la loge des actrices, ni aux particularités de leur boudoir. Les tuniques courtes, diaphanes et décolletées furent pour lui une sorte de *noli me tangere*. Son but était de vivifier cette vaste et éclatante machine, dont la haute surveillance lui était confiée, sans nuire aux petites industries personnelles qui pouvaient s'y combiner. En se renfermant dans ces limites, M. le surintendant prouva qu'il comprenait l'opéra en homme de son siècle.

XXXI.

LA PÉRIODE GUERRIÈRE A L'OPÉRA. — DIVERSITÉS.

Mes lecteurs auront remarqué une chose, c'est qu'au milieu de ces belles dispositions, M. de Lucay, poète et musicien comme un grand seigneur du seizième siècle, ne s'était pas le moins du monde préoccupé des questions de l'art; heureusement d'autres y songeaient pour lui. Tandis que Laïs, Lainez

et madame Branchu se maintenaient au premier rang des acteurs chantants, les légions de la danse s'étaient illustrées des premiers sujets Duport, et Paul l'aérien, qu'on devait voir un beau jour s'envoler vers les bords de la Néwa, sur les traces d'Athalie, étonnée de soupirer pour un danseur qu'un des plis de sa robe eût couvert tout entier. Mais, fidèles à l'Opéra, berceau de leur talent, Vestris, Nivelon, Albert, Milon, madame Gardel, la superbe Clotilde, l'ex-divinité A****, et surtout la charmante Bigottini, cette danseuse qui se dispensait avec tant d'art de danser, pour prêter au geste un langage; enfin, tant d'autres sylphides, dont les noms me sont échappés, brillaient à la fin du consulat, et brillèrent encore long-temps à l'Opéra.

Avec cette réunion de talents, on représenta successivement au Théâtre des Arts, à des époques qu'il importe peu de fixer ici précisément, un nouveau *Castor et Pollux,*

musique de Winter, et *Tamerlan,* du même auteur; *Proserpine,* de Pasiello; *la Jérusalem délivrée*, de Persuis et Baour-Lormian; *Aristipe* et *la Mort d'Abel,* de Kreutzer. Ces nouveautés et quelques ballets, *Psyché, Télémaqne, Cléopâtre*, soutinrent l'Opéra sur un assez bon pied jusqu'à l'apparition de *la Vestale* et de *Fernand Cortez*, dont je reparlerai. Reprenons un peu le récit du chroniqueur.

Durant la période consulaire, l'amour et la galanterie avaient pris, dans les régions de l'Opéra, des allures nouvelles. Sans parler de la courte apparition des galants d'outre-mer, qui ne fut, pour les demoiselles du lieu, qu'un reflet éphémère d'anciennes prospérités, on soupira diversement dans la Cythère de la rue Richelieu. L'époque était toute guerrière : on y fit en général l'amour à la hussarde, c'est-à-dire conformément à la morale de ce couplet du temps :

Aujourd'hui l'amour commode
Ne nous offre que des fleurs;
On a banni la méthode
Des vains soupirs et des pleurs.
Aimer, vaincre et se déplaire,
C'est l'histoire des amours,
Qui s'envolent dans trois jours.

Trois jours composaient donc la longévité des passions d'opéra, sauf quelques exceptions que je ne citerai pas toutes : il y aurait redites fastidieuses. Mais voici un épisode que je ne puis passer sous silence. Si l'on fréquentait alors le derrière de rideau du Théâtre des Arts, il était bien rare qu'on n'y vît pas, appuyé contre une coulisse, quand mademoiselle Bigottini allait danser, un jeune homme à la physionomie régulière, franche, assez martiale; tournure élégante, redingote verte boutonnée jusqu'à la naissance d'un col noir sans le moindre nœud. Des éperons d'or attachés aux talons de ce jeune habitué du théâtre, achevaient de

faire reconnaître en lui un militaire pourvu d'un grade élevé.... La charmante danseuse l'appelait assez librement *Eugène* : ce n'était rien moins que ce fils adoptif de Napoléon, qui bientôt devait régner, au nom de son illustre beau-père, sur les peuples d'Italie. Au temps où cette histoire est parvenue, il ne tenait encore à régner que dans le cœur de mademoiselle Bigottini. Mais en s'y érigeant avec délices un trône, il pensait, comme tous les souverains,

Qu'un trône est trop étroit pour être partagé :

prétention fort légitime dans l'ordre des idées dynastiques; mais que les dames ont souvent trouvée téméraire en amour.

Il y avait alors peu des nymphes plus ou moins éminentes de l'Opéra qui ne vécût, durant le repos des armes, à l'ombre des lauriers de nos jeunes héros; mais l'amour qui dépose son carquois pour saisir une

épée et voler à d'autres combats que ceux de Cythère (style Pompadour), peut-il espérer que la beauté languira dans l'inerte destinée que son éloignement lui prépare ? Sa vanité s'en flatte témérairement, et certes ! il n'a pas le droit de se plaindre lorsqu'une belle, ainsi délaissée, ne demande des consolations qu'à l'hymen. Or, il y eut en ce temps-là quelques combinaisons matrimoniales dans la région lyrique, indépendamment de l'union philémonienne du couple Gardel. Un compositeur déjà célèbre et qui devint illustre, bercé des illusions mythologiques que Demoustier avait fait refleurir de son mieux, se flatta que rien au monde ne serait plus gracieux que le ménage d'Apollon et de Vénus ; et le voilà qui se décide à épouser sérieusement la belle Clo****. Mais l'harmonie n'est, même pour le dieu des vers et de la musique, une ambroisie suffisante qu'autant qu'elle se réalise en pièces d'or ; et cette réalité ne s'offrit à

notre compositeur qu'aux bords glacés de la Newa, tandis que Vénus continuait d'habiter l'olympe de la rue Richelieu. Les principales attributions de Vénus à l'Opéra étaient la danse et la pantomime; mais l'adorable déité n'avait pas, comme vous le pensez bien, renoncé aux plus douces prérogatives de son essence divine, et le destin se fait quelquefois un malin plaisir de produire les résultats qu'on esquive. Voilà précisément ce qui advint, l'harmoniste concertant à Saint-Pétersbourg, et Vénus dansant à Paris. Le premier soutint que le résultat dont il était cas ne pouvait s'obtenir de si loin; la dame affirma, contrairement, que si le poète Burger a raison de prétendre que les morts *vont vite*, il est logique de penser que les vivants peuvent aller plus vite encore, surtout quand ils sont un peu dieux. Les tribunaux, saisis du différend survenu entre Apollon et Vénus, courbèrent l'honnête compositeur sous le joug in-

flexible du *nuptiæ demonstrant.* Il fallut bien se résigner à la paternité reconnue juridiquement; mais le condamné continua de soutenir qu'il n'était pas déclaré père judicieusement.

Il y eut encore quelque chose de pareil entre une adorable bayadère, devenue depuis une des célébrités du Théâtre-Français, et l'acteur Closel, de regrettable mémoire : si mes souvenirs me servent bien, la bayadère succomba dans la lutte légale qu'elle avait engagée.

Quant à mademoiselle Bigottini, qui devait plus tard obtenir un succès si complet, si populaire, dans le ballet de *Nina, ou la Folle par amour,* elle ne s'affola point de son illustre amant jusqu'à compromettre en réalité sa raison, lorsqu'elle vit se relâcher les liens de fleurs dont elle avait enlacé le brillant Eugène. Contente de lui avoir ouvert la lice des amours, elle replia, dit-on, ses tendresses vers un superbe danseur, qui

n'était pas seulement un héros de théâtre. Mais en lui livrant son cœur, sa charmante camarade se fit une prudente réserve des chances de sa fortune, qu'un fier hidalgo castillan fit largement fructifier.

Tel était, sous le consulat, le butin offert à la chronique au premier rang des sujets du Théâtre des Arts. Parmi les essaims de beautés d'un ordre secondaire, on souffrait toujours de la disparition des gentilhommes qui, par état, devaient avoir dans leur bagage au moins une *fille d'opéra*, comme on disait dédaigneusement de leur temps. Les demoiselles du chœur et du ballet se pourvoyaient comme elles pouvaient d'amis du cœur et de pots au feu, sans renoncer, bien entendu, à la distinction nécessaire à établir entre les premiers et les pourvoyeurs des seconds : ce principe est indélébile dans le pays que je vous fais parcourir. Mais les temps étaient bien changés : on ne trouvait plus par le monde ces soupirants *ab hoc et ab*

hac, qui couvraient d'or la première Danaé venue; et d'un autre côté, les amoureux qui jadis donnaient le sentiment au pair, le vendaient maintenant, vu la rareté de soupirs causée par la guerre. Que faire ? il fallait bien se résoudre à l'acheter, ce sentiment: on ne s'impose pas la privation des denrées de première nécessité.

Mais il arrivait souvent que la pauvreté orgueilleuse des amants se paraît de la vanité des riches : voici un exemple. Un jeune homme de lettres (il y avait, quoiqu'on ait dit, des hommes de lettres sous le consulat) s'était épris en 1801 d'une jolie choriste du Théâtre des Arts. Je vous l'ai dit, le temps des équipages et des gros subsides était passé; les galants qui, avant 1789, entretenaient les demoiselles du *magasin* à dix mille livres par mois, couraient maintenant le cachet à Londres, pour apprendre aux ladys la musique, qu'ils n'avaient jamais bien sue, ou peignaient des tabatières à Bruns-

wik, pour sustenter leur noblesse plus ou moins authentique. Or, en l'absence des grosses subventions, on se contente des petites, et les demoiselles d'Opéra signaient volontiers (vous savez sur quel pupitre) une conclusion de six mois, au prix d'un cachemire de l'Inde. Les cachemires excitaient alors une convoitise universelle, chez l'Aspasie des coulisses comme chez l'opulente banquière du faubourg Saint-Honoré. Ne pas posséder un de ces précieux tissus, était une privation honteuse qui repoussait la femme dans les derniers rangs du peuple; et dès cette époque, personne ne voulait plus être peuple. Revenant à mon poète, je vous dirai qu'il trouva sa belle pourvue d'une enveloppe de principes simulant à s'y méprendre la cuirasse de Minerve; mais vous allez voir que ce n'était pas elle. Il aborda l'offre du cachemire; les yeux de son inhumaine (style de Dorat) s'illuminèrent

d'une flamme électrique; il apporta le châle offert, et la cuirasse tomba.

On célébrait encore l'heureux accord, après huit jours de possession réciproque, dans un dîner exquis que l'amoureux littérateur donnait à sa maîtresse au Rocher de Cancale. Les cabinets où deux sentiments dînent, en tête à tête, sont en général fort petits : il y a tant de sentiments à satisfaire dans notre galante capitale, qu'il faut multiplier leurs mystérieux asiles. Le bienheureux châle, accroché à une patère, se trouvait si près du couple dîneur, qu'en passant certain plat à sa convive, l'amphytrion inonda de sauce le cachemire presque déifié dans la pensée de l'intéressante personne. Grands cris, grand désespoir de la demoiselle; abondante effusion de larmes, mêlée d'une plus abondante effusion d'injures; nos amants étaient sortis de la période de douceurs sans mélange de différends: le

printemps de leur amour tournait déjà à l'orage.

— Ne te désoles pas, chère amie, dit pourtant le jeune homme, cet accident peut être réparé.

— Tu crois.

— Je le jure; mais il faut à l'instant même porter ton châle chez un dégraisseur que je connais et qui demeure à quelques pas d'ici. J'y cours, et dans le temps que nous allons mettre pour achever notre dîner, l'opération sera faite.

— Va donc, mon amour, reprit la choriste d'un accent adouci, en remettant son cachemire à celui qu'elle traitait tout à l'heure de Turc à Maure.

Il sortit en lançant à la pauvre fille un de ces regards obliques dont il faut se défier, et qu'accompagnait un sourire plus équivoque encore. Mais les expériences d'opéra, fort expertes en certaines matières, ne peuvent pas tout prévoir. La trop confiante

beauté se prit à grignotter le dessert, tandis que son partner, qui sortit sans chapeau, recommanda au garçon de tenir le café chaud.

Une demi-heure se passe : il fallait au moins cela pour enlever la tache; mais une autre demi-heure, puis une heure entière suivent les premières trente minutes; et l'amphytrion ne reparaît pas. Ce n'est plus une tache de graisse qu'il s'agit d'effacer dans l'opinion du restaurateur Balaine; mais une impression très défavorable sur la disparition du jeune homme, insuffisamment représenté par son chapeau, pour répondre d'un dîner dont la carte s'éleve à vingt francs.

La pensionnaire subalterne du Théâtre des Arts commença à soupçonner qu'elle pouvait être bien jouée (elle dit *rouée* dans son soliloque mental); et prenant un parti extrême avec stoïcité, elle descendit dans la salle d'entrée, tira noblement de son doigt

une étincelle valant deux cents francs et la remit à la dame du comptoir.

—Je reprendrai ceci demain matin ; *monsieur* se sera trouvé indisposé.

— C'est bien, madame, répondit la dame comptable avec un sourire quelque peu malicieux..... Oui, je crois que monsieur doit être indisposé...

Et notre choriste, en taille découverte, sortit du restaurant, furieuse, disposée à poignarder son amant, ni plus ni moins qu'une andalouse trahie, si jamais elle rencontrait le traître.

Qu'avait fait cependant le littérateur ? Il venait en effet de faire enlever la tache du cachemire ; puis il l'avait reporté à certaine revendeuse à la toilette, qui s'était montrée confiante au point de le lui louer pour quinze jours. L'industrie a progressé depuis 1804 : je connais plus d'un *gendelettre* (vocabulaire pittoresque du *Corsaire-Satan*) qui vendrait le cachemire, au lieu de le reporter à la marchande, afin de ne pas rester au

niveau de cette infime époque du consulat.

On a souvent comparé les amants aux voleurs : le parallèle n'est pas sans exactitude, à quelques variantes près, quant aux objets volés. L'amant de la choriste n'avait, en définitive, volé que ce que dérobaient en général ses pareils. Voici maintenant un voleur qui, grâce au plus ingénieux expédient, ne paraît aspirer qu'aux biens dérobés par les amours. Une demoiselle d'Opéra appartenant à la danse, était trop nouvellement exposée dans ce bazar de la beauté pour avoir tiré un parti avantageux de sa situation : elle en était encore à l'émission des bontés rémunératrices dues par toute danseuse reconnaissante à son professeur; et ce précédent est d'une si impérieuse obligation, qu'il n'a pas même, dans les opinions reçues, la valeur du moindre échec fait à l'intégrité virginale.

Notre danseuse, en attendant que le destin lui donnât une cuisinière, faisait elle-

même ses provisions au commencement de la journée. Un matin donc qu'elle était descendue précipitamment près de la laitière, elle s'aperçut, après quelques instants d'attente, qu'elle avait laissé la clef à la première porte de son petit appartement, assez gentiment meublé. Mais elle n'avait pas été la première à s'apercevoir de cet oubli : un amateur du bien d'autrui venait de s'introduire chez elle, et choisissait les effets à sa convevenance lorsqu'elle remonta. Au moment où elle ouvrait la porte, le drôle décrochait une montre de cou appendue à la cheminée. L'action était démonstrative; la demoiselle, sans se laisser ni effrayer ni intimider, referme la porte à double tour, et court chercher main-forte. L'appartement était au quatrième étage, et deux étages encore le séparaient du toit; à moins d'être petit oiseau, il n'y avait pas moyen d'en sortir, sinon par l'issue hermétiquement close.

Cependant le commissaire de police, dé-

coré de son écharpe, et flanqué d'un nombre de gendarmes rassurant, entre chez la pensionnaire du Théâtre des Arts, sous sa conduite..... On cherche, on furète dans tous les coins; on ouvre les placards, la commode... point de voleur. On allait chercher sous la couchette, lorsqu'un ronflement bien prononcé appela l'attention du commissaire sur le coucher même. Ce magistrat des lanternes découvre le lit jusqu'au pied, et voit un homme qui paraît profondément endormi. On l'éveille avec peine; il étend les bras, bâille deux fois, se frotte les yeux, et demande ce qu'on lui veut.

— Vous le savez bien ce qu'on vous veut, répondit le commissaire.... Allons, qu'on se lève et qu'on nous suive.

— Comment, comment, messieurs ! que signifie ceci? j'ai rencontré hier au soir mademoiselle; vous savez.... comme on rencontre les personnes de son état....

— Il ment, interrompit la danseuse, et....

— Laissez parler monsieur, interrompit à son tour l'homme de la police d'un ton impérieusement magistral.

— Oh ! les femmes ! qui pourra jamais sonder leur perfidie ! reprend l'habile voleur, en élevant les yeux vers le ciel du lit.... Invité à passer la nuit chez mademoiselle, je suis monté après avoir réglé mes petites conventions; me voilà prêt à les exécuter, et je ne conçois rien du tout à ce qui m'arrive, sinon que cette fille est folle.

— Ce que monsieur dit là, mademoiselle, reprit le commissaire d'un air capable, me paraît d'une grande probabilité, et tout ce que vous pouvez exiger de lui, c'est le prix de votre complaisance.

—Mais, monsieur le commissaire, je vous jure que cet homme est un voleur.... je l'ai vu mettre ma montre dans sa poche....

— Cette fille est timbrée, vous dis-je; et le voleur indiquait au commissaire la montre qu'il avait remise à la cheminée.

— Quoi ! monsieur le commissaire, s'écriait la danseuse exaspérée, vous n'en croirez pas une honnête fille?

— Honnête fille d'Opéra, murmura le voleur en achevant de s'habiller.... Tenez, mademoiselle, ajouta-t-il en jetant deux pièces de cinq francs sur la table, voici le prix convenu.

Et passant entre deux gendarmes en se touchant le front, il répéta :

— Pauvre fille ! son mal est là; sa place est à la Salpétrière. Recommandez-là à l'autorité, monsieur le commissaire, recommandez-là.

A ces mots, le spirituel filou quitta l'appartement, sans que personne se mît en devoir de l'arrêter.

— Mon enfant, dit le commissaire quand le voleur fut parti, soyez plus circonspecte une autre fois, et songez que vous n'avez pas le droit d'exercer....

— Exercer ! s'écria la pauvre danseuse ; mon Dieu ! que voulez-vous dire ?

— Je veux dire ce que je veux dire; mais tenez-vous pour avertie.

Convenez, mesdames, que ce traitement était dur pour une demoiselle d'Opéra qui n'avait encore été que reconnaissante.

Revenant aux généralités du Théâtre des Arts, nous voyons sa prospérité diminuer après la rupture du traité d'Amiens : les Anglais, providence habituelle de la caisse, avaient quitté Paris en toute hâte : bon nombre d'entre eux, dans leur retraite précipitée, avaient même oublié d'acquitter ce qu'ils devaient ; et plus d'une demoiselle d'Opéra se plaignit d'un bilan jeté brutalement à ses pieds, au lieu du sac de guinées que son adorateur insulaire y déposait chaque mois. Au moins ces adorables créancières ne pouvaient-elles compter dans leurs pertes, le prix de revient des articles qu'elles avaient livrés.

Personnel et administration souffraient donc à l'Opéra de la reprise des hostilités ; de plus une troupe lyrique, arrivant de la Germanie, s'établit dans la salle dite de la Cité, qui prit le nom de *Théâtre de Mozart*. On y joua successivement le *Menteur des cours*, *le Visionnaire*, *le Mari Jaloux*, *et le Miroir d'Arcadie*, opéras exécutés avec quelque distinction par les chanteurs Hoffmann, Renier, Walter, et les cantatrices Welner, Renier et Huders. Mais l'alarme que cette troupe d'outre-Rhin causa aux puissances de notre première scène lyrique fut une véritable panique ; ces étrangers n'obtinrent qu'un faible succès : le goût français, malgré les mâles beautés de Gluck, avait rompu avec la musique allemande. Les Italiens s'étaient montrés moins absolus, moins tranchants : le miel de leur harmonie se retrouvait dans leurs relations avec nos poètes, même avec nos compositeurs. Cherubini serrait la main

de Lesueur, Pasiello embrassait Persuis ; Spontini écrivait des douceurs à Catel, à Méhul; et Nicolo sablait du champagne avec Berton, à la plus grande gloire de la musique franco-italienne.

XXXII.

L'EMPEREUR A L'OPÉRA. — M.me GRASS***. ANECDOTES.

Au mois d'août 1806, on lisait, en tête de l'affiche de l'Opéra : *Théâtre national des Arts ;* dans une belle matinée du mois suivant, l'afficheur déploya une affiche sur laquelle on lut, avant même qu'elle fût collée, *Académie impériale de Musique.*

Vous savez que, durant deux années

après l'intronisation de l'empereur, le mot *république* jurait encore sur les monuments publics avec les signes impériaux, et sur les pièces de monnaie avec l'effigie du souverain. Mais, depuis 1804, les destinées de l'Opéra reflétaient la splendeur d'une opulente monarchie. Napoléon, qui donnait alors à ce théâtre plus que jamais, avait cessé de compter avec lui de clerc à maître; le cours des mandats sur la caisse de la rue Richelieu était arrêté. Que les pensionnaires de la république eussent vécu du produit des pirouettes et des roulades, l'expédient était permis au magistrat du peuple, fourmi parcimonieuse au nom de la fourmillère; mais, sous le diadême des Césars, une idée de lésine ne pouvait plus trouver place dans la cervelle du grand homme. S'agissait-il de monter un ouvrage nouveau, un prélèvement fait sur les millions d'origine étrangère déposés dans les caves des Tuileries, mettait une baguette infaillible

aux mains des enchanteurs de l'Opéra; l'orchestre regorgeait d'artistes du premier ordre, généreusement payés; la salle était toujours rutilante de fraîches dorures; les sujets eux-mêmes intéressaient maintenant l'empereur à leurs petites affaires domestiques, et plus d'une fois il équilibra l'actif et le passif de Laïs, de Paul, de Vestris, comme celui de Talma. Napoléon ne pensait pas que notre grand Opéra fût le premier théâtre lyrique du monde: il aimait trop la musique italienne pour avoir une telle opinion; mais il voulait au moins que ce spectacle offrît aux étrangers la plus brillante lanterne magique de l'Europe.

L'espèce de pachalick confié à M. de Lucay, devenu comte de l'empire, comprenait des attributions nouvelles : ce dignitaire avait reçu l'ordre d'éloigner des chœurs et du corps de ballet toutes les dames qui pouvaient parler des fastes anté-révolutionnaires de l'Opéra ; les traditions historiques

étant d'une utilité fort secondaire dans cette sphère, où le présent doit toujours faire oublier le passé, et la beauté n'ayant jamais été admise à se prévaloir de sa vétérance. Si la jeunesse manquait dans les légions du chant ou de la danse, il fut décidé qu'on y suppléerait par des figurantes qui, en raison de leurs fonctions uniques (au théâtre), seraient appelées des *marcheuses*. L'empereur, en ordonnant une restauration du personnnel comme du matériel de l'Académie impériale de Musique, prévoyait que bientôt la victoire et la paix qu'elle imposerait amèneraient à Paris de nombreux courtisans de sa fortune; peut-être lisait-il déjà, dans le lointain de son étoile, que ses antichambres seraient remplies de rois, et qu'une noblesse chamarrée de tous les ordres de l'Europe lui ferait cortége à l'Opéra. Il voulait au moins que ces étrangers pussent, à leur choix, devenir des vainqueurs de coulisse. Sa Majesté ne mettait à leurs triom-

phes sur ce terrain qu'une seule restriction, que je vous dirai bientôt.

La première fois que l'empereur parut en grande loge à l'Opéra, avec l'impératrice Joséphine, après la restauration dont je viens de mentionner les principaux éléments, l'Europe retentissait des nouvelles victoires du triomphateur d'Austerlitz : on donnait *les Prétendus*. Soudain, à l'arrivée du couple impérial, la représentation fut interrompue par un élan d'enthousiasme délirant; et par une spontanéité non moins rapide que les prestiges de la scène, le parterre se trouva métamorphosé en un bosquet de lauriers, dont les rameaux, vivement agités, couvrirent les têtes poudrées et non poudrées des spectateurs. Durant cette verdoyante ovation, un changement de décoration offrit tout-à-coup le Pont-Neuf, couronné par une myriade de têtes peintes qui semblaient remuer, et que l'on croyait entendre crier : vivé l'empereur !

Cependant, Lainez, l'acteur par excellence de l'Opéra, parut sur l'avant-scène et fit entendre, avec toute cette puissance de l'ame dont il savait si bien couvrir l'impuissance de son chant, une cantate composée par Esmenard, et que Steibelt avait mise en musique. Dans les premiers temps de leur puissance, les potentats acceptent volontiers le sel attique des panégyristes égrugé un peu gros : leur vanité est gourmande. La cantate de circonstance était superlativement laudative ; l'empereur n'en fit pas moins monter les auteurs dans sa loge pour leur adresser des félicitations... Or, les félicitations des rois sont des magasins de joaillerie : il est probable que MM. Esmenard et Steibelt emportèrent des tabatières enrichies de diamants, qu'ils prisèrent beaucoup, même s'ils n'étaient pas *priseurs*.

L'empereur voulut inaugurer aussi les bals masqués de l'Opéra, à l'origine de la période impériale. Il avait recommandé à

M. de Lucay de rendre à ces réunions tout ce qu'il serait possible de leur restituer des formes de l'ancienne cour : les Ségur, les Narbonne, les Talleyrand avaient été consultés sur cette question, presque aussi importante que celle du turbot de Domiten, et qui fut mise comme lui à la sauce piquante, ainsi que les deux anecdotes suivantes le prouvent.

Il va sans dire que tout le service impérial de haute livrée : chambellans, préfets du palais, cavalcadours, avait été invité à se trouver au bal de l'Opéra. Parmi les chambellans, il y avait un M. de Thiers. « Nous devons ajouter, à l'avantage de qui il appartiendra, a dit le mémorialiste que nous avons le droit de citer sans le nommer, que cet officier du palais impérial n'était pas de la même famille que M. Thiers, ministre sorti des barricades tout armé, comme Minerve du cerveau de Jupiter, comparaison gardée. Non, le Thiers dont nous parlons offrait en

étoffe le double de l'excellence moderne : si l'on évaluait la matière ministérielle au poids, il y aurait eu deux ministres dans le chambellan de l'empereur. »

Mais ce en quoi l'homme de la cour impériale différait surtout de l'homme d'état moderne, c'était par une absence de propreté qu'on ne pourrait sans calomnie reprocher au dernier.

Donc, le jour du bal de l'Opéra, une mascarade charmante s'organisait chez madame de Thiers ; les costumes devaient être du meilleur goût. On espérait que M. de Thiers, retenu par son service au château, ne pourrait être de la partie, et que l'entrée brillante que l'on avait en vue ne serait pas ternie par ce chambellan. « Ah ! félicitons-nous-en, mesdames, ajouta vivement une dame fort spirituelle : M. de Thiers au milieu de nous ressemblerait à une tache de graisse sur une robe de satin blanc. »

« Malheureusement, continue notre ami

le mémorialiste, l'officier du palais fut prévenu; il déclara qu'il voulait faire partie de la mascarade, et consulta sa femme sur le costume qu'il devait prendre.... Madame de Thiers, se pénétrant de tout ce que *la tâche de graisse* aurait de disgracieux, s'efforça d'ôter à son mari l'envie de l'accompagner à l'Opéra.

— A la bonne heure, lui dit-elle, vous n'êtes pas chambellan de jour; mais l'empereur peut recevoir inopinément dans les grands appartements; vous savez qu'alors les chambellans de trimestre doivent être présents; et jugez où vous en seriez si Sa Majesté venait à remarquer votre absence.

— Je n'ai point à craindre cela : leurs Majestés vont ce soir au Théâtre-Français, d'où elles se rendront au bal de l'Opéra. J'irai donc aussi, moi; mais je veux être bien déguisé. Voyons, madame, aidez-moi à choisir un costume.

— Mon dieu, monsieur, rien de plus simple que de vous bien déguiser.

— Je vous écoute.

— Lavez-vous les mains, coupez vos ongles, mettez une chemise blanche, personne ne vous reconnaîtra.

M. de Thiers suivit ce conseil, et garda l'incognito. Un de mes amis, à qui je communiquais cette anecdote en l'écrivant, me dit :

— Eh ! bien, mon cher, certain président, quoiqu'il eût pris les diverses précautions recommandées par madame de Thiers à son mari, mais par malheur sans succès, a été reconnu au dernier bal de l'Opéra; il était pourtant déguisé avec soin.

— Le naturel perçait peut-être à travers le déguisement?

— Non, c'était la crasse.

Voici la seconde anecdote du bal de 1806 : celle-ci causa une véritable panique durant

cette nuit de joyeusetés, parfumée de nouvelle aristocratie. Vers deux heures du matin, on aperçut une flamme vagabonde sous le plancher mal joint du théâtre; c'est un incendie, s'écria-t-on de toutes parts, une nouvelle conspiration peut-être.... *Au feu! au feu!*

Napoléon, sans montrer la moindre émotion, ordonne que l'on visite les dessous, et que l'on s'assure de ce qui se passe. Cent pompiers, machinistes, garçons de théâtre se précipitent sous la scène, et trouvent, quoi! un monsieur qui, un flambeau de cire à la main, se promène les yeux en l'air sous le plancher disjoint. Il fallait que cet observateur fût bien curieux d'étudier le mécanisme d'un théâtre.... Saisi au collet, on l'amena, pâle et contrit, devant l'empereur, qui le reconnut pour le secrétaire de l'ambassadeur d'Autriche.

— Que diable alliez-vous faire là-dessous,

monsieur, dit Napoléon à cet étranger d'un accent moitié grave, moitié narquois.

— Sire, je faisais....

— De l'observation..... mais d'un genre défendu.... Les manœuvres souterraines ne sont jamais de bonne guerre.

Le pauvre diplomate, honteux, couvert d'huile à quinquet, se vit obligé de passer devant toutes les dames qui accompagnaient l'impératrice; lesquelles souriaient à travers leur éventail, mais non pas sans rougir un peu, en songeant au genre d'observation que M. le secrétaire d'ambassade venait d'exercer.

Un écrivain, qui avait mérité le surnom de Molière des temps modernes, le bon et spirituel Picard, eut, durant la période impériale, la direction de l'Opéra, sous la haute mais peu experte surveillance de M. le premier préfet du palais, comte de Lucay. Ce dignitaire régnait, il ne gouvernait pas.

Picard n'était pas musicien ; mais la partie lyrique, habilement dirigée par M. Rey, chef d'orchestre, ne souffrait pas sensiblement de l'insuffisance technique du directeur, et celui-ci était d'une compétence parfaite pour l'examen des compositions littéraires et leur mise en scène. D'un autre côté, Gardel et Milon dirigeaient avec habileté la danse, et ne laissaient pas péricliter, à l'Opéra, la puissante ressource des ballets-pantoimmes, si bien exécutés par eux et les Vestris, les Duport, les Paul, les Saint-Amand, les Albert, les Ferdinand, les Beaupré, les Lebel, les Henri, les Didelot, et mesdames Gardel, Bigottini, Millière, Clotilde, Mareiller, Saulnier, etc.

Dès l'origine de l'empire, l'Académie impériale de Musique se recruta de plusieurs sujets dans le chant : Lavigne, Laforest et Nourrit, père de l'illustre et infortuné tenor, secondaient Lainez, dont l'ame restait toujours jeune, mais déjà vieux par les moyens

de vocalisation. Lavigne, beau cavalier, acteur chaud et intelligent, resta peu d'années à l'Opéra : placé au même rang que Nourrit dans la répartition des rôles, il lui était supérieur quant aux qualités de l'acteur; mais Nourrit possédait ce qu'on appelait alors une haute-contre d'une grande pureté et d'une remarquable étendue. Malheureusement, il n'en dirigeait pas toujours les sons avec toute la justesse, tout le goût désirables; mais le timbre délicieux de sa voix dédommageait des légères imperfections de sa méthode. Un autre défaut, que dis-je, une surabondance de ce que l'on considère ordinairement comme un avantage, l'embonpoint, rendait Nourrit peu propre aux rôles héroïques; on pouvait dire de lui :

La Jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton, sur son sein, descend à triple étage.

Pour un Bernardin, c'eut été charmant;

pour un amoureux d'Opéra, la chose était disgracieuse. Les dames sont toujours disposées à se moquer un peu des amants qui s'engraissent dans la passion. Vainqueur, toutefois, de son rival Lavigne, Nourrit demeura seul en possession de l'emploi des jeunes héros, que Roland ne jouait que comme double, tout élève de Garat qu'il était. Le vaincu s'éloigna, adopta une carrière lyrique essentiellement nomade et trop mélangée d'excentricités galantes, qu'il expie', dit-on, cruellement cloué sur une chaise longue, si la médecine ou la mort ne lui a pas été secourable. Nourrit, resté durant quelques années chargé des premiers rôles après la retraite de Lainez, fut toujours applaudi comme chanteur, quoique l'acteur laissât beaucoup à désirer.

L'Opéra fit, à peu près dans le même temps, une excellente acquisition : Dérivis remplaça Cheron dans l'emploi de première basse-taille. Acteur complet, trop complet

peut-être, cet artiste était doué d'une taille héroïque; il possédait un jeu chaleureux, mais sa voix formidable manquait d'onction et de flexibilité: là se trouvait le trop-plein de moyens. Dérivis, retiré depuis longtemps, est le père de l'acteur du même nom, qui voyage, m'a-t-on assuré, en Italie, pour tempérer en lui l'*excédant de complet* qui semble être un défaut de famille.

Les cantatrices ne s'étaient pas renouvelées, au commencement de l'empire, de manière à rassurer les amateurs sur la succession de mesdames Cheron, Branchu et Armand. Par bonheur, les deux dernières jouissaient de toute la plénitude de leurs moyens.

Telles étaient les sommités du personnel de l'Opéra, lorsque MM. de Jouy et Spontini firent jouer l'opéra de *la Vestale*. Cette fois j'ai nommé le poète, parce qu'enfin je retrouve à l'Académie impériale de Musique une œuvre à laquelle l'auteur peut attacher son nom sans compromettre sa gloire.

Ce drame lyrique, représenté en 1807, est une des belles compositions du genre : situations pathétiques et musicales, élégance de style, pompe de spectacle, tout est là. Cet ouvrage mérita à M. de Jouy le prix décennal, et la partition était digne de partager cette glorieuse récompense. En 1808, les mêmes auteurs donnèrent *Fernand Cortez*, dont le brillant succès ne ralentit point celui de *la Vestale*. Il est vrai que dans ce second opéra, M. de Jouy et, par une conséquence nécessaire selon moi, M. Spontini, étaient restés au-dessous de leur beau précédent. *Fernand Cortez*, par la nature du sujet, devait tenir du mélodrame; ce qui jetait le compositeur dans une sphère où les effets un peu forcés et le bruit ne pouvaient manquer de dominer. Il y a cependant de nobles et de suaves intentions musicales dans la partition, sans que l'on puisse convenir que l'œuvre soit à la hauteur de son aînée. *La Vestale* sera dans tous les temps appréciée

par les gens de goût; *Fernand Cortez*, à part quelques morceaux de chant, ne plaira qu'aux habitués des théâtres du boulevard.

Cependant, l'empereur, qui ne vit qu'une seule fois, dans sa nouveauté, le premier de ces drames lyriques, suivit avec une assiduité inaccoutumée les représentations du second. Ici je pose la plume de l'historien pour reprendre celle du chroniqueur. On a diversement raisonné sur les velléités galantes de Napoléon, sans que les discoureurs aient été bien d'accord quant à l'intensité de ces éclairs de tendresse; on a seulement reconnu à l'unanimité qu'aucune femme n'exerça le moindre empire sur les volontés de ce grand homme. Dans ses relations les plus intimes avec le sexe, et quels qu'aient été les élans de sa passion, il s'est toujours trouvé au fond de son naturel un quartier de réserve pour ses vues, ses projets, ses résolutions : forteresse imprenable et qui n'a jamais capitulé.

Feue madame la duchesse d'Abrantès, dans ses mémoires, si bien empreints d'actualité impériale, si heureusement saupoudrés d'esprit argent comptant, parle d'une certaine loge du théâtre de la rue Feydeau, qui, si la parole eût pu lui être donnée, en aurait dit long, touchant les lueurs amoureuses de Napoléon. Or, une autre loge de l'Opéra pouvait, au commencement de l'empire, être non moins éloquente par la réalisation d'un semblable prodige. Mais si les loges de nos théâtres n'ont point de voix, ce qui n'est pas malheureux en vérité, elles ont, comme on dit, des oreilles, et beaucoup plus fines que celles des murs, car leurs parois sont plus délicates. Malheureusement les murailles et les cloisons qui entendent ne manquent jamais de redire : on sut en 1808 que madame Gras ***, qui chantait admirablement le rôle d'Amasili dans *Fernand Cortez*, avait été admise en audience extrêmement parti-

culière par l'empereur, dans la loge dont je vous parlais tout à l'heure, pour y recevoir les félicitations de Sa Majesté. Le vainqueur de l'Europe félicita-t-il bien? Je ne sais; mais il félicita long-temps, et l'entr'acte du second au troisième acte de l'Opéra fut ce soir-là beaucoup plus long que de coutume. Enfin, la belle Américaine, native d'Italie, reparut la tête parée d'un diadême aussi précieux qu'étincelant, et le cou orné d'un collier de perles de la plus belle eau.... On sait que l'empereur, qui s'entendait à tout, même à la toilette des dames, leur donnait quelquefois à ce sujet des conseils qui ne sentaient point du tout le champ de bataille : sans doute il s'était plu ce jour-là à conseiller madame Gras*** sur l'usage immédiat de sa parure, et cela avait demandé du temps.

Les arts sont frères, dit-on, par l'abus de mots le plus généralement démontré : je n'ai jamais vu d'animosité rivale plus aigre,

plus malveillante que celle qui existe incessamment entre les *frères* artistes, si ce n'est cependant la rivalité, à gorge coupante, que l'on remarque entre les *frères* gens de lettres. Mais cette généralité malheureuse n'est pas sans exceptions, et celles-ci se rencontrent assez communément *de frère à sœur* dans la religion des beaux-arts. Je vais, à propos de madame Gras ***, citer une de ces exceptions. Ici se présente un autre texte banal sur le beau sentiment de la gratitude.... Hélas! ce serait un grand bonheur si ce noble épanchement du cœur ne faisait défaut qu'en amour : il y a dans cette passion, ou dans la grimace qui la simule, une compensation quelconque. Deux amants qui s'aiment au pair se croient perpétuellement quittes l'un envers l'autre ; si leurs soupirs divergent, la partie infidèle ne croit pas en devoir compte à l'autre, par la raison qu'il y a excédant des facultés aimantes mises en commun. Quant à la

maîtresse que son adorateur soudoie, elle croit toujours faire assez pour remplir les conditions du marché; madame Gras*** le pensait sans doute; et malgré les magnifiques subsides de l'empereur, elle se prit à aimer au pair un virtuose de son temps, M. R****.

Cet artiste célèbre, quoique véritablement aimé, voulut trancher de la magnificence impériale à l'égard de *sa sœur*. Mais son secrétaire était loin d'être inépuisable, comme le trésor des Tuileries : les beaux-arts moissonnent amplement; la victoire moissonne et plus vite et plus amplement encore. Il advint une grave conséquence des générosités mal calculées de M. R**** : un matin qu'il répétait à son pupitre un admirable *solo,* il s'interposa dans le morceau, et sans la moindre mesure, le plus disgracieux des *trios* :.... *trio* composé d'un garde du commerce et de deux recors. L'artiste songea bien à exécuter une *fugue ;* mais ce

fut impossible : notre infortuné virtuose entendit la porte massive de Sainte-Pélagie se verrouiller derrière lui.

Le lendemain, une douce missive convia madame Gras*** à un déjeûner en cabinet particulier, mais avec grille et verroux ; la charmante cantatrice, répondant à l'invitation, se rendit à la prison pour dettes, munie de la somme nécessaire pour libérer son amant. Tout ce qu'elle possédait de bijoux s'était métamorphosé en billets de banque, même le diadême et le collier d'Amasili. L'ardente Italienne bravait ouvertement la colère probable de Napoléon ; son empereur à elle, c'était R****. Depuis long-temps déjà elle avait l'intime conviction que le grand artiste possédait des qualités infiniment plus souveraines que le grand homme de guerre. Celui-ci n'attacha pas à cette trahison plus d'importance qu'elle n'en méritait : « Ordonnez-lui seulement de quitter Paris immédiatement, dit-il froidement à

Duroc : l'insecte ne vaut pas la peine que je lève le pied pour l'écraser. Après tout, moi seul avais tort dans une si plate intrigue : comment ai-je pu m'adresser à une femme déjà vouée à des menées galantes, quand un si grand nombre de dames, et des plus haut placées, m'offrent l'hommage de leur début.» Il y avait de la vanité dans ce propos de l'empereur, mais il ne calomniait personne.

Si l'amour n'était pour Napoléon qu'une éphémère récréation, il comprenait fort bien l'irrésistible empire de cette passion sur des organisations même fortement trempées : il savait que le trait acéré qui glissait sans l'effleurer sur son naturel d'acier, gravait profondément les naturels moins énergiques que le sien : doué de la stoïcité d'Ulysse, Napoléon comprenait le tendre entraînement d'Achille. Plus d'une fois même il emprunta à l'amour des expédients politiques : témoin la mission amoroso-diplomatique que, le ministre Fouché aidant,

l'homme du siècle fit donner à madame Vis****, pour déterminer le cardinal Gonzalvi à signer le concordat ; témoin aussi l'anecdote suivante, déjà racontée par un spirituel écrivain, mais dont l'omission ferait lacune dans ces chroniques.

Après la paix de Tilsitt, il y avait à Paris un ambassadeur de la sublime Porte, dont l'empereur s'était ménagé, sinon l'alliance, du moins la neutralité. Il lui convenait qu'entre deux puissances vaincues, l'Autriche en 1805, la Russie en 1807, et qui devaient garder quelque rancune au vainqueur, même en lui prodiguant des caresses, il se trouvât un potentat dont l'une et l'autre pût redouter l'agression. L'empereur reçut magnifiquement l'envoyé du grand-seigneur; il l'enivra des magnificences de sa cour, des délices de sa capitale. Dans cette suite de jouissances, l'Opéra ne pouvait être oublié, et Napoléon voulut y conduire lui-même son hôte. Sa Majesté avait demandé la *Ca-*

ravane : le choix du spectacle était-il heureux ? Je ne le pense pas. Ces Turcs chantant à pleine gorge dans le meilleur français qu'eût pu produire le sieur Morel ; ces odalisques dont l'ambassadeur voyait, à l'aide de sa lorgnette, plisser la peau rosée, mais factice ; enfin, ces jambes de chameau laissant apercevoir des bottes à l'anglaise sous les housses qui les recouvraient, durent paraître quelque peu grotesques au vrai Mahométan admis à se récréer de toutes ces belles choses. Il savait vivre, l'honnête sectateur de l'islamisme : ses efforts pour comprimer des bâillements aussi impérieux que fréquents furent vraiment héroïques ; mais sa politesse ne triompha pas toujours..... Hélas ! il n'était pas au bout de son labeur : il allait avoir à supporter le ballet de *Télémaque*.... O Fénélon, lorsque ton chef-d'œuvre avait été traduit dans toutes les langues, ne pouvait-on t'épargner l'humiliation de le traduire en battements et en gar-

gouillades.... Cela me rappelle la courtoise maladresse de ces bons compatriotes de Méhul qui, pour célébrer sa présence parmi eux, le firent assister à la représentation d'un de ses opéras dépouillé de sa musique. Le ballet de *Télémaque* est la plus mythologiquement ennuyeuse composition qui jamais soit sortie d'une imaginative chorégraphique : l'ambassadeur dormit de la première à la dernière scène.

L'empereur, piqué au vif, dit au comte de Luçay, qui se trouvait derrière lui : « Il » faut à ce Mamamouchi des scènes plus ef- » fectives que celles arrangées par ce pau- » vre Gardel ; » et s'approchant de l'oreille du surintendant, Sa Majesté acheva sa communication à voix basse.

Quelques instants après, la vaste salle de l'Opéra était entièrement évacuée ; un spectateur, un seul restait dans une loge, qu'éclairaient à peine les lueurs vacillantes de deux quinquets, laissés allumés au lustre. Le

spectateur solitaire, c'était l'envoyé de la sublime Porte, dormait toujours. Soudain la loge s'ouvrit à bas bruit; deux des plus jolies odalisques du ballet, exposant avec générosité des parties de buste moins rosées que les épidermes de la scène, mais d'une superficie réelle, entrèrent et prirent place près du dormeur.... Une conversation alimentée de suaves accents s'engagea entre elles : dans son rêve, l'ambassadeur crut entendre le doux murmure d'un ruisseau, dont le génie des songes dessina à ses yeux les bords fleuris.... Les fleurs qui bordaient le ruisseau fantastique caressèrent-elles de leurs tiges penchées la barbe de l'excellence? Quelque pétale d'églantine à la nuance purpurine s'égara-t-il sur les lèvres du diplomate oriental? Je ne sais; mais il s'éveilla... Se rappelant alors qu'il se trouvait à l'Opéra, et voyant près de lui deux femmes charmantes, il dit, en s'assurant par le toucher qu'il ne rêvait plus : « Je savais bien, moi,

» que la pièce n'était pas finie. » Il est probable que les deux houris de l'Académie impériale de Musique, envoyées là par ordre, furent du même avis que son excellence; et huit jours après on vit sur le boulevard mesdemoiselles Hortense Foy et Désirée Legagneur, mollement bercées, chacune par un élégant coupé. Plusieurs beautés, que je me dispense de nommer, se montrèrent extrêmement curieuses d'apprendre si les deux équipages avaient été acquis, le même soir, comme prix du dénouement de la *Caravane*, entendu à la manière de l'ambassadeur turc. Ces dames attendaient avec impatience cette information, pour se prononcer sur le degré d'estime que méritait son excellence; j'ignore si elles furent informées. Toujours est-il certain que l'envoyé de Constantinople déclara que l'empereur s'entendait on ne peut mieux à dénouer les opéras orientaux.

Dans un assez bref espace de temps, qu'il est peu important de déterminer avec pré-

cision, les événements se pressèrent à l'Opéra : un Zéphir de la contrée s'envola vers les régions hyperboréennes, emportant sur ses ailes une princesse transfuge de la scène tragique, et qui devait être accueillie là-bas au pied d'un trône, sans que le messager aérien se trouvât suffisamment payé de ses frais de transport. Pauvre Zéphir ! il n'avait pas prévu qu'une femme, quelle que soit sa pesanteur spécifique, est quelquefois plus légère que l'oiseau.

Par malheur, tout le monde dans l'empire lyrique ne *planait* pas avec un égal bonheur: on venait de monter un ballet intitulé, je crois, *Minerve*, où du moins mademoiselle Au***, vous savez, la Raison de 1794, représentait cette déesse dans l'œuvre chorégraphique. Or, au moment où *la Gloire* sur laquelle on la faisait apparaître, traversait le théâtre à hauteur des frises, un mécanisme se rompit, et l'actrice tomba sur la scène. Elle se brisa une cuisse.

Mais l'intérêt que l'on prenait, en général, à la Vénus de l'Opéra n'était pas partagé par certaines classes de dévots que gouvernaient les bons jésuites, qui, sous le nom de *Pacanaristes*, et malgré la toute-puissance de Napoléon, essayaient de renouer en France la chaîne de sourdes menées rompue en 1762, en rapprochant le mieux qu'ils pouvaient les brandons toujours brûlants de l'esprit de parti. « Mademoiselle A****, disaient ces congréganistes, a reçu le châtiment du rôle sacrilége qu'elle joua en 1794 : Dieu l'a punie d'avoir voulu s'asseoir sur son autel. » — « On ne dira pas, répondit-elle en riant, lorsqu'on lui apprit cette sorte d'anathême; on ne dira pas que je sois punie par où j'ai péché, car c'est contre mon gré que j'ai joué la Raison en 1794 et Minerve cette année : dans les deux circonstances, on me faisait sortir de mon emploi. » Malgré les malédictions de la gent dévote, mademoiselle A**** guérit parfaitement; mais

elle ne remonta plus sur la scène : ce fut une perte réelle, quoiqu'il y eut à l'Opéra une grande concurrence pour les rôles de Vénus.

Tandis que ces événements se passaient, mademoiselle Bigottini, cette mime par excellence dont le nom est venu certainement jusqu'à vous, quoiqu'une éternité de trente ans ait passé sur ses triomphes; mademoiselle Bigottini se plaçait au rang des dames Gardel, Coulon, Chevigny, Clotilde, qu'elle devait bientôt surpasser dans la pantomime.

Cette adorable comédienne (charmante danseuse serait trop peu dire) avait vu s'éloigner ce vaillant Eugène qui, dit-on, n'avait pas achevé ses premières armes dans la prestigieuse campagne d'Italie quand il la connut; mais si elle n'était plus reine de ce noble cœur, il lui arrivait peut-être encore d'être vice-reine par occasion :

On en revient toujours
A ses premiers amours.

Il va sans dire que tant de grâces, de charmes et de talent n'en étaient pas réduits à des éventualités de tendresse : il serait peu bienséant de compter les mortels que Bigottini favorisa; mais l'on peut dire qu'elle avait autant d'adorateurs qu'il se trouvait de spectateurs dans la salle de l'Opéra lorsqu'elle jouait. Tout fructifie dans la nature : cette excellente mère aime à produire et le sentiment a sa fécondité. Mais les lois immuables de la création ne sont pas celles de la société : des choses essentiellement licites, au jugement de la providence, sont quelquefois inopportunes, considérées sous le point de vue social. Le public se plaignit d'une absence obligée de mademoiselle Bigottini vers le milieu de la période impériale; cette inimitable mime elle-même s'en affligea, tant il est vrai que les plus douces causes amènent, en certains cas, des effets désobligeants. Selon certains rapports, un fier hidalgo avait déterminé cette éclipse

d'un astre de l'Opéra ; d'après une autre version, elle devait être attribuée au plus beau des danseurs : c'était avoir hasardé un pas de deux bien excentrique. Passons.

Nous avons vu que l'Opéra était devenu, durant la révolution, une arène politique où les puissances du temps entretenaient l'esprit public a grand renfort de sujets républicains. Ces opinions avaient-elles élu domicile en ce lieu, et en étaient-elles devenues les pénates? On serait tenté de le croire; car durant le consulat et les premières années de l'empire, notre première scène lyrique exploita peu la circonstance : de tous les spectacles de Paris, ce fut celui où l'on brûla le moins d'encens à la gloire de Napoléon. Chaque fois que le grand homme se montrait, l'enthousiasme éclatait dans la salle; mais à la fin de 1807 encore, la scène, à part quelques cantates, restait muette d'éloges pour le guerrier législateur. L'honnête directeur et le surintendant brodé sur tou-

tes les coutures, appelaient de tous leurs vœux une œuvre impérialiste; ils ne recevaient que des *Amphion*, des *Abencerages*, des *Roger de Sicile*, opéras dès long-temps oubliés, avec lesquels sombrèrent les partitions de Méhul, de Cherubini et de Berton, dignes d'un meilleur sort. Enfin, M. Esmenard composa *le Triomphe de Trajan*, poème dans lequel un trait de clémence de cet empereur romain, se trouvait reproduit avec assez d'habileté, pour reporter toute l'admiration du public sur un trait semblable de Napoléon : le pardon accordé au prince d'Hasfeld. On sut gré à Esmenard de cette ingénieuse allusion : elle était méritée. Un prussien traité avec confiance par le triomphateur d'Iéna, avait conspiré contre lui ; mais touché du désespoir d'une jeune épouse, le nouveau Trajan s'était empressé de livrer aux flammes les preuves écrites du crime, afin de ne pas condam-

ner. Les souverains qui savent l'histoire y recueillent quelquefois du bon.

M. Persuis avait composé pour le *Triomphe de Trajan*, une musique savante, large, retentissante, qui s'harmoniait bien avec les beaux sentiments exprimés dans le poème. Un spectacle grandiose ajouta encore à la splendeur du sujet. Pour la première fois on vit des chevaux sur la scène lyrique : ceux du sieur Franconi furent attelés au char triomphal du vertueux César, et des chevaliers romains firent caracoler leurs fiers coursiers sur le plancher qu'effleurait à peine, en d'autres instants, le pied des Bigottini, des Clotilde, des Gardel, et celui non moins léger des zéphirs qui voltigeaient près de ces nymphes aériennes.

Lainez, vieux-jeune premier, qui dissimulait bien encore la soixantaine, sous une perruque blonde et un maillot matelassé, Lainez chantait en chevrottant, mais avec

toute la chaleur d'un comédien consommé, le rôle de Trajan : chant du cygne de cette puissante mais peu mélodieuse capacité lyrique. Le tout ensemble, paroles, musique, mise en scène, allusions, procura d'abondantes recettes. Ce fut un des beaux succès obtenus à l'Opéra durant le règne de Napoléon.

Il fut cependant surpassé par la vogue délirante de *Nina ou la Folle par amour*; à la représentation de ce ballet, imité d'un opéra comique joué à la Comédie Italienne, on vit se rouvrir les cataractes de larmes qu'avait fait couler jadis madame Dugazon. La suave mélancolie d'un amour qui souffre; l'espérance, survivant à la raison pour consoler de sa perte; le bonheur d'une amante ramenant avec lui cette raison elle-même : toutes ces nuances délicates de sentiment que la physionomie de la comédienne devait exprimer sans le secours de la voix, étaient rendus par mademoiselle

Bigottini avec un talent admirable. Son geste savamment étudié, sans qu'on pût y retrouver les traces de l'étude, l'abandon gracieux de sa taille, l'expression tour-à-tour animée et languissante de ses beaux yeux; surtout l'absence de ces poses laborieuses qui révèlent les allures de la danse, tout contribuait à la perfection d'un jeu dont l'actrice du théâtre italien était restée loin, avec toutes les ressources qui manquaient à celle de l'Opéra. Des privations que le genre imposait mademoiselle Bigottini faisait surgir des richesses nouvelles. Du reste, le chorégraphe Milon, auteur du ballet, avait eu l'heureuse idée d'appliquer la musique de Daleyrac à toutes les situations intéressantes de la pièce; et sans enlever à Marsollier le mérite des paroles de son opéra, on peut dire que le silence d'une danseuse avait été plus poète que lui.

Je ne connais rien de plus triste qu'un entr'acte, viduité d'intérêt, interposée

entre deux séries d'émotions : inertie de l'ame succédant parfois à de vives agitations. Dans cette situation, vous accueillez tout ce qui peut vous récréer; les œuvres du génie seraient alors de trop; il y aurait excès dans les recherches de la pensée : les badinages de l'esprit suffisent; et les journaux de théâtre, qui voltigent un soir sur les bords du Lethé et s'y engloutissent le lendemain, sont vraiment tout ce qu'il faut. Aussi la plus spéciale de ces feuilles fut-elle baptisée du nom de l'espace de temps qu'elle était destinée à remplir : on l'appela *l'Entr'acte*. Excellente spéculation, ma foi, tombée un beau jour de cette corne d'abondance d'où s'échappent, hélas! plus de déceptions que de chances fécondes. Le créateur de l'*Entr'acte* avait eu une heureuse idée; d'autres en profitent : toujours l'application du *Sic vos non vobis*.

La feuille que je viens de nommer, et qui fut imitée par beaucoup d'autres avec plus ou moins de succès, date des dernières an-

nées de la restauration; sous l'empire, on s'ennuyait durant les entr'actes à se décrocher les os maxilaires, à moins que quelqu'un, dans la salle, ne voulût bien donner le spectacle de certaines excentricités, ce qui, par bonheur, arrivait souvent. Pour le spectateur doué d'une ouïe subtile, le voisinage des loges n'était pas non plus sans intérêt, et souvent, je l'avoue, j'ai collé mon oreille à la cloison qui sépare ces étroits réduits, pour m'initier à ce qui s'y disait. Si j'écrivais un traité de morale, je me garderais d'y consigner cet aveu; mais le chroniqueur doit avoir les coudées franches pour grossir son bagage : la grave histoire laisse tomber tant de choses sur sa route. Un soir donc que j'avais écouté, sans autre raison justificative que celle du barbier Figaro, *afin de bien entendre*, je recueillis à travers les ais qui me séparaient de la loge voisine, l'anecdote que je vais vous redire, confiée par certaine bayadère du lieu à l'une de ses intimes, pour

l'instruction de cette dernière. J'éviterai de raconter à la première personne : il ne serait pas impossible que ma danseuse de 1810, quelque peu décrépite en 1845, ne finît sa vie, dans un bain de tièdes souvenirs, aux Batignolles ou à Belleville; je dois lui épargner la reproduction de son récit direct du temps de l'empire.

Les bonnes grâces de mademoiselle B*** étaient tarifées, dans le monde galant, au prix de 500 francs; on m'a même assuré, mais j'hésite encore à le croire, que cet article se trouvait coté à la bourse. Mademoiselle B*** avait ses idées : plusieurs fois, d'opulents entreteneurs s'étaient fait présenter à elle sans avoir fait accepter leurs hommages ; notre systématique demoiselle pensait fermement que la tendresse parcellaire valait mieux. Sous quel point de vue considérait-elle la chose? je l'ignore; mais ce moyen lui avait réussi : elle possédait un capital d'environ 50 mille francs, déposé

chez un notaire de Paris; et cette pensionnaire de l'Opéra aimait tant à capitaliser, qu'à peine un billet de 500 francs était entre ses mains, qu'elle se hâtait d'en grossir son dépôt.

Les mesures les plus sages ont leurs inconvénients, et les plus actives professions leur morte saison. Il arriva qu'un jour mademoiselle B*** ayant trouvé sa bourse absolument vide, à l'heure où sa cuisinière y faisait un appel pour le marché du lendemain, elle se vit contrainte de recourir à son notaire, qu'elle pria par écrit de lui envoyer 500 francs.

Or, vous saurez que parmi les clercs du garde-notes, il s'en trouvait un vivement épris des charmes de la jolie cliente; mais 500 francs! Le pauvre apprenti praticien se voyait dans la situation du gastronome sans argent arrêté devant l'étalage de Chevet. Et remarquez combien la destinée se plaît quelquefois à tourmenter les pauvres mor-

tels : ce fut précisément l'amoureux jeune homme que son patron envoya chez mademoiselle B***, porteur d'un billet de 500 francs.... Tantale, cette mythologique allégorie des désirs qu'on ne peut satisfaire, se réalisa-t-il jamais d'une aussi poignante façon.

Mais le clerc était beau garçon; il savait sa basoche par cœur : j'ajouterai quelque chose à ses fastes, en disant qu'il s'exprimait avec l'accent de l'exaltation. En vérité, je vous le dis, mesdames, ce jeune homme venait d'imaginer une indignité. Et notez qu'il l'avait méditée : le crime avec préméditation, rien de moins; car l'audacieux soupirant s'était peigné, rasé (on se rasait alors), paré, parfumé; le traître avait même poussé la perfidie jusqu'à se faire conduire en char numéroté chez mademoiselle B***, afin de ne pas altérer le lustre de ses bottes cirées à l'œuf.... on en était là sous l'empire, époque éclatante, sauf pour les chaussures.

Notre clerc endiablé se fait annoncer à la danseuse sous son nom, parfaitement inconnu d'elle ; je crois même qu'il y ajouta une particule, car la porte du boudoir s'ouvrit à deux battants pour lui livrer passage. Après quelques lieux communs d'une galanterie outrée, le téméraire aventurier s'avança vers la cheminée et déposa religieusement sur sa tablette le billet de cinq cents francs... Frémissez, mesdames, le scélérat, digne d'être roué, garda dans sa poche la lettre du notaire.

Mademoiselle B***, souriant à la fortune qui remettait, pensait-elle, du vent dans ses voiles, indiqua à l'inconnu, sans doute illustre, une place près d'elle sur son canapé ; l'entretien s'engagea avec une aisance toute particulière ; le clerc était disert, et son bavardage plut infiniment à mademoiselle B***. Mais tout sujet de conversation s'épuise : l'homme que notre bayadère tenait pour un prince russe, tout au moins, se leva.

— A propos, s'écria-t-il, comme frappé d'un souvenir qui n'était pas à propos du tout, j'allais bien oublier de vous remettre une lettre qu'on m'a donnée pour vous.

Et la lettre fut remise.

Mademoiselle B*** la lut avec une lenteur qui accusait quelque préoccupation méditative; l'aspirant garde-note, qui ne manquait pas de pénétration, vit tout d'abord que l'orage ne sortirait pas du nuage léger qui s'était formé sur le front de sa conquête; seulement il était évident qu'elle cherchait un biais pour esquiver le ridicule de sa situation.

— Très bien, monsieur, dit-elle enfin d'un ton moitié sérieux, moitié enjoué....

— Vous me pardonnez donc, adorable Eugénie, en faveur de l'amour le plus brûlant, le plus....

— Un instant, jeune homme; je puis pardonner à votre audace, mais non pas à votre amour : c'est ma manière de voir. Un

trait hardi a le mérite du courage à défaut d'autre, poursuivit la danseuse avec un plissement de lèvres quelque peu dédaigneux : quant à l'amour, je veux le choisir.... Et vous allez me demander un reçu de ces 500 fr., ajouta mademoiselle B*** en indiquant du doigt le billet déposé sur la cheminée?

— Mais oui, mademoiselle, répondit le clerc en hésitant.

— Et si j'allais prier monsieur votre père de l'écrire et de le signer, ce tour, je crois, vaudrait bien le vôtre.

Le clerc pâlit.

— Rassurez-vous, reprit mademoiselle B***, satisfaite d'avoir montré au jeune homme le précipice dans lequel il pouvait être plongé; j'ai l'ame bonne; mais je ne sais écrire que le matin.

Et le lendemain, le Lovelace par escroquerie sortit de chez la danseuse en disant :

— Il faut toujours qu'une dame de l'Opéra retrouve son compte en toute chose.

XXXIII.

LES HABITUÉS DE L'OPÉRA SOUS L'EMPIRE. — L'ORIFLAMME.

L'Académie de Musique, malgré le succès d'*Aristippe*, de *la Vestale*, de *Fernand Cortez*, du *Triomphe de Trajan* et de *Nina*; malgré la précieuse acquisition de mademoiselle Himn, depuis madame Albert, jeune première du chant dont le besoin se faisait vivement sentir; l'Académie de musique, dis-

je, resta, durant la période impériale, au-dessous de l'Opéra comique, quant au nombre et même à la qualité des nouveautés. Feydeau s'enrichit en peu d'années d'une multitude d'ouvrages, dans lesquels plusieurs bons compositeurs avaient été dignement inspirés par l'esprit des poètes : Boïeldieu, Berton, Catel, Gavaux, Cherubini, Daleyrac, Méhul, Paër, Nicolo, sur des textes de Vial, Dupaty, Etienne, Hoffmann, Alexandre Duval, Bouilly, Marsollier, s'étaient inscrits ou maintenus au rang de nos premiers harmonistes; tandis que l'Opéra, languissant dans son inerte magnificence, exerçait la lorguette des spectateurs beaucoup plus qu'il ne captivait leurs oreilles. On voyait alors ce qui s'était déjà vu plus d'une fois, la danse soutenait la musique au lieu d'être soutenue par elle. L'imagination des poètes lyriques, qu'un écrivain moderne appelle avec irrévérence des *paroliers*, ne pouvait apparemment s'élever que par rares inter-

valles jusqu'au grand opéra; et les compositeurs dont l'aile était plus forte ne planaient que rarement à la hauteur de cette région, parce qu'on n'est pas encore parvenu à s'y contenter d'une nourriture de notes.

Je vous ai nommé mademoiselle Himm : c'était une toute jeune élève du Conservatoire, premier prix en 1806, et qui avait débuté à l'Opéra avec tout le succès d'un beau talent et d'une exquise beauté. Le chant s'était encore recruté, je ne puis en bonne conscience dire enrichi, de mademoiselle Jamars, dont la voix se composait de gros tuyaux ajoutés aux orgues formidables de mesdemoiselles Branchu et Armand. Dans la danse, de nouvelles prêtresses se joignaient aux anciennes pour occuper les distributeurs de louanges et de critiques, mais plus habituellement les lorgnettes des habitués de l'orchestre. Mesdemoiselles Mareiller cadette, Vigny et Millière se pla-

çaient tout doucement au niveau des Gardel, des Bigottini, des Clotilde : les cœurs alternaient entre l'été de ces dernières et le printemps de leurs jeunes émules.

Et ces cœurs palpitants étaient nombreux dans l'intervalle qui s'écoula entre la paix de Vienne, en 1809, et les premières hostilités de cette dernière guerre du Nord, où la fortune de Napoléon devait périr. Ce grand homme était bien alors le roi des rois; les salons des Tuileries s'encombraient chaque matin de majestés ; il n'était pas toujours donné aux simples altesses de parvenir au-delà de cet autre *œil-de-bœuf* qu'on nomme la salle des maréchaux. Les jours de représentation à l'Académie impériale de Musique, tous ces nobles étrangers, monarques à couronnes fermées et fretin régnant, se pressaient au théâtre de la rue Richelieu : c'était une bigarrure toute chatoyante, tout étincelante d'uniformes, de cordons, de broderies, de joyaux, accompagnant des

physionomies allemandes, russes, italiennes, espagnoles de la plus curieuse variété : jamais je n'ai vu réalisation plus complète du congrès de cire habituellement réuni dans le salon de M. Curtius. A travers ce musée vivant, on voyait ressortir quelques personnages, faisant relief ou par leur réputation, ou par leurs perfections physiques, ou par cette laideur extrême qui, comme la beauté, mais dans des conditions différentes, fixe assez souvent l'attention.

Vers le printemps de 1811, il était rare qu'on ne vît pas à l'Opéra un beau jeune homme blond, joli, d'une taille d'abeille élancée, et dont la mise était toujours des plus excentriques, soit qu'il se montrât en bourgeois, soit qu'il portât l'uniforme russe. Ce brillant cavalier, vers lequel étaient habituellement braquées les lorgnettes des dames, était un aide-de camp de sa majesté le czar Alexandre, en mission près de l'empereur Napoléon :... il se nommait Czerni-

cheff.... L'envoyé hyperboréen fut, à cette époque, le créateur d'un genre de diplomatie d'une nature aussi nouvelle qu'agréable pour celui qui s'y livrait. Le système de M. de Czernicheff consistait à faire la cour aux dames pour s'initier aux secrets des maris ; il n'adressait ses hommages qu'aux femmes de ministres ou de conseillers d'état. Je ne sais jusqu'à quel point la politique s'épancha dans l'abandon des beautés que le seigneur russe parvint à intéresser ; mais on sait qu'en général une femme tendre a peu de secrets pour l'homme qui ne lui permet aucune autre réserve. Il se trouva que M. de Czernicheff était assez instruit par de demi-confidences, échappées à travers un assortiment fort complet de soupirs, pour tenter, auprès d'un pauvre employé de la guerre, un genre de séduction qui le rendit dépositaire et d'un plan de campagne médité par l'empereur, et du chiffre approximatif des troupes qui de-

vaient concourir à son exécution. L'infortuné commis fut fusillé; et les dames trop confiantes s'indignèrent des procédés d'un monstre qui n'avait été tendre que par expédient. Qu'il y eût eu mort d'homme à la suite de leurs indiscrétions, c'était beaucoup moins grave, à leur avis, que l'outrecuidance d'un étranger assez impertinent pour n'avoir pas pris leur tendresse au sérieux. Au moment où nous écrivons, M. de Czernicheff est, dit-on, feld-maréchal; mais s'il eut, en 1811, retardé son départ de Pasis d'un quart-d'heure, tout porte à croire qu'il n'eût jamais revu les bords de la Newa.

Parmi les personnages éminents que l'on rencontrait souvent à l'Opéra, le regard des spectateurs s'arrêtait tout d'abord sur une sorte de fermier, aux traits communs, à la corpulence épaisse, dont le costume consistait le plus souvent en un frac militaire gris, sans ornement, et qui donnait à cet homme l'apparence d'un gros infirmier,

engraissé des soustractions faites sur la nourriture des malades. Ce personnage n'était pourtant rien moins que le prince de Schwarstzemberg, ambassadeur d'Autriche, et l'un des plus grands seigneurs de la cour du diaphane François II.

Mais ce qui frappait surtout, lorsqu'on arrivait un peu tard à l'Opéra, c'était une loge d'où partaient des reflets scintillants comme la *santa casa* de Notre-Dame-de-Lorette. En braquant sa lorgnette sur ce foyer éblouissant, on découvrait, couronnant un habit constellé de pierreries, une figure d'homme si atrocement laide, que Pélisson, de hideuse mémoire, eût passé pour un Adonis auprès du personnage que j'essaie de dépeindre. L'espèce d'Azor dont il s'agit ici représentait pourtant, auprès de l'empereur Napoléon, l'un des plus beaux princes de l'Europe : cette tête, revêtue, à sa partie antérieure, d'un cuir jaunâtre mal tanné, et percée avec la plus fantastique ir-

régularité, sous prétexte d'yeux, de narines et de bouche, renfermait et combinait habilement avec les nécessités politiques du moment, la diplomatie de l'empereur de Russie. C'est vous avoir dit que l'homme-joaillerie de l'Opéra était le prince de Kourakin, seigneur aussi spirituel, aussi affable qu'il était laid; et c'est, en vérité, vous donner une haute idée de son esprit et de son caractère.

En 1811, son altesse se trouvait encore assez mal remise des suites d'une catastrophe, durant laquelle cet ambassadeur avait servi de marche-pied à trois ou quatre mille personnes. Rien de moins allégorique que cette assertion : c'est une tradition conservée à Paris que le souvenir du bal donné en 1810 par le prince de Schwartzemberg, aux allures d'infirmier militaire, dont je vous parlais tout-à-l'heure; et plus d'une famille pleure encore une charmante jeune fille, ou un jeune officier riche d'espérances,

qui trouva la mort dans cette fête, qu'un terrible incendie termina. On a dit, témérairement, sans doute, que l'empereur Napoléon, avant d'assister à cette solennité, ne s'était pas assez inspiré du *Timeo Danaos et dona ferentes;* je crois ce soupçon calomnieux : le sinistre de l'hôtel Schwartzemberg fut un malheur, non une conspiration. Pour revenir au prince de Kourakin, il eut le malheur d'apparaître au milieu de ce désordre, brillant comme un soleil. Or, les voleurs de l'époque, qui, sans être aussi experts que nos escarpes, savaient cependant profiter d'une occasion, se ruèrent sur le diplomate surabondamment endiamanté ; quelques bousculades le renversèrent; et, pour lui porter secours, d'officieux assistants le débarrassèrent de ses joyaux, afin que, moins chargé de richesses, il pût se remettre plus facilement debout. Le pauvre ministre, foulé aux pieds, pétri, moulu, fut enfin relevé et porté mourant à son hô-

tel, bien convaincu, s'il lui restait quelque faculté de réfléchir, des inconvénients d'une magnificence trop apparente.

Parmi les habitués de l'Opéra qui semblaient alors appartenir à l'ornementation de la salle, tant ils étaient assidus, comme de nos jours, M. Guillaume et feu le prince Tufiakin, on distinguait promptement le comte Dem***, déjà réduit à l'état de charpente osseuse, pour n'avoir pas suffisamment médité sur l'enjeu de vie qu'il émettait sur le tapis de ses plaisirs. Aussi quelle expérience ce Russe opulent avait acquise! Dans ce tourbillon de galanterie, qui bruissait incessamment à Paris, personne n'avait de connaissances spéciales plus éludées que M. Dem***; il ne se trouvait pas une nymphe en exhibition sur la scène de l'Académie impériale de Musique qui n'eût coûté à ce seigneur quelques onces d'embonpoint, et n'eût avancé de quelques jours le terme prochain de son existence.

Madame la comtesse Dem*** était aussi une des habituées de l'Opéra : aimable, spirituelle, passionnée, séduisante sans être jolie, et tournant plus de têtes que les plus parfaites beautés, cette dame russe avait produit, sous le consulat, la plus vive sensation dans le monde parisien. Elle avait répondu, dit-on, innombrablement à cet appel de l'admiration, et la charmante comtesse ne glissait pas moins rapidement que son époux sur la pente de la vie. Elle arriva au terme avant lui; vous pouvez voir, au cimetière de l'Est, le magnifique mausolée que le comte moribond eut le temps d'élever à sa femme avant de se coucher dans son propre tombeau.

Non loin de la loge où madame Dem*** écoutait les fleurettes des beaux de l'empire, murmure encore caressant d'une galanterie réduite pour elle au charme de la fable, s'épanouissait la pléthore fleurie de madame R***. Quel contraste l'imagination devait

concevoir à l'aspect de ce voisinage, si, comme on l'a dit, l'amour et ses plus doux mystères ne furent pour madame R***, même au sein de l'hymen, que des traditions mythologiques.

A propos de mythologie, je vous dirai qu'un soir, à l'Opéra, on me montra l'Emilie de Demoustier, cette beauté inspiratrice que vous voyez svelte, vaporeuse comme une sylphide, courir, sans les courber, sur toutes les fleurs que créa la muse du poète.... O désillusion fâcheuse de la réalité ! Emilie était une grosse femme courte, dont l'abdomen et la gorge, par la plus disgracieuse intimité, ne formaient qu'une seule éminence, sous laquelle toute forme de taille avait disparu.... Oh ! les poètes ! les poètes ! comme ils nous trompent !

J'ai dit que Grétry avait fait entendre le chant du cygne, à l'Opéra, dans deux compositions où sa grâce seule s'était retrouvée : *Anacréon* et *le Casque et les Colombes ;* il

ne mourut cependant qu'en 1813, dans l'asile où s'était reposé un moment la philosophie cruellement balottée de J.-J. Rousseau : à l'ermitage de Montmorency. Grétry avait aussi sa philosophie, qui, pour révéler le musicien, comme vous allez pouvoir en juger, n'émanait pas moins d'une ame stoïque, d'une puissante résignation. Lorsqu'il sentit approcher son heure suprême, il fit appeler M. Berton, son ami, et, après l'avoir entretenu froidement de sa mort prochaine, il continua avec un suave sourire :

— Mon ami, *je me suis amusé* à composer un *De Profundis* pour mes propres funérailles; c'est toi que je charge de le faire exécuter, et tu n'as pas trop de temps pour organiser ton orchestre. Mon bon ami, Persuis t'aidera dans ce soin.

— Allons donc, Grétry, répondit l'auteur d'*Aline*, éloigne ces idées; tu souffres, sans doute; mais ta maladie n'est pas mortelle.

— Pardon, mon ami, je me sens bien, et

je serais désespéréque, faute d'y avoir songé à temps, mon *De Profundis* fût mal exécuté. Ecoute-moi donc : j'ai toujours remarqué que, dans les églises, les contre-basses avaient un son extrêmement sourd ; pour éviter cet inconvénient, je te prie de les faire placer sur des marche-pieds très élevés.

Cette recommandation musicale *in extremis* ne put recevoir son application ; le *De Profundis* composé par Grétry ne fut pas trouvé dans ses papiers.

Heureux l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion !* heureux le poète gracieux qu'on avait surnommé le Tibulle français ! ils ne virent pas la France envahie par l'étranger : Grétry n'entendit à ses derniers instants que le bruit lointain de nos désastres ; et l'on put, en 1814, abuser les dernières pensées de Parny sur le canon qui tonnait aux portes de Paris, c'était, lui dit-on, l'annonce d'une victoire.... Hélas ! c'étaient les derniers efforts d'un empire expirant.... Parny croyait

que partout où Napoléon combattait, il n'y avait pas d'échec possible ; il mourut en demandant que l'on couvrît de roses le lit sur lequel la vie l'abandonnait : digne fin d'un épicurien aimable, dont toutes les poésies avaient été un suave et souvent trop subtil parfum.

Cependant l'Opéra, redevenu une arène politique, mais par allusion, jetait chaque soir au public attiédi de la capitale les excitations lyriques modulées par M. Persuis, je crois, sur un poème de MM. Etienne et Baour-Lormian, intitulé *l'Oriflamme*. J'arrivais à Paris chargé d'une mission de l'empereur ; je courus au théâtre de la rue Richelieu ressaisir, s'il était possible, au sein des illusions, une espérance de salut qui venait de m'échapper au milieu des sanglantes réalités du champ de bataille. Je n'avais pu m'y tromper, la fortune du grand homme expirait ; son agonie héroïque coûtait cher aux alliés, sans doute ; mais c'était

son agonie. Parlons de *l'Oriflamme*. Dérivis, dans le rôle de Charles Martel, était admirable d'énergie; on frémissait en le voyant les cheveux épars, une hache à la main, et tenant embrassé le fameux labarum des Francs. Un tremblement convulsif gagnait les spectateurs, excité par les détonations de cette voix, puissante qui s'unissant à la vocalisation déchirante de madame Branchu, comme, en ce moment, se mêlaient dans les plaines de la Brie, les feux de nos bataillons aux protestations incessantes de l'artillerie française. En un mot, il y avait dans le jeu, dans le chant de Dérivis une expression martiale si chaleureuse; il s'élança hors de la scène avec une telle impétuosité, lorsqu'on baissa le rideau, que je m'écriai : « C'en est fait, notre première basse-taille court se joindre aux légions de Napoléon. » Vous le dirai-je, j'étais séduit par ce mouvement héroï-lyrique, au point que je me précipitai vers la sortie des acteurs pour

suivre l'effet d'un si noble transport.... Mon homme parut, encore haletant de sa fougue guerrière; il semblait attendre quelqu'un avec impatience; mon admiration en augmenta. Je cru qu'OEdipe attendait Polynice-Nourrit pour l'emmener à l'armée. Enfin, las sans doute du retard apporté à son ardeur chevaleresque, mon héros s'écria : « Eh! venez donc, madame Branchu, le chapon truffé sera froid. » Expliquez-vous donc les enthousiasmes de la terre.

XXXIV.

MARTYRE D'UN TENOR. — LA FAMILLE ROYALE A L'OPÉRA.

Nous avons vu dans plusieurs circonstances, et toujours auxiliaire de la fortune politique qui régnait, l'Opéra s'associer avec docilité aux inspirations du pouvoir gouvernant, et réfléter les rayons du soleil élevé sur l'horison. Républicain sous la convention et le directoire, visant aux allusions

monarchiques sous le consulat, impérialiste sous l'empire, et patriote au moment de l'invasion étrangère, il avait été du moins constamment français à chacune de ces époques, autant que la musique italienne ou allemande le lui avait permis. Le *par ordre*, en imprimant une direction, un esprit aux manifestations de ce théâtre, ne s'était jamais révélé par des prescriptions honteuses. Cette coupe de fiel devait être présentée, en 1814, au doyen de nos célébrités lyriques, à celui qui, dans tous les temps, s'était fait remarquer par son patriotisme.

Il fut ordonné, le 3 avril, à Laïs de chanter, en présence des souverains alliés, deux misérables couplets qui ne pouvaient avoir été composés que par quelque savetier. Mais ce qu'on ne voudra pas croire, c'est que ces couplets étaient imposés au chanteur par le gouvernement provisoire : par deux ou trois de ces sénateurs qui devaient « combattre entre les tombeaux de

leurs pères et les berceaux de leurs enfants.» Pardonnez-moi de salir ma page en y consignant cette ordure; mais la honte aussi peut profiter à l'expérience. L'infortuné Laïs, pâle, malgré son masque de rouge s'écaillant sous une sueur froide et ruisselante; Laïs, la poitrine oppressée, chancelant sur ses jambes tremblantes, chanta donc ceci :

Vive Guillaume
Et ses soldats vaillants,
De ce royaume
Il sauve les enfants.
Par sa victoire
Il nous donne la paix,
Et compte sa gloire
Par ses nombreux bienfaits.

Vive Alexandre,
Vive le roi des rois;
Sans rien prétendre,
Sans nous dicter des lois,
Ce prince auguste
A le triple renom
De héros, de juste,
De nous rendre un Bourbon.

Louis XVIII était homme d'esprit, chacun le sait; mais ce que tout le monde n'a pas été à même d'observer, c'est que l'esprit de ce prince s'aiguisait ordinairement de malice, et l'une des récréations favorites de Sa Majesté consistait à mettre les gens en opposition avec eux-mêmes. Le père de la charte avait profité en homme habile de toutes les conversions, de toutes les apostasies; mais il conserva toujours, au fond du cœur, un petit levain rancunier contre les bonnets rouges déteints jusqu'au blanc, et contre les ex-impérialistes qui, sous les fleurs de lys dont ils semaient leur dévouement, laissaient apercevoir les traces de l'aigle débrodé.

Un matin du mois de novembre 1814, le roi se trouvant de belle humeur, fit appeler Martainville, alors rédacteur du *Journal de Paris*. La famille royale devait, le soir même, aller à l'Opéra; ce que le spirituel journaliste avait annoncé dans le numéro

du jour en ces termes : « Aujourd'hui le » mot *par ordre* est un appel fait au plai- » sir ; rejouis-toi, peuple, tu verras ton » roi, ton roi sensible et bon comme la » nation qui est heureuse de lui obéir. » Or, je vous le demande, l'audience donnée à M. Martainville ne sentait-elle pas d'une demi-lieue la gratification sur la cassette. Le spirituel écrivain fut introduit dans le cabinet de Sa Majesté, qu'il trouva assise devant la fameuse table d'Hartwel ; le pupitre sur lequel avait été tracée la charte :

Ce beau travail vingt-cinq ans médité.

— Mon cher rédacteur, dit Louis XVIII, avec un sourire dont l'affabilité ne déguisait pas parfaitement une arrière-pensée, j'ai lu votre article de ce matin : il est fort obligeant.

— Sire, obliger son roi, c'est confondre dans une même tâche le devoir et le plaisir.

— C'est la manière de faire les choses qui en relève le prix... *Est modus in rebus,* ajouta Sa Majesté, dont la mémoire charriait sans cesse des citations latines. Puis le roi poursuivit avec le plus gracieux sourire : il faut que je vous fasse un cadeau M. Martainville.

— Votre Majesté a trop de bonté, répondit le journaliste, dont le cœur sautillait d'émotion sous son gilet; le bonheur de louer les actions de son règne porte avec lui sa récompense.

— N'importe, je tiens à ce que vous acceptiez... tenez.

Le roi, qui avait pris sur sa table une feuille de papier imprimée, la remit à l'écrivain royaliste... *C'était le journal de Paris* du 2 février 1814. M. Martainville regarda Louis XVIII en manière d'interrogation, et Sa Majesté reprit.

— Lisez le feuilleton, mon cher rédacteur.

Or, ce feuilleton rendait compte de *l'Oriflamme;* on y lisait : « Déjà l'oriflamme » brille! que dis-je, chaque régiment a la » sienne : ce sont ces aigles tant de fois » victorieuses et que l'ennemi ne voit ja- » mais sans effroi. Aujourd'hui la véritable » oriflamme des Français, c'est l'épée de leur » souverain : elle ne brillera pas vainement... » Les transports qui se communiquaient du » théâtre à la salle ont fait de cette repré- » sentation une fête nationale, à laquelle » une seule circonstance pouvait ajouter » un nouvel éclat; mais une loge était res- » tée vide. »

— Quand vous chantiez ainsi *l'Oriflamme*, M. Martainville, vous étiez voué au rouge, reprit le roi avec un sourire narquois; et c'est, je crois, vous faire un joli cadeau que de vous rendre cette harangue chaleureuse, maintenant que vous êtes voué au blanc.

Martainville avait trop d'esprit pour pren-

dre mal la chose; il remercia le roi en riant; mais son rire fut beaucoup plus franc lorsqu'en rentrant chez lui, il trouva une bague valant un millier d'écus, et que personne ne se souvint depuis de lui avoir vue au doigt.

Du reste, il faut rendre à la mémoire de Martainville la justice de déclarer qu'il professa toujours des opinions royalistes, même à cette époque terrible où de semblables opinions conduisaient au tribunal révolutionnaire.

« Martainville, âgé de quinze ans, dit M. Brazier, dans ses *Chroniques des Petits Théâtres de Paris*, et se trouvant encore sur les bancs du collége de l'Egalité (collége de Louis-le-Grand), fut convaincu d'avoir coopéré à la rédaction d'un écrit en huit pages intitulé : *Tableau du maximum des denrées et marchandises*. Or, le président l'ayant appelé *de* Martainville, il se leva et dit en riant: citoyen président, je ne me

nomme pas *de* Martainville, mais bien Martainville.... N'oublie pas que tu es ici pour me *raccourcir* et non pour me *ralonger*. Les juges du joyeux enfant se prirent à rire, et le prévenu fut acquitté *à cause de son jeune âge*.

Echappé à ce péril, Martainville ne se tira pas moins heureusement d'un pas peut-être plus difficile en 1794; car cette fois il se trouvait en présence de cette multitude, qui condamne et exécute sans juges. Le spirituel adolescent écrivait dans un journal royaliste; un soir qu'il se trouvait au café des Aveugles, on le reconnaît, on l'entoure, on l'injurie; il va tomber sous les coups d'une foule irritée, s'il ne monte sur une table pour chanter un vaudeville républicain..... Martainville affirme qu'il n'en sait pas; on lui répond qu'il improvisera. Alors, il s'élance sur le marbre d'un guéridon et chante ceci :

Embrassons-nous, chers Jacobins,

Long-temps je vous cru des mutins
Et de faux patriotes;
Oublions tout, et désormais
Donnons-nous le baiser de paix....
J'ôterai mes culottes.

A cette impertinente improvisation, les cris, les menaces, les vociférations tonnent autour de l'audacieux chanteur.... A l'eau! à l'eau! au bassin! crie-t-on avec une terrible euphonie. Martainville, n'opposant à l'orage que son rire sarcastique, descend de la table, traverse la foule en débitant des lazzis;.... on le regarde; on rit de ses quolibets; il sort sain et sauf du café souterrain, qui pouvait devenir son tombeau.

Sous l'empire, Martainville dut changer de tactique: la puissance de Napoléon prêtait peu à la plaisanterie. L'écrivain royaliste, semblable à ces espaliers dont les rameaux doivent se plier sous le lien qui les captive, subit le pouvoir de la nécessité; mais ses convictions protestèrent. Je reviens à la repré-

sentation donnée par ordre, en novembre 1814, à l'Opéra, redevenu Académie royale de Musique.

On y vit, réunis dans une avant-scène, le roi, M. le comte d'Artois, les ducs d'Angoulême et de Berry, et madame la duchesse d'Angoulême. Louis XVIII occupait le devant de la loge avec sa nièce et *Monsieur;* les ducs d'Angoulême et de Berry se tenaient en arrière, mais assez près pour qu'on pût saisir l'ensemble des cinq têtes augustes. Je n'oublierai jamais l'expression de ces physionomies. Louis XVIII s'est acquis la réputation d'homme politique de haute portée; je ne contesterai nullement ce jugement de l'opinion; je l'enregistre, au contraire, afin d'en tirer une conclusion essentiellement opposée à ce dire proverbial : *le visage est le miroir de l'ame.* Le prince qui régna sur nous de 1814 à la fin de 1824, selon la chronologie du bon sens, devait avoir l'ame gravement préoccupée du jeu incessant de cette

bascule politique, qui le rendit maître des partis, un peu de terreur aidant. Le reflet naturel de cette grave préoccupation devait donc être, sur les traits de Sa Majesté, une teinte austère et songeuse. Eh! bien, point du tout : la face royale, joyeuse, épanouie, rosée, comme celle d'un gras Bernardin, semblait dire à tout venant : « Eh! mais, n'êtes-vous pas heureux, vous autres? J'ai bien dîné, je digère avec délices; tout va le mieux du monde dans mon royaume... » Bon Lavater, comme tu te serais abusé en jugeant l'homme d'état d'après ce *facies* de moine pantagruélien.

Que vous dirai-je de madame la duchesse d'Angoulême à l'Opéra? Vraiment, je ne sais. Sa physionomie n'exprimait qu'un embarras étrange, mêlé de timidité, de crainte, de dégoût. On voyait que cette princesse se trouvait mal à l'aise au milieu d'un public français, et devant un spectacle qui lui déplaisait. On donnait pourtant *Alceste*, cet

opéra matrimonial, contre lequel M. le comte d'Artois s'était élevé dans sa jeunesse en don Juan de la régence, et qu'il appréciait encore faiblement, peut-être, en 1814, si, comme on l'a dit, il savait le meilleur gré à mademoiselle Lev*** de son royalisme ardent. Cette œuvre lyrique, si chastement ennuyeuse, effarouchait encore le regard pudibond de madame d'Angoulême ; car enfin il n'est point de grand opéra sans divertissement, point de danseuses sans exhibition de charmes, point de danseur qui ne doive, par état, faire valoir ses formes plus ou moins académiques et souvent exagérées. Je parie que, dès cette époque, son altesse royale médita les jupons allongés et les pantalons décents.

M. le duc d'Angoulême était là, c'est tout ce que je puis dire de sa présence à l'Opéra, et l'on eut pu, sur mon ame, être aussi laconique en parlant de sa présence partout. Quant à M. le duc de Berry, il faudrait

écrire deux volumes spéciaux, si l'on voulait devenir l'historien le plus concis de tout ce qu'il épancha de sa vie sérénissime dans les fastes de l'Opéra : j'en offrirai tout à l'heure un résumé. Pour ne parler ici que de la grande loge du mois de novembre 1814, je dirai que le prince, le cou tendu vers la scène, l'œil flamboyant, le visage enflammé, accordait aux dames du ballet le centuple de l'attention que le couple d'Angoulême leur refusait.

Si j'avais à vous parler ici de l'intervention de M. le duc de Berry dans la réorganisation de l'armée, je serais aussi bref que peu flatteur; mais l'Opéra fut son champ d'honneur.... Hélas ! il y périt, non sans l'avoir rempli de la renommée de ses exploits. Ainsi qu'un habile général au début d'une campagne, son altesse royale escarmoucha long-temps dans les parages de l'Académie royale de Musique : pas une cantatrice des chœurs, pas une nymphe du

ballet, douée de quelques séductions, n'échappa à la convoitise de ce prince : le *magasin* lui fournit cent odalisques, avant qu'il eût fait choix d'une sultane favorite. Enfin, la belle Virg*** obtint le mouchoir et le conserva quelque temps. Il est vrai de dire que cette demoiselle, très médiocre figurante, était extrêmement jolie, avant que la Fortune l'eût surchargée d'un excessif embonpoint. Les Amours aiment assez à se nicher sous les charmes d'une belle; mais ils ne veulent pas s'y enterrer; le règne de mademoiselle Virg*** dans le cœur de son royal amant fut assez court. C'était dommage, car elle avait réellement pris au sérieux sa grandeur par communication : l'heureuse bayadère se croyait altesse un peu.

Un jour que le roi, le comte d'Artois et le duc de Berry assistaient à une représentation de *la Caravane,* opéra favori de Louis XVIII, qui peut-être avait fini par s'en croire l'auteur, à force de se l'entendre

attribuer; les *romains* s'étaient renforcés d'une escouade d'enthousiastes, et les cris de vive le roi ! vivent les Bourbons ! retentirent long-temps dans la vaste salle de l'Académie royale de Musique. Les princes, attendris d'un tel accueil, saluèrent le public avec une charmante affabilité, et leur salut fut couvert par une longue salve d'applaudissements. Elle durait encore lorsque mademoiselle Virg*** entra dans une loge du premier rang. Qui pourra jamais se faire une idée des bévues de la vanité ! Notre danseuse se persuade que, vu le reflet de royauté qui reluit dans sa vie, c'est en sa faveur que d'étourdissantes acclamations se font entendre. Alors, en femme reconnaissante, et surtout en femme passée maîtresse dans l'art des révérences, elle s'avance sur le devant de sa loge, et salue le parterre avec le plus suave de ses sourires : celui dont M. le duc de Berry avait eu jusqu'alors la jouissance exclusive.

Rien parmi nous n'est compris aussi vite qu'un ridicule : les spectateurs, saisissant au vol la balourdise de mademoiselle Virg***, font véritablement éclater un *brava* universel, mais ironique comme vous le pensez bien. La danseuse seule s'y méprit ; le bandeau qui couvre les yeux de la vanité est le plus épais des bandeaux : celui de l'amour est une gaze diaphane en comparaison. Notre bayadère *royalisée* allait redoubler de salutations avec un *crescendo* de gracieuseté, lorsqu'un spectateur, placé dans la loge voisine, charitable comme on l'est toujours en France envers la beauté, lui dit derrière sa main :

— Prenez garde, mademoiselle, vous vous méprenez étrangement.

— Comment donc, monsieur?

— C'est que les applaudissements auxquels vous paraissez fort sensible ont une tout autre intention que celle qu'il serait

naturel d'y attacher, si la beauté, ainsi que cela devrait être, était reine partout.

— Et quelle intention ont-ils donc, ces applaudissements?

— Celle d'une mystification.

A ces mots, la belle Virg*** se retira au fond de sa loge, comme un colimaçon dans sa coquille.

Durant la faveur de mademoiselle Virg***, qui eut, je crois, l'honneur de créer deux arrière-petits-fils de France, on voyait toujours avec elle au spectacle, dans les promenades, partout, un monsieur de trente-cinq à trente-six ans, doué d'un physique formidable, dont se fût trouvé fier le plus ambitieux tambour-major. Lecteur, point de jugement anticipé, ce monsieur était le père de mademoiselle Virg***. Quand on a le bonheur d'avoir une fille dans les ballets de l'Opéra, les coups de baguette féériques qui improvisent l'opulence deviennent fréquents : le personnage aux bruns favoris, à la cheve-

lure luxuriante dont je vous entretiens ici, tenait, en 1814, un établissement s'annonçant par le mot *perruquier*, escamoté dans un enroulement de traits qui favorisait une abréviation illisible, et par le mot de *coiffeur*, étalé splendidement, parce qu'il est entendu que si l'industrie du perruquier est devenue ignoble, celle du coiffeur s'est revêtue de toute la dignité d'un art libéral. Quelques mois plus tard, l'*atelier* de l'artiste était fermé, et celui-ci,

> *Pourvu* d'un bon carosse, à ressorts bien lians,
> De sa rotondité remplissait le dedans.

avec sa fille Virg*** bien entendu. Du reste, les voitures étaient dans la destinée de cette dame d'Opéra : lorsque l'amour eut cessé de lui en fournir une, l'époux qu'elle trouva se fit un devoir de remplacer ce véhicule. Je ne hasarderai pas un mauvais dicton proverbial, en ajoutant que son père en vendait ;

il se bornait à en louer à divers, pour des voyages aux environs de Paris, et le métier avait été assez bon..... Une faveur de cour, mise à la retraite, pouvait trouver, chez l'hymen, moins de bien-être, et surtout moins de philosophie.

Je vous l'ai dit, les amours de M. le duc de Berry étaient aussi volages qu'impérieux et productifs. Vers 1817 ou 1818, son altesse royale, malgré ses allures de papillon, n'avait pas encore butiné sur toutes ces fleurettes que l'on appelle de nos jours *des rats*. Non seulement ce parterre de beautés plus ou moins séduisantes était bien garni, bien diapré des charmes blancs et roses, blonds et bruns; mais le directeur, habile jardinier, ne laissait point sous les yeux du prince de ces fleurs étiolées par l'âge ou par toute autre cause, qui déparent un parterre; ou si les exigences du service ne permettaient pas de les éloigner, on avait soin de les repous-

ser au dernier rang, et de n'offrir à son altesse qu'une floraison printanière.

Or, un beau jour, ou plutôt un beau soir, M. de Berry aperçoit une jeune danseuse, que sa mère (vrai type des mères du lieu) avait su pousser au premier rang des figurantes, en promettant, à qui ? Dieu le sait, la protection de cette même fille qui, certes! était loin de se douter qu'elle pût jamais devenir une protectrice. La jeune figurante était belle comme un ange, grande, d'une taille souple et svelte, et d'une innocence que nul souffle médisant n'avait encore osé ternir. Ame, physionomie, démarche, tout, chez cette charmante créature, révélait la candeur.... Pas un désir n'était éclos dans son cœur, pas un de ces goûts qui agitent le sein des jeunes filles n'avait germé à travers sa vie calme et pure, si ce n'est un mélancolique penchant vers la vie quasi-cénobitique des sœurs de charité.... Et sa mère, vieille danseuse pensionnée, avait lancé la

pauvre enfant sur le plancher glissant de l'Opéra. Que de larmes, grand Dieu! les abords de cette carrière avaient coûté à mademoiselle B**** (je ne vous livrerai que cette initiale étoilée); que de fois à la salle du professeur, les jolis pieds dont je ne vous ai encore rien dit furent arrosés des pleurs d'une non vocation rebelle. Il fallut cependant obéir à une mère obstinée, qui pensait, espérait et spéculait pour sa fille; celle-ci fut admise dans le corps de ballet. Elle avait seize à dix-sept ans, et, je le répète, elle joignait la pureté de la rose naissante à sa fraîcheur.... En remontant par le souvenir le cours des temps, les plus vieux habitués de l'Opéra ne purent retrouver, dans leur mémoire, un phénomène comparable à notre naïve débutante.

Dans l'espace de quelque mois, vingt acquéreurs de cette fleur, littéralement exotique à l'Opéra, qu'on nomme l'innocence, firent des propositions à madame B****,

car on savait qu'à l'oreille de sa fille, la galanterie eût parlé hébreu. Mais la dame avait marqué le but de son ambition au-dessus de toutes les propositions qui lui étaient faites, et ce but, quelque élevé qu'il fût, elle l'atteignit.

Vous saurez que M. le duc de Berry, qui ne s'inspirait pas trop mal des traditions laissées par son bisaïeul Louis XV, avait comme lui son Lebel, brave garçon, ma foi, qui n'enlevait point les demoiselles à leur famille, parce que, dans notre siècle progressif, il n'eut jamais besoin d'en venir là. Or, le Lebel de Charles-Ferdinand d'Artois, ayant suivi un soir la direction que son altesse donnait à sa lorgnette, reconnut qu'elle demeurait obstinément fixée sur mademoiselle B****, et n'attendit pas les ordres du prince pour agir dans l'intérêt de sa passion du moment. Il se disposait à entrer en matière avec la jolie figurante, lorsque sa mère devina sans peine l'intention du pour-

voyeur habituel des plaisirs de M. de Berry, tant l'expérience de cette danseuse, passée à la vétérance, était exercée. « Il est temps, se dit-elle, que j'intervienne dans cette affaire. » Alors madame B**** entra en communication avec l'agent accrédité, entre la seconde et la troisième coulisse de droite, et posa nettement cette question :

« — Le prince a-t-il des intentions sur ma fille ?

» — Il en a, répondit Lebel second, d'une façon non moins catégorique.

» — Pensez-vous qu'il soit bien amoureux ?

» — Mais je ne sais pas au juste ; son altesse royale ne m'a pas mis à même d'apprécier le degré de sa passion : il ne confie qu'aux dames le thermomètre de ses amours.

» Le rusé jeune homme avait aperçu le bout d'oreille financier.

» — C'est que, voyez-vous, reprit la dame,

ma fille a de singulières idées : elle est honnête et chaste.

» — Pas possible !

» — Vrai comme j'ai l'honneur de vous le dire.... La petite me parle tous les jours de décence, de vertu, de religion même.

» — Mon dieu ! mon dieu ! peut-il y avoir des filles qui profitent si mal des leçons et de l'exemple de leur mère ?

» — Que voulez-vous, monsieur, elle est comme cela.

» Et madame B****, en prononçant ces mots, avait pris le ton d'un profond découragement, qui signifiait : Je ne sais si les billets de banque, prodigués à foison, pourront ébranler les chastes résolutions de ma fille. Et Lebel second, jeté hors de la sphère d'intrigues préparatoires où il agissait ordinairement dans les parages de l'Opéra, rendit compte au prince des difficultés sans exemple qu'il rencontrait pour lui procurer une danseuse. L'obstacle opposé au désir de

l'altesse en fit, selon l'usage, un goût impérieux. L'agent des amours de Charles-Ferdinand eut ordre d'éblouir madame B****, qui ne demandait pas mieux que de se laisser éblouir, par la magnificence des offres de l'illustre soupirant. La figurante est mineure, avait pensé le haut personnage avec toute la sagacité d'un jurisconsulte; elle ne pourra résister à l'autorité de sa mère, et la cupidité de celle-ci garantit la soumission de cette chasteté phénoménale. Allez, M***, et qu'à tout prix l'unique vertu que, de mémoire d'homme, on ait rencontrée dans les ballets de l'Opéra, soit conduite, résignée ou contrainte, dans mon petit appartement de l'Elysée.

» Tandis que ceci se passait entre le prince et le ministre de ses galanteries, une scène fort animée avait lieu au domicile de madame B****. A peine rentrée, cette excellente mère fit part à sa fille des offres *honorables* du prince. La jeune personne, qui

avait lu madame de Genlis, sans avoir jamais connu sa conduite personnelle, se récria sur l'impertinence des propositions adressées par son altesse royale à une demoiselle sage. A cette exclamation, madame B**** se contenta d'abord de hausser les épaules; mais, jugeant, à l'indignation de l'intéressante danseuse, qu'il faudrait d'autres arguments pour triompher de sa résistance, l'expensionnaire de l'Académie royale de Musique se plaça sur son grand fauteuil d'indienne, comme un magistrat romain sur son tribunal, et se prit à débiter une harangue dont je regrette vivement de ne pouvoir reproduire le texte littéral. Heureusement m'a-t-il été permis d'en recueillir quelques fragments dans une maison où, d'après d'exactes informations, on racontait cette véridique histoire.

» Madame B**** peignit à grands traits l'ingratitude de l'état des figurantes, l'extrême aridité des planches de l'Opéra pour

les artistes, dames, auxquelles il n'est pas permis de sortir des ballets..... Cette phalange, disait madame B****, n'est jugée qu'en masse: le public n'y distingue pas un pied ; toute jolie jambe y est exposée sans le moindre avantage.... Tout au plus quelques lorgnettes desœuvrées, en l'absence des premiers sujets, s'arrêtent-elles sur les gorges du premier rang, lorsque, par hasard, il s'y en trouve encore de naturelles. Que résulte-t-il de cette activité collective, continua l'ancienne figurante, dont l'accent s'animait de plus en plus, une pension de six cents francs après vingt années d'exercice: mieux vaudrait labourer la terre avec les ongles, plutôt que de se trémousser pour si peu devant un public distrait, sinon ennuyé, en lui prodiguant des mines avenantes dont il se moque.... Les accessoires, ma fille, les accessoires, je ne connais que cela pour échapper à la misère, qui nous attend, vers la quarantaine, et nous étreint de ses bras dé-

charnés, comme l'araignée étreint l'imprudente mouche qui s'est jetée dans ses filets.

» Ici madame B****, imprégnant son éloquence des plus sombres couleurs, devint presque poète pour offrir à la jeune fille les hideuses extrémités auxquelles une vieillesse dénuée peut être réduite : l'indifférence du monde pour ses souffrances; les rigueurs même de l'autorité suspendues sur sa tête, si elle tend une main suppliante aux aumônes de la foule.

» Que pouvait répondre une pauvre enfant de dix-sept ans, qui n'avait vu le monde qu'à travers le mirage de l'Opéra, ou bien à travers le prisme, plus décevant encore, de quelques romanciers de l'école allemande. Elle répliqua cependant que la misère était bien laide sans doute; que les *accessoires* pouvaient être utiles pour s'y soustraire; mais qu'elle voulait conserver son honneur.

Je n'ai jamais su bien précisément quels arguments employa madame B**** pour dé-

montrer à sa fille que l'honneur d'une femme, denrée entièrement hétérogène aux principes de la danse, était incompatible avec les accessoires indispensables pour assurer la prospérité des danseuses; mais il est probable que ces arguments furent plus impérieux que convaincants, car la jeune personne pleura tout le long du jour, puis le lendemain, puis le surlendemain encore. Enfin, le quatrième jour, on vit mademoiselle B****, extrêmement parée, monter dans la plus belle voiture qu'on eût pu trouver dans le voisinage; à ses côtés se plaça un monsieur mis avec élégance : c'était Lebel second; et le portier de la maison l'entendit crier au cocher : *A l'Elysée-Bourbon.*

» Vous qui connaissez maintenant notre jeune danseuse, ses bons sentiments, son innocence, vous pouvez juger si la félicité des ames se réalisa pour elle à l'Elysée, et si les transports aphrodisiaques de M. le duc de Berry ne lui parurent pas, au contraire,

quelque chose de semblable aux tourments du Tartare. Que vous dirai-je, enfin, quand mademoiselle B**** rentra chez sa mère, ses vêtements étaient en lambeaux; elle avait le visage enflammé, les yeux rouges et gonflés; sa poitrine se soulevait par bonds convulsifs.

» — Soyez satifaite, dit-elle avec un cri déchirant à sa mère, en jetant à ses pieds une poignée de billets de banque..... Vous m'avez vendue... Voilà le prix de votre fille déshonorée.

» Si madame B***** possédait une conscience, s'il restait en elle la moindre trace de pudeur, que ces mots durent lui sembler poignants.... Il est probable même qu'il s'opéra dans cette ame flétrie un retour momentané vers les sentiments honnêtes; car elle fut lente à ramasser les billets... Depuis lors mademoiselle B**** se résigna à subir le hideux marché conclu par sa mère, et mérita du moins d'être distinguée des trop

nombreuses créatures qui perdent, avec l'innocence, tout ce que la femme renferme de louables qualités. Elle donna le jour à une jeune fille; et cet enfant fut du nombre de ceux que le duc recommanda à la duchesse à ses derniers moments..... Le mourant avait été juste; sa veuve fut généreuse: elle sollicita pour les bâtards de son époux les bontés du roi, qu'elle obtint.

» Mademoiselle B**** s'empressa de quitter le théâtre pour se consacrer entièrement à sa fille. Jamais tâche maternelle ne fut plus religieusement remplie : lorsque l'éducation de l'enfant commença, mademoiselle B**** profita des différents maîtres pour s'instruire elle-même, et se rendre, par là, digne d'élever l'enfant d'un fils de France. Forte de l'ascendant que l'éducation lui a donné sur l'ancienne courtisanne qui la poussa dans les bras du duc de Berry, mademoiselle B**** est parvenue à la maturité de l'âge au sein d'une vie sage, retirée, stu-

dieuse, ornée de talents ; elle donne à la demi-princesse née d'un commerce qu'on ne peut pas même lui reprocher, l'exemple d'une conduite sage, contre laquelle se sont vainement escrimées toutes les séductions du monde (1). »

Cette honorable existence n'est pas restée sans épreuve : depuis 1830, madame la duchesse d'Angoulême, je crois, a voulu enlever à mademoiselle B**** la fille qu'elle élevait avec tant de sollicitude et de distinction. On la prévenait que, sur le refus de s'en séparer, on supprimerait la pension jusqu'alors servie à la mère.... Celle-ci répondit qu'elle gardait son enfant.... La pension fut, dit-on, supprimée en effet, mais rétablie peu de temps après. Cette fois l'orgueil de caste avait compris un noble sentiment et cessait de le punir.

(1) *Chroniques des Tuileries*, tome V, de la page 151 à la page 159.

Il y a quelques années encore, la fille de mademoiselle B**** vivait dans une complète ignorance sur le nom et le rang de son père; elle se croyait issue d'un ancien militaire, mort quelques mois avant sa naissance. On peut désirer pour sa bonne mère, peut-être aussi pour elle-même, que ce secret ne lui ait pas été révélé.

XXXIV.

DRAME DU 13 FÉVRIER 1820. — NOUVELLE SALLE. — ANECDOTES.

Dans les premières années de la restauration, plusieurs étoiles, long-temps étincelantes, tombèrent du firmament de l'Opéra : Lainez, Laïs, Vestris, Gardel, Nivelon avaient pris leur retraite. Lainez et Gardel vivaient en bons pères de famille, oublieux

des excentricités de leur jeunesse; Nivelon, mari de mademoiselle Carline, actrice de l'Opéra comique long-temps célèbre, jouissait paisiblement d'un diamant que beaucoup d'amateurs se flattaient, à tort sans doute, d'avoir vu scintiller pour eux. Laïs et Vestris n'avaient pas accepté la vétérance sous tous les rapports : ces artistes ranimaient de leur mieux quelques étincelles de tendresse attardées dans leur vie. L'ex-premier tenor pourchassait, au Conservatoire, de pauvres petites aspirantes aux débuts, dont quelques-unes, dit-on, mirent aux lèvres du vieil Anacréon une coupe de délices qu'il ne pouvait plus épuiser, mais qu'il recherchait encore. Quant à l'ex-*dieu* de la danse, vous eussiez pu le voir, chaque matin, se glisser sur le théâtre des Variétés, à l'heure des répétitions, pour y entretenir des bribes de sa galanterie surannée une simple figurante, laquelle lui était fidèle comme on l'est à un amant plus que sexa-

génaire, qui n'est plus dieu que dans les traditions.

Bientôt madame Branchu et Nourrit devaient quitter la scène ; ils n'y paraissaient plus que rarement. La puissante cantatrice se résignait de bonne grâce à céder la place qu'elle avait long-temps occupée au trône lyrique à madame Albert-Himn ; quant à Nourrit, il attendait encore pour abdiquer en faveur de son fils, élève du Conservatoire d'une belle espérance. A cette époque, Dérivis, secondé par Bonel, soutenait la gloire des rois et des grands-prêtres de l'Académie royale de Musique ; car il fallait à toute force maintenir le vieux répertoire : le nouveau s'augmentait, sans doute ; mais il ne s'enrichissait guère depuis les beaux succès de *la Vestale*, de *Fernand Cortez* et des *Danaïdes*, reprises faute de mieux.

Il faut tout dire : le goût du public tournait évidemment à la danse, recherchée au théâtre, tandis qu'elle achevait d'expirer

dans le monde, où les bals ressemblaient à des solennités funèbres. On avait accueilli avec une grande froideur les *Jeux floraux* et *Olympie*, opéras de Léopold Aimon et de Spontini. Mais les ballets d'action étaient suivis avec enthousiasme : *Flore et Zéphyr, la Servante justifiée, le Carnaval de Venise, Clary,* après *Nina,* avaient procuré d'abondantes recettes à l'Opéra. Paul, Albert, Ferdinand, mademoiselle Bigottini, que le temps oubliait à la cour des Grâces; mademoiselle Fanny Bias, qui promettait d'être long-temps jeune, et une foule de fraîches débutantes, auxquelles on reconnaissait toujours assez de talent si elles étaient jolies et bien faites, fixaient décidément le goût de l'époque aux pieds de la muse chorégraphique, à laquelle MM. Milon et Aumer, dignes successeurs de Gardel, prêtaient tout l'intérêt du drame ou toute la gaieté spirituelle du vaudeville.

Cependant, quoique fort appréciés, les

ballets prédominants à l'Opéra révélaient une malheureuse extrémité : la défaillance du genre lyrique. On pouvait dire avec une variante du mot de Beaumarchais : aujourd'hui, ce qui ne vaut pas même la peine d'être chanté, on le danse. Heureusement les chorégraphes avaient le bon esprit de faire danser le moins possible le sentiment : *Clary,* par exemple, obtint un succès de larmes ; le témoignage scrutateur de la lorgnette n'y fut pour rien. Mais on n'en pouvait dire autant du *Carnaval de Venise,* de *Flore et Zéphyr,* de *la Servante justifiée :* à chaque représentation de ces galantes compositions, les mouchoirs ne paraissaient point, et mille tubes investigateurs étaient braqués sur le théâtre.

Parmi ces serviables instruments de la curiosité, on en remarquait un surtout, pointé d'une loge d'avant-scène, et qui excédait les autres en grosseur, autant qu'une

pièce de 24 excède un canon de 4.... C'était le *télescope* de M. le duc de Berry.

Pauvre prince, il approchait de son heure suprême ; cet Opéra qui, depuis quelques années, réalisait pour lui Cythère et ses délices, allait devenir son tombeau. L'assassinat de Ferdinand d'Artois est un événement grave, sur lequel ma plume doit passer avec rapidité ; et sur les sombres nuances de ce drame, je ne ferai point trancher l'énoncé du motif qui amenait, le 13 février 1820, son altesse royale à l'Opéra. Ce motif y avait conduit aussi, mais avec des intentions différentes, madame la duchesse de Berry : soyons bref, si la princesse eût passé cette soirée-là ailleurs qu'à l'Académie royale de Musique, son mari existerait peut-être encore.... La jeune Napolitaine voulut, dit-on, suivre d'un regard anxieux le sentiment qui s'égarait loin d'elle.... Ce fut un grand malheur.

Le prince ne voulait point, comme on l'a dit, retourner au palais conjugal avec la duchesse; il l'avait seulement conduite à sa voiture, et prenait congé d'elle vers onze heures. Son altesse allait remonter dans sa loge, laissant sa légitime compagne tristement préoccupée d'une séparation dont elle connaissait trop bien la cause. Quand la victime de Louvel tomba, mourante, sur le sein de Caroline, qu'elle inonda de son sang, ce sein palpitait encore de cette acre émotion qu'excite la jalousie....

Le duc de Berry rendit le dernier soupir dans un des foyers de l'Opéra, où toute la famille royale entourait son lit de mort, le lundi 14 février 1820, avant l'aube. Ce fut un spectacle déchirant que les adieux du prince et le concert de sanglots qui les accueillit dans une enceinte consacrée au plaisir.... Entre cette pièce où le roi de France allait pieusement fermer les yeux de son neveu, et la scène où, quelques heures

plus tôt, s'agitaient voluptueusement de faciles bayadères, pour fixer la convoitise du fils de France qui se mourait, il s'était ouvert un abîme immense : abîme où peut-être allait s'engloutir une dynastie.

Mais non, à huit heures du matin, le *Journal des Débats* annonçait la grossesse de madame la duchesse de Berry : la providence ne laisse jamais périr les races royales; pour que la couronne leur échappe, il faut qu'elles la perdent dans des combats soutenus contre l'opinion, qui est bien autrement reine, ma foi! que les souverains ne sont rois.

Je ne suis pas de ceux qui ont blâmé l'abandon du théâtre de la rue Richelieu, après l'assassinat de M. le duc de Berry : le plaisir et les Grâces pouvaient-ils reparaître dans une arène où le sang d'un Bourbon avait coulé? Je ne le pense pas. Mais le lieu convenait-il mieux pour élever un autel auprès duquel on eût donné des prières à ce

prince? assurément non.... Il n'y aurait jamais eu assez d'eau bénite pour purifier le terrain sur lequel s'étaient accomplies tant de pécheresses aventures, dont je vous laisse deviner la nature et apprécier le caractère. Heureusement le bon goût et la morale frappèrent à la fois de réprobation la lourde chapelle qu'on avait construite sur cet emplacement, dès qu'il fût permis de donner un avis rationnel sur cet édifice, remplacé aujourd'hui par une élégante fontaine.

Je n'attristerai pas ces chroniques par l'esquisse de la lente démolition du vaste bâtiment qu'avait occupé, depuis l'année 1793, l'Académie royale de Musique : à part l'aspect désolant de cette destruction, on regrettait un édifice, sinon remarquable sous le point de vue artistique, du moins imposant par l'importance de sa masse, et dont l'unique désavantage était de se trouver trop près de la bibliothèque royale. Et puis ce brillant spectacle que l'on considérait

comme le premier du monde, que devint-il pendant que l'on bâtissait la nouvelle salle? à quelles proportions exiguës ne fut-il pas réduit, d'abord dans l'ancienne salle Louvois, qui n'était plus qu'un magasin, ensuite dans la salle Favart, où l'on n'avait pas encore opéré les heureuses restaurations qui en font aujourd'hui le plus élégant théâtre de Paris.

M. Debret avait été désigné pour construire une salle *provisoire* d'Opéra, rue Lepelletier et s'adossant à l'ancien hôtel de la guerre, rue Grange-Batelière, abandonné comme annexe à l'Académie royale de Musique. Les premiers devis s'élevaient à neuf cent mille francs environ; mais est-il rien de plus élastique que les évaluations de cette nature : il fallut dépenser près de deux millions pour obtenir une vaste cage de platras, d'un assez mauvais goût vers sa facade, et d'un aspect disgracieux sur ses autres faces. L'intérieur est mieux entendu:

la salle, coupée d'après le modèle de l'ancienne, parce que, par mesure d'économie, on y a fait servir une partie des ornements de cette dernière, la salle est un fort beau vaisseau, et peu de spectateurs y sont mal placés. Le théâtre, enrichi des inventions modernes dans les procédés mécaniques, favorise le service mieux que la scène de la rue Richelieu; il est aussi plus vaste, et les abords en sont moins incommodes. On pourrait admettre sans trop de réclamations la longue lanterne appelée le foyer de l'Opéra, si cette galerie, mieux ornée, était moins indigne du premier théâtre de l'Europe, sous le rapport de la décoration; et si, durant l'hiver, la chaleur s'y trouvait plus généreusement répartie. La presse a souvent réclamé au nom du goût contre le mobilier flétri de ce foyer, et au nom des épaules nues de nos dames, contre la température parcimonieuse du local : il serait temps que l'on fît droit à ces justes récla-

mations, dont certains velours d'Utrech, rapés par le service que vous savez, attestent éloquemment l'opportunité.

Tout imparfaite et toute provisoire qu'elle est, la construction du nouvel Opéra fut très lente : en 1781, la salle du boulevard Saint-Martin avait été bâtie en soixante jours ; celle de la rue Lepelletier put à peine être ouverte au boutde 13 ou 14 mois...

Cet espace de temps fut un véritable interrègne de la muse lyrique, car il eut été difficile, en vérité, de reconnaître cette brillante reine, dans les réduits étroits où la nécessité l'avait reléguée. Pour qu'elle se pare de toute sa splendeur, il lui faut un vaste palais, aux voûtes retentissantes, aux lambris opulents d'or et de peintures ; il lui faut tout le prestige de l'optique, toutes les fascinations de l'illusion. L'illusion ! mais c'est tout au théâtre : sans elle, sans ses apparences trompeuses, que deviendraient le porphyre et le jaspe des palais et des tem-

ples, la pourpre des rois, les pierreries du diadême, l'éclat et la valeur du trône, qu'il faut sagement admirer de loin; que deviendraient, sans le secours de l'illusion, les teints où cinquante hivers paraissent avoir respecté les lys et les roses; les seins toujours offerts, en dépit de la réalité, sous l'aspect normal des marbres antiques; les jambes dès long-temps veuves de leurs belles proportions, et qui apparaissent toujours luxuriantes de mollets.... En un mot, ôtez l'illusion à l'opéra et vous le tuez : on l'a dit mille fois, mais on ne peut trop le redire, à une époque où l'on pourrait négliger vingt devoirs plutôt qu'un seul plaisir;... car, vous et moi, nous sommes bien d'accord, je l'espère, sur la gravité de nos comtemporains.

Poètes et compositeurs se tinrent éloignés, de 1820 à 1822, de la *grande scène* lyrique, emprisonnée au théâtre Louvois, puis au théâtre Favart. Les premiers crai-

gnaient peut-être qu'on les entendît trop clairement, les seconds qu'on ne les entendît que confusément : leurs craintes étaient fondées. Durant cette sorte d'interrègne, le personnel de l'Académie royale de Musique fut rarement au complet : tous les artistes qui pouvaient faire sensation en province sollicitèrent et obtinrent aisément des congés; les sujets du second ordre, les chœurs et les ballets, trop peu célèbres pour espérer une aussi heureuse chance, cherchèrent hors de l'enceinte étroite où l'illusion ne leur venait point en aide, quelque compensation de réalité. Les chanteurs et les danseurs annoncèrent un extrême rabais du prix de leurs cachets; les dames choristes et les danseuses subalternes mirent à la baisse d'autres industries encore : les temps étaient durs. Or, quand les amours sont contraints de voler dans les basses régions, ils peuvent laisser quelques plumes de leurs ailes aux halliers qu'ils rencontrent : c'est

ce qui arriva à l'une des jolies choristes de l'Opéra, mademoiselle Pauline T***.

Durant l'été de 1821, elle se rendait assidument à certain bal dominical du village d'Auteuil. Le lieu était propice aux passions improvisées : les beautés de l'Opéra, elles-mêmes, au sein de cette nature coquette, s'imprégnaient d'une candeur quasi-virginale; leurs charmes, fatigués aux clartés de la rampe, semblaient reconquérir une sorte de fraîcheur, au contact d'une villégiature réparatrice; et le sentiment blasé des citadins se laissait encore abuser sous la feuillée champêtre, dont les ombrages atténuaient le péril d'un examen au grand jour. Mademoiselle T*** fixa promptement les regards, puis les hommages d'un de ces beaux appelés alors des fashionables (la qualification de dandy n'avait pas encore passé le détroit). Le danseur d'Auteuil voulut imprimer au sentiment une allure de poste, brûler ces relais que l'on nomme de petits

soins, et arriver tout d'abord au terme du voyage. Mais il avait affaire à une expérience consommée; mademoiselle T*** ne se laissa point entraîner dans cette rapide pérégrination, dont elle connaissait tous les dangers, toutes les déceptions, et que son pressant adorateur paraissait vouloir entreprendre avec un bagage excessivement léger. Alors l'amoureux jeune homme recourut au grand moyen des adorateurs sans argent: il offrit sa main. Le mot *mariage* fut toujours magique à l'oreille des dames de théâtre : au temps de cette histoire, elles n'épousaient point encore des barons, des comtes, des pairs de France; mais un mari leur donnait de la consistance. Bonnes mères de famille, elles se flattaient d'avoir un fils avocat, médecin, notaire, agent de change, et que l'on qualifierait peut-être d'*honorable député*. Que si le mari n'était chez l'actrice qu'une espèce comparable à l'époux d'une reine d'Angleterre, la jalousie que sa femme

lui prêtait quelquefois spéculativement, rendait plus piquante, plus désirable, la conquête d'une beauté surveillée par l'*odieux tyran*... Il va sans dire que je parle des actrices d'autrefois; vous savez que celles d'aujourd'hui sont des modèles d'infaillibilité conjugale. Je reviens à mademoiselle Pauline T***.

Le soupirant d'Auteuil avait articulé le mot sacramentel; il portait un beau nom; ses espérances de fortune, un peu lointaines, à vrai dire, devaient cependant se réaliser; il fut admis chez la jolie choriste, qui tout en recevant ses soins journaliers, le tint à distance respectueuse : je vous l'ai déjà dit, elle savait son monde. Mais semblable au général qui ne croit la forteresse qu'il défend vulnérable que d'un côté, elle concentrait toutes ses forces vers un seul point : c'était, comme on va le voir, une grave erreur de stratégie. Un soir, le fidèle adorateur, le mari candidat, mais

non pas candide, arrive chez mademoiselle Pauline; elle était absente : il le savait bien. Composant soudain sa figure, en présence d'une bonne assez simple, il s'écrie avec l'accent d'une vive douleur :

— Mon Dieu, ma chère, quel malheur !

— Vous m'effrayez, qu'est-il donc arrivé?

— Un horrible accident : ta maîtresse est grièvement blessée; une coulisse vient de lui tomber sur le corps : elle a les reins brisés... Un médecin est auprès d'elle; mais elle te demande à grands cris. Cours à l'Opéra, ma bonne Rose; tu trouveras à la porte des acteurs une voiture de place que j'ai retenue; on y placera ma chère Pauline, avec tout le ménagement qu'exige sa position..... Mais ne perds pas un instant..... tu comprends, l'assistance d'une femme est indispensable en pareil circonstance.... Je garde la maison... Cours, mon enfant.

— Je ne fais qu'un saut jusqu'à l'Opéra.

En effet, l'honnête suivante arrive avec

la rapidité d'un trait au théâtre Favart, qu'accupait alors l'Académie royale de Musique; elle court à la loge de mademoiselle Pauline..... Personne. Elle se rend sur la scène, et voit sa maîtresse la main gracieusement appuyée au portant d'une coulisse, et terminant, par une pose enchanteresse, le plus délicieux rond-de-jambe.

Cependant l'air effaré de la pauvre fille, auquel se mêle maintenant l'expression de la surprise, frappe notre jeune danseuse.

— Eh! bien, Rose, qu'as-tu donc, et qui peut t'amener ici à cette heure? demande vivement mademoiselle T***.

— Ah! mam'selle, faut-il que la médecine soit habile!... Dieu merci, je vois que vos reins brisés sont remis, puisque vous dansez....

— Mes reins brisés, ah! ça, tu deviens folle.

— Pourtant, mam'selle, je n'ai pas rêvé

qu'il vous est tombé une coulisse sur le corps....

— Tu extravagues, ma pauvre Rose.

— Du tout, c'est M. Auguste, votre prétendu qui, tout ébouriffé, est venu m'apprendre votre accident... C'est lui qui m'envoie.... Il s'est chargé de garder la maison.

— Garder la maison !... ah! quel soupçon me traverse l'esprit.... Courons, Rose, courons.

A ces mots, la maîtresse et la suivante s'élancent hors du théâtre; mais la course est longue, et l'amoureux jeune homme a mis le temps à profit.... Argent, bijoux, cachemire, tout ce que la danseuse possédait de précieux a disparu avec M. Auguste. Moralité : le plus grand défaut d'une demoiselle d'Opéra, c'est la confiance ; soit par galant, soit par épouseur, elle ne doit jamais se laisser courtiser à crédit.

Je le répète, de 1820 à 1822, les temps étaient durs pour le personnel secondaire

de l'Opéra : plus d'une nymphe du magasin (vieux style) devait vivre d'économie; mais l'économie aussi à ses écueils.... Vous allez voir.

Madame Me***, danseuse second pas, était jolie comme une madone de l'Albane ; sa taille provoquait chaque soir des cris d'admiration... Mais les apparences! une contestation s'éleva entre elle et sa couturière, pour la fourniture d'un corset. Madame Me*** était économe; la couturière se prétendait consciencieuse... Bref, le différend fut porté devant le juge de paix.

— Est-il vrai, madame, demanda ce magistrat, que vous deviez à la réclamante le prix d'un corset ?

— Assurément, monsieur, répondit la danseuse; mais je ne veux point surpayer cet objet. Chacun sait qu'un corset vulgaire se vend quinze francs ; je les offre à madame.

— Et moi je les refuse, répartit la couturière.

— Ceci n'est pas une raison suffisante, reprit le juge. Combien vendez-vous habituellement vos corsets?

— Quinze francs.

— Eh! bien, ne suis-je pas prête à vous les donner, dit madame M e*** avec un petit air de triomphe anticipé.

— Un moment; nous avons une distinction à établir ici : je prends quinze francs pour le corset d'une personne droite, et dix francs en sus pour le corset d'une bossue, et madame l'est.

Le juge de paix adjugea les vingt-cinq francs... Ce n'était là qu'une petite déconvenue; mais hélas! il en découla le plus grand des malheurs qui puissent atteindre une danseuse. Un de ces furets de gazette, qui font du *dernier Paris* à la manière des chiffonniers, en ramassant toutes les ordures tombées de la besace du scandale, se trou-

vait dans un coin de la salle où l'arrêt venait d'être rendu ; et le lendemain tout Paris savait que madame Me*** était bossue..... A dater de ce jour, son boudoir devint désert; elle fut ruinée.... Comme il est bien prouvé qu'il y a peu de femmes physiquement irréprochables pour leurs couturières, surtout pour celles qui fabriquent des corsets, on doit conseiller aux dames de ne jamais être en désaccord d'intéret avec ces confidentes trop intimes de leur toilette.

XXXV.

LA RÉFORME PUDIBONDE. — ROSSINI. — AUBERT. — MEYERBEER. — HALEVY. — DIVERSITÉS. — LES DIRECTEURS.

Tandis que l'on élevait, rue Lepelletier, un nouveau temple à la muse lyrique, une grande révolution s'élaborait dans les esprits pudibonds du pavillon Marsan. Si de cette partie du château des Tuileries, on ne gouvernait plus guère l'état, grâce aux

volontés quelque peu autocratiques de Louis XVIII, on prétendait encore gouverner au moins l'Opéra. L'exigence paraissait bien modeste sous le point de vue politique; mais elle sembla colossale au personnel féminin de l'Académie royale de Musique. Ces dames, s'exagérant les proportions d'une réforme prévue, virent leurs loges changées en cellules solitaires; le foyer des danseuses leur apparut austère comme un cloître de Carmélites; les cantatrices prétendirent qu'elles n'allaient avoir à chanter que des noëls et des cantiques : toutes, en un mot, furent convaincues qu'on ne jouerait plus à l'Opéra que des mystères.... Encore, disaient-elles, s'ils étaient aussi pittoresques que ceux représentés au moyen-âge par les prêtres eux-mêmes, dans les plus dévotes intentions du monde, il y aurait moyen de s'y retirer. Il s'agirait seulement de prendre son parti sur des indécences toutes crues; et dans les grandes nécessités, il faut savoir

se résigner. Les vues réformatrices du pavillon Marsan n'allaient pas si loin, ainsi que je l'expliquerai bientôt : on ne voulait que *moraliser* l'Opéra. Cette splendide institution ne devait point expirer sous des coups trop brusquement portés; elle était seulement menacée de marasme.... Un enchanteur vint qui la sauva : cet enchanteur, ce roi de la musique moderne, qui paraîtrait avoir abdiqué, s'appelle *Rossini.*

Avant que la salle Lepelletier eût ouvert ses portes au public, le marasme de l'Opéra faisait des progrès effrayants : il y avait commencement de décomposition organique, retardé faiblement par la moins efficace des médications : le malade subissait le régime de *la Caravane*, de *Fernand Cortez*, de *la Vestale*, des *Danaïdes*, d'*OEdipe à Colonne*, et de quelques autres opéras usés ou qui n'étaient pas viables. La chorégraphie s'efforçait bien d'égayer un peu l'agonie de l'ex-premier théâtre du monde; mais

malgré la leste allure des *Pages du duc de Vendôme*, ballet de M. Aumer, les danseurs eux-mêmes semblaient célébrer des funérailles. Un remède, que l'on croyait héroïque, fut ajouté à cette thérapeutique insuffisante : on reprit *Tarare*, reprise malheureuse qui, après quelques mutilations politiques et morales, n'offrit qu'un retranchement d'intérêt, mal déguisé par une notable addition d'invraisemblances.

La reproduction de *Tarare* rappelle toutefois une date qui, en éveillant le souvenir d'une autre, arrache un soupir de toutes les poitrines où bat un cœur sensible et reconnaissant : Adolphe Nourrit parut pour la première fois à l'Opéra en janvier 1822, dans le rôle de *Calpigi*. Le talent de chanteur de ce jeune débutant, déjà remarquable alors, devint dans la suite, vous le savez, ce qu'on pourrait appeler le génie de l'exécution lyrique, avec toutes les ressources que la nature peut prodiguer à un acteur....

Unissons des tiges de cyprès à des branches de lauriers, et portons religieusement cette offrande sur la tombe d'Adolphe Nourrit.

Il y avait long-temps que l'on répétait *la Lampe merveilleuse*, féérie lyrique de M. Etienne, auteur du *Rossignol*, jolie bluette lyrique dont j'aurais dû vous parler plus tôt. Cette fois, le spirituel écrivain de *la Minerve* et le Maltais Nicolo avaient élaboré cinq grands actes de merveilles obligées, qui, certes ! n'étaient pas toutes merveilleuses. Mais je dois ajouter, pour la justification du compositeur, qu'il était mort avant d'avoir pu finir sa partition : elle avait été terminée par Benincori qui, par une destinée étrange, mourut avant la représentation de l'ouvrage (6 février 1822). Cependant le succès d'*Aladin*, ou *la Lampe merveilleuse*, sauva d'une mort assurée l'agonisant Opéra, qui déjà touchait du pied le bord de sa tombe.

Cette quasi-résurrection fut bientôt com-

plétée par le ballet d'*Alfred-le-Grand*, dans lequel M. Aumer avait déployé tout ce qu'il avait pu imposer de chevaleresque à la jambe des danseurs. Quant à celle des danseuses et à ses adhérences supérieures, on leur devait, croyez-le bien, plus encore qu'au talisman d'Aladin, le salut de l'Opéra.

Je professe la plus grande vénération pour le mérite de M. Viennet ; j'hésite donc à signaler son opéra d'*Aspasie et Périclès*, erreur lyrique d'un caractère très froid, que n'avait pu réchauffer la musique à peine tiède de M. Daussoigne, neveu de Méhul. Aspasie, pourvu qu'elle soit à peu près négativement vêtue, est bien une figure d'Opéra : on l'aimerait toutefois dans un ballet, plutôt que dans une œuvre lyrique : l'histoire semble l'avoir taillée pour une exhibition de charmes et de grâces, non pour des prouesses de gosier : la carrière de cette courtisanne devait nuire quelque peu à ses moyens de vocalisation. Nous avons tous

les jours des exemples de ce genre de dommage. Mais que voulez-vous qu'on fasse sur la scène de l'Opéra d'un Zénon ou d'un Socrate, les moins chantants, à coup sûr, des philosophes de l'antiquité? M. Viennet s'était mépris; sa pièce obtint un de ces succès d'estime qui font envelopper les spectatrices de leur cachemire dès la fin d'août.

Je ne vous parlerai que pour mémoire d'un ballet de *l'Enfant prodigue*, et des opéras de *Sapho* et de *Florestan*, éclos tout récemment lorsque l'Opéra s'établit rue Lepelletier... Manuscrits et partitions faisaient volume dans le bagage : voilà tout.

Si l'Académie royale de Musique n'apportait qu'un assortiment assez peu opulent de nouveautés dans la nouvelle salle, elle y introduisait des talents d'une belle espérance, qui s'est réalisée. Indépendamment d'Adolphe Nourrit, le chant s'était recruté (je voudrais pouvoir dire enrichi, en faisant remonter mes observations à cette époque)

de plusieurs sujets, parmi lesquels je citerai M. Alexis Dupont, qui, depuis, a quitté l'Opéra. Mais heureusement pour ce théâtre un débutant de ce temps, M. Levasseur, chante toujours et chantera, je l'espère, encore long-temps rue Lepelletier. On ne sait pas ce que M. Dérivis second rapportera de perfections vocales d'une résidence assez prolongée qu'il fait en Italie; quoi qu'il arrive, M. Levasseur continuera d'occuper le premier rang parmi nos chanteurs. L'histoire de ce célèbre artiste est curieuse : un jeune paysan des environs de Beauvais, assis un jour sur le talus qui bordait un grand chemin, chantonnait en gardant les vaches (pardon de la dénomination essentiellement prosaïque). Apollon avait gardé les troupeaux d'Admète, Sixte-Quint les pourceaux aux environs de Ferrare, je crois; sans devenir ni dieu ni pape, il n'était pas impossible que le petit pâtre du Beauvoisis fût quelque chose un jour. En effet, je ne sais

quel touriste vint à passer sur la route que vous savez; il écouta le chant du jeune et rustique mélomane: il y avait là une voix, ce qui, dans les éléments constitutifs d'un virtuose, équivaut à la qualité du bois pour faire un bon piano. Le voyageur emmène notre petit garçon, lui fait apprendre la musique, et, vers 1820, il débute à l'Académie lyrique.... Le jeune pâtre, c'était Levasseur.

Mais dès-lors il fallait être, sinon Italien, du moins *italiennisé* pour réussir sur nos scènes lyriques. Levasseur s'en alla chanter quelque temps dans la troupe des bouffes, fut goûté, et reparut à l'Opéra sous les plus brillants auspices. On y compta un grand artiste et un honnête homme de plus.

Du même temps, datent les débuts de mademoiselle Jawureck, élève de Garat, qui ne tint pas tout ce qu'elle avait promis; et ceux de mesdemoiselles Dussart et Ney, étoiles passagères qui, depuis long-temps, ont filé.

La danse fit aussi de riches cadeaux au théâtre de la Chaussée-d'Antin. Déjà mademoiselle Lise Noblet captivait tous les regards par son talent gracieux autant que par sa beauté, et bien des cœurs eussent volé vers elle, si l'amour de M. le général Claparède n'eût fait faction à sa porte pour crier aux galants audacieux : *On n'entre pas!* Rivalisant de gloire avec mademoiselle Noblet, madame Montessu devait lui abandonner sans le moindre partage le prix de la beauté, auquel la dernière ne pouvait aspirer qu'en dépit du témoignage de son miroir. Cependant madame Montessu avait fixé.... (fixé, c'est fort) le plus beau des pensionnaires de l'Opéra, après M. Albert : M. Montessu était en possession d'une forte partie des brillants généraux et des séduisants colonels nécessaires à la consommation chorégraphique. Assurément mademoiselle Noblet pouvait envier à sa rivale ce militaire des phalanges de l'Opéra, s'il

lui arrivait par hasard de se sentir quelque peu désillusionnée à l'endroit des héros de la grande armée.

Mesdames Noblet et Montessu étaient, sans nul doute, les deux plus heureux principes de vogue qu'eût à mettre en œuvre, au-delà du boulevard, l'administration de l'Académie royale de musique : l'avenir était gros du triomphe de la première dans *la Muette*, et du délire admiratif provoqué par la dernière, dans le ballet de *la Somnambule*. Mademoiselle Fanny Bias venait ensuite, disaient les uns, venait d'abord, prétendaient les autres : qu'en conclure, sinon que l'imagination et le cœur sont deux juges fort suspects?

Et dire qu'avec tous ces éléments de richesse, la destinée de l'Opéra n'était nullement prospère. Il ne faut rien céler : l'œuvre de moralisation méditée dans le conseil du pavillon Marsan était imminente; M. le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld, hom-

me d'esprit, mais fonctionnaire guidé par un doigt sacré, s'avançait le mètre à la main; on touchait à l'heure suprême des jupes écourtées et diaphanes; l'exhaucement du maillot sur toute gorge ambitieusement nue allait être impérieusement ordonné. Il est avec le ciel des accommodements; mais il n'en était point avec les susceptibilités pudibondes du pavillon Marsan. C'en était fait de la vanité des formes académiques, et tout espoir des points de vue transparents devenait une chimère. Or, que pouvait attendre de l'avenir un Opéra qui ne vivait guère que de ballets, avec des danseuses habillées de tissus opaques jusqu'à la cheville du pied? Comment retenir les spectateurs de l'orchestre, ces fidèles habitués qui, fort insoucieux des jouissances de l'oreille, ne goûtent les délices d'une représentation que sur le témoignage sublime de leur lorgnette? La désolation était à son comble dans les blanches murailles du théâtre Lepelletier.

Et lorsque la misère semblait près d'étreindre de ses bras décharnés tout le personnel en masse, savez-vous en quelles mains la sagesse ministérielle remettait la direction de l'Opéra? Dans celles d'un digne et respectable citoyen qui venait d'administrer un dépôt de mendicité. Convenez que, s'il ne fallait pas voir en ceci une mesure de prévoyance, on ne pouvait repousser l'idée d'une odieuse dérision. Hâtons-nous d'ajouter que M. Lubert n'administra pas plus mal qu'un autre, et qu'il administra surtout avec probité....

Enfin, l'enchanteur parut : Rossini couvrit de ses sublimes acccents, de ses ingénieuses modulations, deux poèmes ternes et languissants : le *Siége de Corinthe* et *Moïse*; drames lyriques réduits aux proportions du *libretto*, et composés en collaboration par MM. de Jouy et Hippolyte Bis. L'auteur de *la Vestale* ne s'était pas trouvé là dans sa sphère; et puis les années s'étaient

accumulées sur la tête du spirituel ermite de la Chaussée-d'Antin ; son capuchon ne se soulevait plus aussi facilement pour donner l'essor à la pensée. Quant à M. Bis, comme tous les écrivains débutants, il avait consenti, pour se faire jouer, à tous les sacrifices exigés de lui : il se fut amoindri jusqu'à la ténuité d'une souris, afin de se musser sous les portes de l'Opéra. Bref, le *maestro* seul avait été à Corinthe.

Que pourrais-je vous dire sur la musique de l'aigle de Bologne ; quelle formule laudative n'a pas été épuisée en sa faveur ; quel encensoir, chargé d'un encens plus ou moins pur, n'a pas approximé son illustre nez.

Abrégeons : une mine aurifère venait enfin de s'ouvrir pour l'Académie royale de Musique ; ses prospérités étaient assises sur une large base. Un nouveau chef-d'œuvre (au point de vue de la musique s'entend) suivit d'assez près les deux précédents : *Guillaume Tell* parut. En lisant le poème

(car il faut le lire pour le juger), on voit que MM. de Jouy et Bis ont pu quelquefois défendre leurs inspirations contre l'envahissement superbe de la note; ou plutôt les nobles sentiments exprimés dans ce drame ayant été compris de la même manière par les poètes et par le compositeur, l'harmonie d'expression a été, presque spontanément, le résultat de cette entente cordiale prise au sérieux.

Les destinées heureuses ou malheureuses se tiennent par la main : Adolphe Nourrit et Levasseur furent de dignes interprètes des admirables chants de Rossini; puis vint madame Damoreau-Cinti, chargée déjà des couronnes qu'elle avait méritées au Théâtre-Italien.

Alors il arriva que le chant, depuis assez long-temps dépossédé de son sceptre par la danse, tout habillée qu'elle était, le reconquit dans une suite d'éclatantes victoires : Terpsichore redevenue sujète, dut,

malgré ses enchantements, s'humilier devant son légitime souverain, et subir ses lois. Vainement, pour ressaisir le diadême qui lui échappait, la muse dansante se confessa-t-elle, selon le vœu du pavillon Marsan ; elle succomba même dans ce jésuitique expédient : la muse chantante entonna des motets à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Notre-Dame; et l'*ut* de poitrine l'emporta décidément sur l'entrechat, bien que celui-ci eût audacieusement substitué, durant la lutte, la gaze transparente à l'épais calicot. Alors le triomphateur appela tous les éléments de puissance et de splendeur qui pouvaient lui conserver l'empire.

A cette époque déjà, M. Scribe avait épanché la manne délectable de son génie (ce mot-là est bien gros) sur toutes les scènes de la Capitale où les dramatistes d'un ordre supérieur peuvent se faire jouer. Sollicité journellement au Théâtre Français, accueilli avec gratitude à l'Opéra comique,

inévitable au Gymnase, tandis que le théâtre de la rue de Chartres pleurait son absence, sous prétexte de drame pathétique, M. Scribe pliait sous le poids des palmes ornées de billets de banque qu'il avait enlevées à la pointe du couplet, ou moissonnées dans les champs fleuris parcourus jadis par Marivaux. Rien ne manquait à la gloire de M. Scribe; mais il manquait à la gloire de l'Opéra; cette lacune immense ne pouvait subsister. Une lyre harmonieuse se fit entendre un jour à la porte dorée du spirituel écrivain; il dressa l'oreille, courut ouvrir, en coudoyant avec rudesse un pauvre vaudevilliste qui venait implorer une collaboration; et bientôt tout Paris, toute la France, toute l'Europe voyageuse coururent applaudir, puis applaudir encore, applaudir toujours la *Muette de Portici*, le chef-d'œuvre musical de M. Auber.... L'Académie royale de Musique voyait donc

étinceler à son auréole deux rayons de gloire nouveaux.

Si je m'étais fait l'historien du Vaudeville, qui mériterait bien d'en avoir un, j'aurais signalé un certain *comte Ory*, leste, pimpant et trop égrillard châtelain, sur lequel on fit, il y a quelque quatre-vingts ans, une vingtaine de couplets que nos pères en goguettes ne manquaient guère de chanter, concurremment avec le pot-pourri de Saint Roch. Peut-être un beau jour M. Scribe trouva-t-il cette joyeuse chanson sur le parapet d'un de nos ponts, comme cela m'était arrivé, à moi qui vous parle..... J'avais dit : il y aurait là-dedans un vaudeville; M. Scribe dit sans doute, lui, je ferai de cela un vaudeville, et il le fit. Puis un matin qu'il s'était éveillé d'humeur allègre, il se prit à penser ceci : si je transportais le *comte Ory* à l'Opéra. Eh! eh! l'idée ne me paraît pas mauvaise, et l'exé-

cution est facile : beaucoup d'esprit de moins, quelques traits d'harmonie de plus, voilà tout. Il y eut une variante dans l'exécution de ce projet : la suppression de l'esprit fut complète, l'émission de l'harmonie abondante, et le *comte Ory*, qui procura tant d'applaudissements à Nourrit, à Levasseur, à Massol, à madame Damoreau, favorisa singulièrement, plus tard, les débuts de Lafon, de Marié, de madame Dorus-Gras ; et contribua au triomphe de Duprez, de Barrhoilet, de mademoiselle Falcon, de madame Stoltz, elle-même : quatre étoiles flamboyantes au firmament de l'Opéra, dont je reparlerai, n'en doutez pas.. Le *comte Ory* est la pierre de touche sur laquelle s'essayent avec une confiance due à la franchise de sa partition, les talents qui se hasardent toujours un peu devant l'aréopage capricieux et mobile de nos goûts.

Je vous ai parlé de l'enchanteur Rossini;

je dois vous dire maintenant que ses talismans furent trop rares, et pour que nos admirations durent, il faut leur servir souvent des primeurs. Heureusement un Merlin nouveau, qui n'était pas précisément sorcier, mais tout simplement directeur habile, surgit, muni d'un privilége, rémunérateur sans doute, du bureau de certaine Revue, incessamment agonisante depuis le jour de sa naissance, malgré l'orgueilleuse prétention de ses rédacteurs, et saisit, d'une main plus audacieuse que sûre, le sceptre de l'Académie royale de Musique. *Audaces fortuna juvat :* il y eut d'heureux hasards dans la gestion de M. Véron; mais il y eut aussi du bien-joué. La muse ausonienne sommeillait sur un amas de lauriers :

Comme on fait son lit, on se couche;

L'adroit administrateur comprit que c'était le cas d'accueillir, de provoquer même

la muse germanique. L'amour prématuré du repos nous enlevait plus que Piccini; notre bonne destinée nous rendit autant que Gluck : M. Meyerbeer, sur un *libretto* de M. Scribe, donna *Robert le Diable*... Ce fut un clou solidement attaché à la roue de dame Fortune; M. Véron sut y fixer une chaîne aux anneaux d'or, qui se couvrit bientôt d'étincelantes pierreries, grâce au concours et à l'émulation de talents qui firent un âge de Rhée de cette direction.

Les directeurs changent; mais les résultats restent. Ceux obtenus par M. Véron étaient de deux natures: une fortune acquise, dont il voulait jouir, et des éléments de richesse laissés à son successeur, mais qu'il fallait savoir combiner. Ce successeur était M. Duponchel. Nourri dans le sérail, il en connaissait assurément les détours; il connaissait même beaucoup d'autres choses dans ce centre de petits mystères où M. Albéric Second a fait luire de si gentilles clar-

tés. M. Duponchel, habile dessinateur, avait été long-temps chargé de diriger l'exécution des costumes de l'Opéra ; et comme il faut que les costumes aillent bien à ceux ou celles qu'on doit en revêtir, il est aisé de se faire l'idée de l'immense expérience que cet artiste devait avoir acquise. Mais s'il avait expérimenté les localités et les formes, il ne pouvait être aussi instruit des penchants, des humeurs, des caprices, des caractères, en un mot, d'un personnel nombreux ; et la théorie qu'il s'était faite à ce sujet, en écoutant aux portes de la précédente direction, était évidemment insuffisante. « Vous autres » philosophes, disait à Diderot l'impératrice » Catherine II, il vous est facile de traiter » l'humanité à votre guise dans vos écrits : » le papier est d'une longanimité angéli- » que. Mais nous, pauvres souverains, c'est » sur la peau humaine même que nous tra- » vaillons, et ce n'est pas chose aisée. » Si la Sémiramis du Nord, à qui, certes! l'ex-

périence n'avait pas manqué dans le travail dont elle se plaignait, le trouvait cependant laborieux, en Russie, où la pâte humaine se pétrit au gré de l'autocrate, jugez si la tâche de M. Duponchel était facile, lui qui avait à travailler sur des peaux, ou, pour parler congrûment, sur des naturels d'Opéra, la plus rétive espèce qui soit au monde.

Heureusement la Fortune, qui s'était laissé caresser si intimement par M. Véron, tandis que, de son côté, il n'acceptait d'autres caresses qu'avec une prudente circonspection, la Fortune, sans se montrer aussi tendre envers M. Duponchel qu'envers son prédécesseur, ne laissa pas de lui sourire très agréablement.

Pour l'exécution du riche répertoire que nous signalerons bientôt, M. Duponchel jouit du talent de Duprez, de mademoiselle Falcon, de madame Dorus, à leur éclatant apogée ; ce fut durant sa gestion que la sylphide Taglioni effleura dans son vol la scène

de l'Opéra; alors aussi M. Perrot bondissait sur ce théâtre avec une vigueur à faire damner Vestris sur la terre, et son illustre père dans le Paradis, si les danseurs dûment confessés y parviennent. Ne fut-ce pas le même M. Perrot, qui, donnant plus tard à l'Opéra Carlotta Grisi, que Dieu dut créer d'après un modèle de Phidias, effaroucha l'essaim formé des deux Dumilâtre, des deux Elssler, de Fitz-James et de tant d'autres: essaim à peine remis alors du trouble qu'avait jeté, à travers ses groupes aériens, le passage triomphant de Taglioni dans la région Lepelletier..... Elle aussi, la pauvre sylphide, s'était sentie atteinte du vent de l'adversité, au sein même de sa gloire.... L'amour, voyez-vous, fait bien souvent des sottises; mais on ne veut croire à ses bévues que lorsqu'elles sont accomplies. Je parie, ma belle lectrice, pour peu que vous ayiez trente ans (notez que je ne vous demande pas de les avouer), je parie que vous avez

été bercée par cette sentence d'opéra comique :

> Il faut des époux assortis
> Dans les liens du mariage :

réflexion d'une sagesse irréfragable, que la célèbre danseuse négligea, et dont l'opportunité ne lui fut prouvée, dit-on, que par l'éloquence du code de procédure... Elle reconnut pleinement alors, tout ce que les deux vers de M. Alexandre Duval renferment de logique, et que si la pirouette vient à se laisser posséder de la matrimoniomanie, elle ne doit épouser que l'entrechat.

Et voyez, cependant, jusqu'à quel point, en voulant éviter un écueil, on se rapproche quelquefois d'un autre : mademoiselle Taglioni avait cruellement fourvoyé les arts parmi les vanités héraldiques; mademoiselle Falcon, elle, se perdit en aimant à condition égale. Que diable voulez-vous que l'on conseille aux habitants d'un pays lyrique

où l'on se perd par l'harmonie comme par la dissonnance?.... On peut toutefois leur dire : aimez vos égaux; mais ne les aimez pas trop.

Je m'arrête; je ne veux pas que ces chroniques tournent au lugubre; j'ai pourtant à vous parler d'une pompe funèbre, celle-là ne tirera pas à conséquence. M. Duponchel gouverna l'empire lyrique avec moins de bonheur peut-être que M. Véron; mais avec assez de bonhomie pour que les acteurs n'eussent rien de sérieux à lui reprocher; avec assez de talent pour retenir le public; enfin, avec assez d'avantage pour s'être félicité de sa gestion. Mais la prétention de plaire à tout le monde est la plus niaise des utopies : comment, dans le cours d'une administration multiple, le directeur de l'Opéra eût-il pu parer les traits de l'armée d'amour-propres, de vanités, de caprices, de jalousies, d'ambitions, d'intérêts, de désirs, qu'il devait soumettre à sa discipline?

Il faudrait vivre seul pour n'exciter ni colère, ni dépit, ni ressentiment; encore est-on rarement content de soi-même. Bref, M. Duponchel, soit à l'Opéra, soit ailleurs, avait un ennemi secret. J'ai toujours soupçonné que c'était une femme avec laquelle il avait mal vécu, ou peut-être trop peu vécu :.. cet ennemi le tua.

Soudain, trois à quatre cents circulaires furent imprimées et adressées à tous les amis et connaissances de M. Duponchel..... C'était un billet de faire-part annonçant le trépas de l'honorable directeur, avec invitation de se rendre à la maison mortuaire pour assister à son service, convoi et enterrement.

— Ah ! ce pauvre Duponchel, dit un ami du défunt.... mourir si vite...: ce que c'est que de nous !

— Je voyais bien qu'il n'irait pas loin, disait une danseuse en exécutant d'amples

ronds de jambes à la classe de M. Albert: cela n'avait pas de vigueur.

— Sacrebleu ! s'écriait un tenor entre deux essais de fioriture, je le regrette sincèrement, ce cher directeur ; il avait promis de me donner des feux.... *Do re mi fa sol la si do.... do do.*

— Demain, à dix heures, je vais trouver le directeur des beaux-arts, murmurait un amateur de priviléges, en jetant la lettre de faire-part sur la cheminée.... Je promets dix nouveautés par an ; j'annonce que je forme en Italie huit tenors, trois basses et quatre contrealto; et que je me soumets à une réduction de cent mille francs par an sur la subvention.

— Bon! se prit à gazouiller un lion de cinquante ans, le voilà mort, ce terrible directeur, qui me refusait les débuts de Caroline.... Je les enlève de son successeur.... les nouveaux venus sont condescendants.

— Et puis les aspirantes aux emplois de

sujets sont condescendantes, répondit Caroline, qui entrait en ce moment.

— Ah ! pas de cela, par exemple.

— Prouth ! on t'en donnera de l'exclusion; c'est trop cher pour toi.

— Et pas assez sûr, même quand on la paye cher.

— Tu n'en peux pas faire l'épreuve, ainsi *motus*.

Le lendemain, à l'heure assignée, les invités à la triste cérémonie arrivèrent successivement; ils restèrent par discrétion dans la cour de la maison mortuaire, où quelques-uns commençaient à s'étonner de ne voir ni tenture, ni cercueil. Bientôt cent personnes se trouvèrent réunies; leur bourdonnement grossissait incessamment, et finit par attirer l'attention d'un monsieur, qui se mit à sa croisée et demanda ce que signifiait ce rassemblement. Quelqu'un répondit :

— Nous venons à l'enterrement de M. Duponchel.

— Comment? comment? reprit le questionneur; que signifie cette mauvaise plaisanterie?

— C'est bien vous qui en faites une.... Un événement aussi grave!... C'est fort mal, monsieur, et vous avez tort....

— J'ai tort de n'être pas mort! Ah! ça, me dira-t-on, ce qui se passe ici?

Et M. Duponchel (car c'était lui), étant descendu dans la cour, chacun s'empressa de lui montrer la lettre de faire-part.

— Oui, je vois bien, vous êtes tous en règle, reprit l'administrateur du premier de nos théâtres; mais vous me permettrez de ne pas reconnaître l'utilité de votre invitation.... Conservez-là, si bon vous semble, messieurs; mais je tâcherai qu'elle vous serve le plus tard possible.

Grâce à Dieu, M. Duponchel est plein de vie; il n'y a de mort que son privilége; et le sceptre de l'Opéra *repose* aux mains de M. Léon Pillet.

XXXVI.

L'OPÉRA EN 1845.

Le roi, dans une monarchie bien organisée, doit-il régner et gouverner; ou, comme le beau diamant que vous portez au doigt, ma belle lectrice, ce souverain doit-il régner seulement?.. Question délicate aujourd'hui, et qui eût été la plus simple solution sous le bon Louis XV, desardanapalesque mémoire.

Ce prince régnait, et c'était bien assez pour lui ; car souvent

L'embarras d'exister accablait sa paresse;

et le plus grand plaisir qu'on pût faire à Sa Majesté, c'était de ne jamais lui parler de gouvernement. Un édit à signer donnait à son artère quatre-vingt-dix pulsations à la minute; si, à l'âge de trente ans, *le bien-aimé de l'almanach* se fût vu contraint de tenir un lit de justice, c'eût été sa couche mortuaire.

Pour les royautés théâtrales, régner et gouverner sont synonimes. Elles peuvent même se dispenser de régner, si elles ont le bon esprit de considérer leur règne comme l'appareil d'une splendeur ridicule. Mais il importe que le chef d'une entreprise dramatique ou lyrique gouverne, et surtout qu'il ne se laisse pas gouverner. Nulle part le favoritisme n'est plus funeste. Considérez,

par exemple, tout ce qu'il peut s'altérer de pouvoir dans l'étude trop minutieuse des charmes d'une pensionnaire jolie, ou trouvée systématiquement telle; dans l'admiration béatifique de son talent, dans les condescendances accordées à ses prétentions, à ses caprices, à ses aversions envieuses. Toute équité expire au sein d'une préférence qui devient bientôt la plus absolue des exclusions, si l'actrice adulée par son directeur a pour agréable d'attirer vers elle tous les égards, toutes les faveurs. Qu'une rivalité la gêne, on l'éloigne ou bien on l'annule; qu'un rôle déplaise, on le mutile, on le dénature; qu'un ouvrage ne permette pas à la favorite l'occasion de briller, on le refuse impitoyablement, fût-ce un chef-d'œuvre. La puissance de cette privilégiée se signale tour-à-tour par des faveurs et des disgrâces; sa voix protége ou dessert : elle dit impérieusement j'ordonne ou je m'oppose.... Et qu'obtient en récompense d'une abnégation

d'autorité qui désorganise le système gouvernemental? quelques bonnes grâces dès long-temps en circulation, qui ne vaudraient pas assurément d'aussi grands sacrifices, quand même elles seraient inédites.

Que l'on applique à raison ou à tort cet abandon, imité de Louis XV, à M. Léon Pillet, directeur actuel de l'Opéra, il est une vérité demeurée constante, bien qu'il ait essayé de l'infirmer par des chiffres, à savoir, que l'Opéra est loin de l'état de prospérité qu'il présentait sous la direction de M. Duponchel. Voyons cependant par quels ressorts cette grande machine artistique pourrait être mue avec tant de puissance, sous une main que ne paralyserait pas les délices du pachalick.

Dans le répertoire de l'Académie royale de Musique, rayonnent d'un éclat toujours apprécié : *Moïse* et *Guillaume Tell,* de Rossini; *la Muette* et *le comte Ory*, d'Auber; *Robert le Diable* et *les Huguenots,* de Meyer-

beer; *la Juive, la Reine de Chypre*, *Charles VI, Guido et Ginevra,* d'Halevy; enfin *la Favorite,* de Donizetti. Ne m'en veuillez pas, MM. les poètes, si je tais ici vos noms : ils sont dans toutes les mémoires, si vous avez composé de bons *libretti*, supposé qu'il puisse y en avoir de bons; et je vous rends service en ne vous proclamant pas les auteurs du *Diable amoureux,* de *Don Sébastien,* de *Richard en Palestine,* et de quelques autres, *vaisseaux fantômes* qui s'en vont sombrant dans le fleuve d'oubli.

Pour exécuter les ouvrages capitaux que je viens d'énumérer, M. Léon Pillet réunit Duprez, que le public n'est pas las de nommer le roi du chant français, comme certains détracteurs l'ont prétendu; Levasseur, pilier puissant de l'édifice lyrique; Massol, Barroilhet et Marié, chanteurs auxquels je ne reconnais que le défaut de n'être pas abonnés à tous les journaux; Poultier, que l'on peut déjà compter au nombre des chanteurs

faits, mais seulement parmi les apprentis acteurs; Serda, grosse cloche d'opéra, qui ne remplace pas mal Bonel dans les détonnations de grands-prêtres ou de tyrans secondaires; Prevost, dont j'estime le talent utile, mais qui est affligé du plus grand des défauts, celui d'être là depuis long-temps; enfin, Latour et Gardoni, trop nouveaux encore à l'Académie royale de Musique pour y avoir conquis un rang.

En tête des cantatrices, je dois nommer madame Stoltz, qu'il faudrait admirer comme actrice, si son chant, exhalaison sublime de l'ame, laissait quelque répit à l'admiration. Pour terminer en deux mots son éloge, j'ajouterai que cette grande artiste ne laisse plus que le regret du cœur à ceux qui ont entendu madame Damoreau et mademoiselle Falcon. Avec l'ensemble de perfections que possède madame Stoltz, on parvient toujours à rendre le public inattentif ur quelques disgrâces physiques; et

qu'importe, après tout, qu'une actrice soit maigre, lorsque sa frêle organisation n'exclut pas la verve passionnée, l'exaltation de l'ame. Je condamne donc les vers composés par un poète calembouriste, qui fait parler ainsi la reine de l'Académie royale de Musique :

J'aurais voulu régner sur un immense empire,
Disait madame Stoltz dans un bouillant délire ;
Car je suis, on le sait, pleine de majesté !
— Qu'auriez-vous pris ? la France, la Turquie,
Ou l'Angleterre, ou la Russie ?
— Ma foi, je vous le dis avec sincérité,
J'aurais voulu régner sur Thèbes rebâtie :
La *Grèce* m'eût si bien été.

Mais, me dira-t-on, vous qui désapprouvez cette épigramme, pourquoi la copiez-vous ? — Parce que je suis chroniqueur.

A une petite distance de madame Stoltz, vient madame Dorus-Gras, délicieuse élève de Paër, de Rossini et de Bardogni. Depuis

1830, cette cantatrice est tellement identifiée avec le succès de tous les ouvrages, qu'il ne paraît pas possible de les maintenir convenablement sans elle au courant du répertoire. Et pourtant madame Dorus-Gras paraît décidée à se retirer; on a donné récemment sa représentation de retraite; et l'alouette matinale chantait déjà sur le toit de l'Opéra, lorsque l'on chantait encore sur le théâtre au profit de la bénéficiaire, que tout le Paris aristocratique était venu saluer d'un adieu. Espérons que ce ne sera pas le dernier. Il y a certainement de suaves consolations dans le talent de mesdames Treilhet-Nathan, de Rossy, Méquillet et Dobré; mais il faut attendre encore pour trouver parmi ces dames l'égale de madame Dorus.

Que pourrais-je vous dire des chœurs de l'Académie royale de Musique, et pourquoi ne me dispenserai-je pas de les mentionner, comme je tais l'excellente qualité des contre-

basses et des timbales cramponnées à l'orchestre. Ainsi que ces instruments de haut bruit, le corps des choristes appartient au mobilier du lieu. Il y a du chœur au ballet toute la distance d'une *chose* à un *être;* parmi les chanteurs et chanteuses en nom collectif, on a toutes les peines du monde à rencontrer une individualité qui prête un trait à la physionomie morale de l'Opéra. Dès que le chœur se désarticule, l'homme *basse* ou l'homme *dessus,* devient ce que les commis marchands appellent inspecteur du pavé de Paris, dans une émission de cachets, où le pauvre garçon se fait gamme vivante. Le choriste est en outre un garde national fort assidu : il se pique d'être vierge du conseil de discipline. Quant aux dames du chœur, dont plusieurs ont atteint la vénérable condition d'aïeules, elles possèdent, pour la plupart, des vertus domestiques dignes du prix Monthyon : la laitière est charmée de leur affabilité; le cabas est le compa-

gnon fidèle de leurs excursions matinales ; le pot au feu obtient toute leur sollicitude, et sur le chat qu'elles ont élevé, se concentre tout leur amour. Telles sont les Laurent, les Blangy et quelques autres.... Quant aux jeunes demoiselles ou quasi-dames du chœur, elles ne sont pas là pour chanter, mais pour être vues.

Plus d'une colombe s'est envolée, dans ces derniers temps, de l'essaim des danseuses : il y a eu en ceci des émigrations spéculatrices, sous l'empire desquelles plusieurs jolies bayadères ont bravé les brouillards de la Tamise, et les aquilons glacés de la Newa. Mais on a compté aussi dans les régions de l'Académie lyrique, plus d'un exil quasi-politique. On craignit un jour, dit-on, qu'ayant enlevé un cœur royal à la pointe d'une cachutcha, la reine des Grâces du lieu ne conservât assez long-temps sa conquête pour entraver d'augustes alliances .. Mademoiselle Fanny Elssler prit son vol vers le

Nouveau-Monde, et passa d'emblée divinité parmi nos bons amis les Américains. Elle était arrivée aux Etats-Unis légère de finances, comme toute danseuse certaine de battre monnaie partout; il fallut peut-être plus d'un navire pour rapporter en Europe le produit de cette maritime excursion..... Je vous laisse apprécier, mesdames, ce que la *diva* française laissa sur le continent américain en échange de ces trésors... Au nombre des bienfaits dont mademoiselle Elssler paya la splendide hospitalité américaine, on cite le service qu'elle rendit un jour au célèbre Tom Pouce, ce jouet de nos mobilités vagabondes, depuis quelques semaines. Le phénomène quasi lilliputien était tellement poursuivi, obsédé, pressé par la curiosité de ses compatriotes sur une promenade publique, qu'il allait être infailliblement renversé, et peut-être écrasé sous quelque talon de botte. Dans ce danger extrême, il aperçut mademoiselle Fanny Elssler, courut vers

elle et se précipita dans son manchon... Le héros de nos futures admirations fut sauvé!

Les pérégrinations de quelques danseuses ne nous laissent pas au dépourvu de grâces et de sourires enivrants; qu'on se garde bien de le croire. Et d'abord n'avons-nous pas Carlotta Grisi, la willis par excellence, la souveraine adorable des Péris. Pauvre M. Perrot! pourquoi, lorsque vous dirigiez le vol de cette sylphide vers les parages de l'Académie royale de Musique, n'attachiez-vous pas à son petit pied, un joli ruban rose qui l'eût retenue dans l'asile de vos amours. Ce sont, voyez-vous, de dangereux rivaux que ceux qui ouvrent aux danseuses une ère nouvelle de gloire, et ceux qui triomphent conjointement avec elles : la reconnaissance oblige envers les premiers, et la sympathie intime naît au sein de la communauté de succès avec les derniers..... C'est pourquoi l'on vit un jour, dit-on, sur le même paquebot, faisant la traversée de Douvres,

mademoiselle Carlotta, M. Théophile Gautier et M. Petipa.... Mais silence! on assure que monsieur le maire de je ne sais quel arrondissement a sanctionné le tendre lien de *Giselle*.... M. Petipa tient maintenant l'extrémité du joli ruban rose..... Vous savez, M. Perrot, celui que vous aviez oublié d'attacher au pied de votre charmante Zingarelle du théâtre de la Renaissance.

Je n'ai pas compris mademoiselle Noblet parmi les notabilités de la danse contemporaine ; Artémise de l'Académie royale de Musique, elle en fuit les chatoyantes vanités; sa vie est un cours de larmes répandues sur le tombeau que sa piété, légitimement conjugale, prétend-on, a fait élever à Mausole-Claparède. Mademoiselle Noblet n'est plus qu'un souvenir à l'Opéra; elle n'aspire désormais qu'à l'honneur du buste: le marbre de Guimard, placé dans le foyer de la danse, troublera son sommeil tant que son portrait ne fera pas la paire

avec celui de la célèbre danseuse du dix-huitième siècle. Tant d'orgueil entre-t-il dans l'ame des veuves inconsolables.

Nous avons encore une seconde Elssler, deux Dumilâtre, mesdemoiselles Pauline, Leroux, Maria, Blangy. En seconde ligne, entre la dignité de tigresse de la danse et la condition de *rat,* se groupent avec quelque ambition, mesdemoiselles Palmyre Petit, Olympe Saint-Georges, Delphine, Mathilde Marquet, Caroline Lasciat, Célestine Emarot, Sidonie, Anita Dubignon, Aline, Zélie, Dabas, Wielhoff, etc., etc. Du milieu de ces *et cœtera*, je dois pourtant tirer, par respect pour la vétérance, mesdames Colson, Victoire Dumenil, Lacroix, Leclerc, Campan, Victorine Saulnier et Delacquit. Les âges réunis de ces dames formeraient un total équivalant au millésime de l'ère chrétienne.

Il faut citer encore, mais citer à part, eu égard à leurs qualités exceptionnelles, ma-

demoiselle Fleury, surnommée, selon M. Albéric-Second, la Célimène de l'Opéra ; mademoiselle Florentin, qui se donne des allures de Ninon, avec M. le duc d'Au*** pour La Châtre ; et mesdemoiselles Robert et Dimier, qui se targuent (la prétention est colossale) d'une vertu immaculée à la Jeanne d'Arc.... Pauvres danseuses subalternes, ne pouvant payer ni claqueurs, ni panégyristes, beaucoup d'entre elles sont obligées de supporter la vérité, et quelle vérité, bon Dieu ! Je lis dans le plus spirituel, mais le plus malicieux de nos journaux. — « Pourquoi mademoiselle Robert s'obstine-t-elle à garder son affreuse perruque qui, de jeune et jolie, qu'elle est, la fait paraître vieille et laide.—Combien de bœuf, de mouton et de cervelas à l'ail faut-il consommer par jour pour atteindre à la rotondité de mollet de mademoiselle Anita Dubignon.—Quel monsieur privé de tous ses sens soutient cet étrange paradoxe, à savoir que mademoi-

selle Dimier n'est pas d'une maigreur idéale; elle se volatilise de plus en plus : cela ne veut point dire qu'elle soit plus légère; elle était naguère une ombre, aujourd'hui c'est une silhouette; demain elle sera un rêve.... Ce qui prouve malheureusement que la vertu n'est pas un état normal à l'Opéra. — Où demeure le maître de danse de mademoiselle Aline? on demande son adresse pour ne jamais prendre de leçons de lui. — Pourquoi mademoiselle Dabas ne s'adresse-t-elle pas au célèbre Rogers, bréveté pour les dents osanores. — Mademoiselle Caroline doit écumer son pot au feu avec une grande distinction; mais nous lui conseillons de renoncer à la danse (1). »

Voici une vérité que personne ne conteste aujourd'hui : sur vingt danseuses prises au hasard dans les ballets de l'Opéra, vous en compterez dix qui virent le jour, autant que

(1) *Corsaire-Satan.*

jour il y avait, dans des loges de portier. Mais pourquoi rappeler à ces dames cette humble origine? Fabert et Chevert, partis, l'un d'une échoppe de bouquiniste, l'autre de celle d'un savetier, en furent-ils moins grands? Au contraire, morbleu! il est encore plus beau de faire son illustration que d'en maintenir l'héritage. Quelle gloire pour une créature prédestinée qui, née entre le tranchet et le tire-pied, s'éleva jusqu'à l'olympe de l'Opéra! On cite un mot charmant de mademoiselle Sidonie, qu'un journaliste accusait d'être restée portière : « La preuve qu'il en a menti, s'écria-t-elle, dans un beau mouvement d'indignation, c'est que je n'ai pas voulu lui ouvrir ma porte. »

Telles sont les bayadères qui manœuvrent sur les planches de l'Opéra, sous la direction de M. Coralli, quelquefois encore sous la conduite de M. Albert, le beau du temps de l'empire, que les figurantes tirées

ci-dessus des *et cætera* regardent toujours d'un air bien tendre.

Les rangs des danseurs mâles s'éclaircissent : la danse abjure décidément la loi salique, et M. Petipa lui-même n'est que le mari de la reine : un prince Albert dans l'empire tombé en quenouille de l'Académie royale de Musique. Quant à ses collègues, MM. Mazillier, Coralli fils, Mabille, Fremolle, Desplaces, et une infinité de *tutti quanti*, ils pirouettent et *entrechatent* presque sans gloire. Que vous dirai-je des figurants? ce sont autant de zéros qui se consument obscurément en échappés, en changements de jambes et en simples mouchetés. Geoffroi, ce critique si lancinant, si ingénieusement incisif, appelait la danse collective des ballets des manœuvres de grosse cavalerie.

De tout ce personnel dansant, peint, fardé, frisé, matelassé, les pieds frottés de blanc d'Espagne, on forme dans les opéras des divertissements qui ne divertissent plus

guère. Parlez-moi des ballets : *Giselle*, *la Péri*, *la Tarentule*, *la Jolie Fille de Gand* sont toujours vus avec plaisir, surtout par les habitués de l'orchestre; et le jour où ces pantomimes, prodigues de charmes plus ou moins réels, sont jouées, les stalles se hérissent d'une formidable batterie de jumelles.

L'actualité est un terrain brûlant: à chaque pas qu'on fait sur ce sol, on doit craindre d'en voir surgir un volcan; il faut choisir la place où l'on pose le pied. Je vais donc marcher avec toute la mesure, toute la légèreté d'un danseur qui veut éviter les faux pas.... Remarquez que je n'ai pas dit une danseuse.

Sans blesser au vif les susceptibilités, la chronique peut moissonner assez amplement à travers l'année lyrique de 1845 : l'excentrique a passablement donné dans la rue Lepelletier. Je ne vous parlerai pas des opéras qu'on a joués depuis quelques mois, sous prétexte de nouveautés : si l'on peut

sans scrupule dire la vérité sur les morts, peut-être doit-on laisser en paix leur cendre, quand cette vérité s'est montrée peu clémente envers eux pendant leur courte existence.... Que Dieu fasse miséricorde aux auteurs de ces trépassés, je n'évoquerai pas leurs ombres. Mais cet honorable M. Habeneck ! combien de fois n'a-t-il pas été tenté de jeter sa baguette aux orties? Attachons des *ex voto* à l'autel de sainte Cécile, afin que *le Prophète* et *l'Africaine*, de M. Meyerbeer, qui ne sont que deux noms, deux sons, hasardés peut-être, qui frappent l'air, prennent un corps quel quel sous la plume habituée à faire quelque chose à peu près des riens, et une ame par les accords du *maestro* qui fit le succès de *Robert le Diable* et des *Huguenots*.

Tous mes lecteurs ne savent pas que nous avons le bonheur de posséder un nouvel hôtel de Rambouillet, un bureau de bel esprit, siégeant à l'Abbaye-au-Bois, sous la

présidence de madame Récamier, cette belle des belles, que les mille cœurs palpitants, dont elle était environnée sous l'empire, ne purent jamais, dit-on, émouvoir une seconde. C'est dans le salon de madame Récamier que les réputations littéraires et artistiques viennent éclore; c'est là aussi que l'on élabore les candidatures aux fauteuils académiques, le tout avec l'agrément de M. le curé de Saint-Thomas-d'Aquin. Cet hiver, dans un concert donné à l'Abbaye-aux-Bois, on a entendu plusieurs morceaux de deux opéras, intitulés *Velleda* et *Cymodocée*, composés par M. de Fr...., qui se cache, avec quelque vanité peut-être, sous le pseudonyme italien de Micaeli. M. Edouard Monnais, commissaire royal près l'Académie royale de Musique, a-t-il recommandé ces ouvrages au directeur privilégié? nous l'espérons un peu. Car des essais hasardeux, s'ils étaient enfin exempts de l'esprit de coterie, vaudraient encore mieux que l'inertie

au sein de laquelle l'art, découragé, s'énerve et s'éteint.

Il faut bien le dire à M. Léon Pillet : ce n'est pas seulement pour trôner sur des coussins brodés d'oripeau que l'on accorde le privilége de l'Académie royale de Musique; à tort ou à raison, M. le ministre de l'intérieur se persuade que l'Opéra est une de nos gloires; et si le produit des cohues masquées peut, jusqu'à un certain point, autoriser la sécurité de M. le directeur, elles ne suffisent qu'à effacer le peu de lustre d'une institution sur laquelle on étend assez d'or pour lui donner, sinon de la valeur, au moins de l'éclat. Puisque j'ai abordé la mention des bals de l'Opéra, j'engagerai M. Léon Pillet à se bien pénétrer de la différence qui existe entre la gaieté spirituelle, malicieuse, folle même, et les dégoûtantes saturnales qui salissent chaque année la belle salle de la rue Lepelletier... Mais je m'arrête : une description de ce hideux spectacle m'obli-

gerait à tremper ma plume dans le vinaigre.

L'épisode le plus marquant de l'année dans la région de l'Opéra, c'est le différend survenu entre l'administration et M. le marquis de Halley, à propos d'une loge que ce dernier tenait à location depuis plusieurs années. Or, cette loge, précisément, convenait à M. le duc de Nemours, comme celle des échevins de Paris avait convenu, il y a quelque soixante ans et plus, à M. le comte d'Artois. Mais depuis la fin du dix-huitième siècle, cet axiome : *à tout seigneur, tout honneur*, a perdu singulièrement de son autorité. Sans doute, les altesses doivent être environnées de nos égards, lorsqu'elles tiennent de près au souverain dans lequel la nation a personnifié sa puissance; mais les révolutions ont gravé profondément sur chaque cervelle le mot sacramentel de *droit*, après y avoir effacé celui de *privilége*. M. de Halley protesta de son profond respect pour son royal concurrent, mais il déclara

qu'il gardait sa loge. On ne pouvait pas dire de son altesse ce que certain abbé disait du maréchal de Duras, qui avait pris sa loge à l'Opéra et n'avait jamais pris qu'elle : le prince, vous le savez, a enlevé Constantine. Or, qui peut le plus, peut le moins : M. le duc de Nemours occupa d'autorité la loge du marquis de Halley.

Sur ce, assignation à comparoir, lancée au domicile de M. Léon Pillet, pour *se voir* condamner à maintenir M. le marquis en jouissance de sadite loge, avec assaisonnement de dommages et intérêts. Honnête gentilhomme! qu'il connaissait mal le terrain sur lequel il appelait son adversaire.... Et les fins de non-recevoir, les moyens dilatoires, les incidents préjudiciels; le sol du palais en est semé; trop candide plaideur, l'ignoriez-vous donc? L'avocat de M. Pillet frappa le plancher du pied, comme le diable rouge dans le ballet de Psyché; et soudain il en surgit un de ces démons familiers

toujours obéissants à la chicane. M. le marquis de Halley avait oublié (combien d'heures durant! je l'ignore,) il avait oublié, l'imprévoyant locataire, de payer son terme en temps utile... Jusqu'à cette heureuse découverte, la balance de Thémis avait brûlé les doigts de MM. les juges; leur robe était pour eux la tunique de Déjanire. A l'apparition du providentiel expédient, un soubresaut convulsif les souleva du siége.... ils étaient sauvés, dynastiquement parlant. Ils rendirent un arrêt qui ne parut pas être un service; et M. de Halley, dépossédé, se trouva battu. Par exemple, on le dispensa d'être content.

Dans le courant de l'année dernière, mademoiselle Lola Montès, brune Andalouse connue par les excentricités auxquelles sa fougue espagnole s'était livrée à Berlin, excentricités qui eussent fait beaucoup d'honneur à un sous-lieutenant de hussards, mademoiselle Lola Montès se jugea assez en fonds

de renommée pour demander un début à l'Opéra. M. Léon Pillet crut devoir faire flèche de ce nouveau bois; il espéra percer de cette flèche l'enveloppe de satiété sous laquelle dormait la curiosité parisienne.

L'Andalouse au teint bruni débuta, et laissa loin, non-seulement la délicieuse cacutcha Elssler, mais encore toutes les enivrantes gentillesses de la signora Dolorès. La charmante Française avait prodigué au public des sourires enchanteurs; la séduisante Castillanne ne lui avait point épargné les regards enflammés; que pouvait lui offrir de nouveau mademoiselle Lola? Cette question, elle se l'était posée d'avance, croyez-le bien; mais les plus intimes habitués du foyer n'étaient pas dans le secret de la solution. Or, que devint l'assistance, lorsqu'après divers pas médiocrement gracieux, et plusieurs poses d'une désinvolture qui reléguaient le cancan parmi les danses graves, la débutante, relevant sa robe huit

pouces au-dessus de la licence jadis condamnée par M. de Larochefoucauld, détacha lestement sa jarretière, à laquelle ne tenait pas le moindre poignard, et la jeta, avec une grâce indicible, au nez du public. Je ne sais si ce gage de combat parvint à destination ; mais plusieurs lions de l'orchestre le ramassèrent, au moins d'intention, et nous savons que mademoiselle Lola sortit successivement triomphante des lices courtoises qu'elle avait provoquées.

La pétulante Espagnole n'avait jeté au public que l'une de ses jarretières ; si l'un de nos spirituels écrivains n'a pas brodé calomnieusement certaine anecdote sur le canevas du scandale, elle détacha secrètement l'autre jarretière, pour avoir l'occasion de la faire rattacher par un beau danseur, qui depuis quelque temps, ne sait à laquelle en tendre.

Si je vous ai parlé de mademoiselle Lola Montès, qui ne fit qu'apparaître à l'Opéra,

c'est qu'on prétendait naguère encore qu'elle devait rentrer à ce théâtre royal, lorsqu'elle aurait suffisamment francisé sa danse à la Porte-Saint-Martin. Mais la fortune d'aubaine, tombée de la main mourante du pauvre Dujarrier, dans la vie aventurière de mademoiselle Lola, ne la détournera-t-elle pas de ses nouveaux débuts? Qu'elle y réfléchisse mûrement: le fleuve de richesses torrentueux qu'alimentent les amours, s'épuise aussi vite qu'il est formé, quand les affluents se tarissent, et quand l'amour lui-même devient Océan.

Cette année, on a vu à l'Opéra un essaim de jeunes vierges autrichiennes, que nos goûts capricieux ont revêtues de tous les attraits qu'ils prêtent volontiers à la nouveauté : le succès de ce gentil ballet exotique a été prodigieux. Je vous avouerai pourtant que les petites nymphes viennoises ne m'ont paru remarquables que par un frais coloris de jeunesse, qu'entretient sans doute la pré-

sence de ce bien qui, de mémoire d'homme, n'était pas entré à l'Opéra.

Nous sommes assurément le peuple le plus en fond de cette imagination active qui crée l'originalité ; eh ! bien, nous nous faisons un infime plaisir de l'imitation servile. Voici un témoignage nouveau de cette triste manie, dont je laisse toutefois, quant au fait dont il s'agit, la responsabilité à l'un de nos observateurs par état, je suis trop poli pour dire par métier. « La vogue des danseuses viennoises a donné, dit-il, l'idée de former une troupe semblable. On s'est d'abord adressé aux éléments qu'on avait sous la main : on a choisi les *rats* les plus jeunes ; on a voulu leur faire faire l'exercice d'après la méthode autrichienne ; mais, hélas ! leur première éducation les avait gâtées. Maigres, débiles, étiolées, essoufflées, elles n'ont pu supporter les fatigues de la première leçon. Il leur manquait la vigueur, la présence d'esprit, la sagacité, la précision, le bon

accord, le sentiment de l'ordre et de la régularité. Alors on a compris que pour obtenir le résultat désiré, il fallait prendre des élèves que l'*art* n'eût pas encore effleurées : de jeunes filles bien constituées, solides, ingénues, à l'œil vif et aux joues roses. En ce moment, on cherche et on enrôle ces précieux sujets; un établissement tutélaire est disposé pour les recevoir et les tenir à l'abri de toute contagion : ce sera un pensionnat où on les élèvera avec les soins que réclament la morale et l'hygiène.... Il est impossible que cette institution ne produise pas les plus heureux effets. »

Je vis, pauvre chroniqueur que je suis, dans une région trop basse pour que la confiance autocratique de M. Léon Pillet puisse descendre jusqu'à moi; j'ignore donc si le plan de moralisation sus-mentionné a toute l'authenticité désirable. J'avouerai même que, le tenant d'un écrivain qui fit mourir, l'an dernier, dans le faubourg Saint-Germain

et dans le sein d'une vie sanctifiée, la fameuse comtesse de Lamotte, morte à Londres, en 1792, aussi impénitente que femme galante puisse l'être, je soupçonne le couvent des jeunes danseuses d'être quelque peu apocryphe.... Mais si la chose se confirme, que deviendront les rats... que leur restera-t-il ? Voilà. « M. Guillaume, continue le même feuilletoniste, à qui l'esprit vient toujours en aide quand par hasard la vérité lui fait défaut, M. Guillaume s'est déclaré depuis long-temps le protecteur de la confédération des rats. Son salon est un fromage de Hollande dans lequel la gent grignoteuse trouve une succulente hospitalité.»

La sollicitude de M. Guillaume à l'endroit des rats est chose constante; et je dois ajouter que ses gracieusetés envers les danseuses sujets, moins utiles sans doute à ces dames que le fromage de Hollande ne l'est aux rats, ne laissent pas d'être accueillies avec faveur. Or, vous saurez que M. Guillaume, fort ri-

che capitaliste, aspire depuis plusieurs années à la direction de l'Opéra.... M. Léon Pillet sommeille sur un terrain miné; qu'il y prenne garde, c'est un terrible adversaire que celui qui conspire par les écus et par les femmes.

La physionomie de la salle et du foyer de l'Opéra affecte parfaitement le caractère général de notre société contemporaine : c'est une exhibition plutôt que le rendez-vous d'un plaisir. A-t-on quelque prétention à la renommée, à la beauté, on vient placer sa figure dans ce cadre, devant lequel tout Paris passera successivement. Là commencent surtout les réputations littéraires : romanciers en herbe, montrez-vous à l'Opéra deux ou trois fois par semaine, et pour peu que vous jouissiez d'un ami feuilletonniste, il vous classera parmi les illustrations avant que vous ayiez publié votre livre de début.... Si vous y tenez même, vous l'aurez vendu quatre mille francs à l'éditeur, bien que

vous deviez lui en payer l'impression. Les esprits pointilleux prétendent qu'il vaudrait mieux travailler d'abord à devenir illustre, et faire dire plus tard qu'on l'est; ce qui rendrait la persuasion d'autant plus facile.... Mais les raisonneurs de cette trempe sont bien arriérés. Pour moi, qui, Dieu merci, marche avec mon siècle, je me disposais à placer dans ma galerie de l'Opéra les portraits (avec noms dessous) de toute notre littérature du feuilleton, la seule digne d'intérêt, comme vous savez, lorsqu'ayant ouvert un volume élégant, je reconnus que l'auteur ne m'avait rien laissé à faire à cet égard. La liste qu'il a consignée est au grand complet : tous les écrivains de quinze à trente ans s'y trouvent.... Les autres n'existent pas, ou, s'ils existent, c'est par pure tolérance. Mais qu'ils ne s'y habituent pas : on est en instance pour obtenir qu'à l'avenir tout homme de lettres ayant commencé sa trentième année sera tenu de se faire enter-

rer, sans pouvoir, dans aucun cas, prétexter qu'il vit encore.

Il me reste à vous conduire au foyer des danseurs : c'est là que se dessine l'Opéra dans ses rapports avec nos mœurs actuelles. Là, tout sert à l'instruction de l'observateur ; son oreille et ses yeux s'imprègnent de cette vérité aussi triste qu'irrécusable : *l'Opéra s'en va*, ou, pour mieux dire, s'est en allé. Il demeure bien entendu que je ne parle ici que de l'Opéra social ; l'Opéra spectacle a progressé ; seulement il dort quelquefois.

Au lieu de ce splendide salon, éclairé par deux beaux lustres de cristal, entouré d'ottomanes moelleuses, sur lesquelles devisaient jadis de chasse, de galanterie, d'aventures plus ou moins piquantes, des seigneurs en talons rouges, frisés à l'oiseau royal et tout scintillants d'une pluie de paillettes tombée sur le velours ; que voyons-nous aujourd'hui en entrant dans le foyer

de la danse? une grande pièce mal éclairée, garnie circulairement d'une banquette pelée, et dont une boiserie sculptée à la manière du règne de Louis XV, orne tristement les parois, interrompues çà et là par des glaces assez ternes.... Cette pièce qui, sauf le buste de la Guimard, conviendrait mieux pour une sacristie que pour un foyer, est ordinairement ouverte à quelques élus, dont le costume uniformément noir, compléterait l'aspect paroissial du lieu, si l'on ne voyait circuler parmi eux des dames en jupes écourtées, en épaules découvertes ; tantôt ayant des ailes au dos, tantôt portant le gentil accoutrement suisse ou tout autre habit de caractère; mais, dans tous les cas, assez déshabillées pour favoriser l'observation, à moins qu'elle ne puisse être favorable aux choses observées.

Rien de plus maigre, de plus niais, en général, que les conversations du foyer de la danse, à moins que quelque millionnaire

n'y égare un moment son caprice, et ne mette ces dames en verve d'espérance. Quelquefois même certains feuilletonnistes, proclamés puissantes autorités littéraires, eu égard au chiffre du tirage des journaux qu'ils édulcorent de leurs œuvres, parviennent à animer le naturel des danseuses.... Elles savent qu'il n'y a pas là d'affaire en perspective; mais il est des sacrifices qui profitent, et toutes les réclames ne se payent pas en espèces monnayées. Il apparaît bien, de temps à autre, dans le foyer, des agents de change, des notaires, des hommes d'état, qui, précédemment, se montrèrent les fervents et généreux admirateurs de celles qu'ils saluent maintenant d'un sec *bonsoir*. Pour user quelques instants de la soirée, ils font deux fois le tour de la pièce, bâillent quatre fois en la parcourant, et s'en vont. Que voulez-vous qu'un voyageur fasse dans un pays dont il connaît la géographie dans ses plus petits détails? L'agent de change, le

notaire ou l'homme d'état regagne languissamment sa loge, dont il regrette de s'être éloigné, en trouvant établi près de madame, un lion à la crinière luxuriante, qui se fait écouter avec quelque complaisance, et qu'en entrant monsieur croit avoir entendu nommer *Léon* tout court.

Un soir que, par une faveur usurpée, je fus introduit dans le foyer de la danse, moi dont la vie est pure de *libretti*, les entretiens, par extraordinaire, y étaient assez animés. J'écoutai surtout la conversation d'une jeune danseuse spirituelle (autre circonstance exceptionnelle).

— Il n'y a plus, disait-elle, de veritables maréchaux de France; la graine en est perdue.

— Calomnie! s'écria un monsieur dont les éperons cloués aux talons de ses bottes, révélaient la profession de militaire.... N'avons-nous pas le vainqueur d'Isly.

— Mon cher commandant, les vainqueurs

du champ de bataille ne comptent pas parmi nos maréchaux, à nous. Parlez-moi du duc de Bouillon, qui, bon an, mal an, dépensait dix mille louis pour la Duthé. Parlez-moi du maréchal de Soubise, qui faisait ferrer d'argent les chevaux de mademoiselle Guimard. Parlez-moi du maréchal de Richelieu, qui mettait le Saint-Esprit en gage pour donner un nouvel attelage à sa maîtresse. Parlez-moi du maréchal de Saxe, qui semait à pleines mains les diamants sur les pas de madame Favart. Voilà de dignes et nobles maréchaux. Quant au vainqueur d'Isly, comment voulez-vous que je le reconnaisse, quand je lisais hier dans mon journal, qu'il est allé planter des choux à Excideuil.

— Sans doute, nos maréchaux, comme nos grands capitalistes, calculent mesquinement aujourd'hui, répondit le commandant, tout-à-coup inspiré d'une malice noire, pour venger la dignité de l'armée, atteinte dans l'un de ses chefs; aussi les pauvres da-

mes d'Opéra, réduites à la portion congrue, comme des curés de campagne, doivent-elles quelquefois recourir à des expédients pour s'aider à vivre. Voici un trait de la plus ingénieuse originalité. Une danseuse, poursuivit l'officier en regardant fixement la bayadère spirituelle, avait reçu un beau cachemire, dans une de ces éventualités qui, par bonheur, viennent au secours des beautés chichement entretenues. C'était à merveille; mais comment justifier la possession de ce châle aux yeux du protecteur en titre... La demoiselle avait l'esprit inventif, elle ne chercha pas long-temps.

—Mon ami, dit-elle à son adorateur, d'une voix câline, il se présente une occasion superbe, une de ces occasions qu'on ne rencontre pas deux fois en dix ans. Une de mes camarades, qui éprouve quelque gêne pour le moment, veut se défaire d'un châle magnifique, qu'elle a mis deux fois.

— Je te comprends; mais le prix?

— Deux cents francs;.... il en a coûté cinq.

—Voilà dix Napoléons, cours; peut-être ne sera-t-il plus temps.

La rusée commère a le châle et la somme. Comment trouvez-vous ce tour, madame, poursuivit le narrateur, dont le regard, toujours fixé sur la danseuse, devint plus pénétrant. L'amant a payé l'infidélité de sa maîtresse; c'est mieux qu'au dix-huitième siècle.

—J'en conviens, répliqua tout bas la danseuse, qui n'était autre que la spéculatrice dénoncée en plein foyer; mais si je fais peu de cas des maréchaux d'aujourd'hui, je professe la plus grande estime pour leurs aides-camp, surtout quand ils sont discrets.

Un trait de plus pour démontrer que l'Opéra achève de s'en aller (toujours l'Opéra entendu dans ses mœurs secrètes, dans ses allures galantes), c'est qu'on voit reparaître, depuis quelque temps, une multitude

de mères dans les parages de la rue Lepelletier. Or, quand une nymphe de l'Académie royale de Musique se montre flanquée de sa mère, c'est un écriteau qu'elle applique à ses bonnes grâces : on peut entrer sur-le-champ en jouissance. Les locataires se présentent assez promptement; mais, par le temps qui court, peu d'entre eux se décident à passer un bail.

Quant à l'Opéra lui-même, pourvu de tout ce qui peut le rendre florissant, il ne devrait pas faire un vain appel aux illustrations de la composition musicale; et certes! les *libretti* ne lui feraient pas défaut, par le temps de cataclysme littéraire que nous avons le chétif bonheur de parcourir. Que manque-t-il à l'Académie royale de Musique, et pourquoi sa splendeur décline-t-elle sans cesse? Il faut décidément le reconnaître, c'est que M. Léon Pillet règne, ne gouverne pas et se laisse gouverner; c'est que des affections et des aversions occultes admettent

ou rejettent les individus et les œuvres; c'est que les préférences personnelles paralysent, rue Lepelletier, la recherche éclairée de ce qui plaît au public. Que M. le directeur s'affranchisse enfin de ces influences; qu'il sorte de sa mollesse inopportunément orientale, dans une sphère où l'intelligence et l'activité sont indispensables; alors les destinées prospères de l'Opéra renaîtront; alors, la fortune épanchera aux pieds de M. Léon Pillet, la corne d'abondance d'où tombèrent les richesses de M. Véron.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

BLOIS, F. JAHYER, IMPRIMEUR.